

Hello (Romans) (French Edition)

Laura Trompette

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LAURA
TROMPETTE

HELLO

roman

100 000 LECTEURS
DÉJÀ CONQUIS SUR WATTPAD

Pygmalion 

Laura Trompette

Hello

Roman

Pygmalion 

Laura Trompette

Hello

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr>

Retrouvez l'actualité de l'auteur sur <https://www.facebook.com/lauratrompettebooks>

© 2018, Pygmalion, département de Flammarion.

ISBN Epub : 9782756423487

ISBN PDF Web : 9782756423494

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782756421766

Ouvrage composé par IGS-CP et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

En quête de reconstruction, elle est confrontée à la folie, l'imposture et l'obsession.

« Mes mains tremblent sur le clavier. Ma mâchoire se serre. Mon nez ne prend plus d'air. Ma tête implose, en quelques secondes. Les mots frappent mes yeux et mon cœur par ricochet. À cet instant, je voudrais revenir en arrière. »

Auteur à succès, Emma L. Coste est publiée aux États-Unis pour la première fois et s'envole vers New-York. Là-bas, au détour d'une soirée banale, elle croise par hasard l'homme avec qui elle a partagé une partie de sa vie. La plaie est encore trop vive... Pourtant, cette collision n'est rien à côté des événements étranges qui commencent alors à se produire.

D'une valise disparue aux lettres anonymes qui ne tardent pas de l'inquiéter, Emma saura-t-elle se défaire de l'étau qui se resserre autour d'elle ?

Née en 1987, LAURA TROMPETTE écrit depuis son enfance et cumule actuellement près de 200 000 lectures sur Wattpad. Elle est également l'auteur de Ladies' Taste, Ladies' Secret (Hugo et Cie), de Si on nous l'avait dit (Lattès) et de C'est toi le chat (Pygmalion). Elle est aussi la créatrice du roman Asphyxie (Pygmalion).

Ladies' Taste (*Hugo Roman, 2015*)

Ladies' Secret (*Hugo Roman, 2015*)

Si on nous l'avait dit (*JC Lattès, Collection &moi, 2016*)

C'est toi le chat (*Best-seller de l'été 2017 avec Télé Star – Pygmalion, 2017*)

Asphyxie – par *Emma L. Coste*, personnage principal de Hello (*Pygmalion, 2018*)

Hello

*À tous les cœurs déchirés en quête d'apaisement.
Le temps panse toutes les plaies.
Il faut juste supporter le rythme lent des aiguilles infernales.
À Voldemort.*

« Avec le temps...
Avec le temps va tout s'en va
On oublie le visage et l'on oublie la voix
Le cœur quand ça bat plus c'est pas la peine
d'aller
Chercher plus loin faut laisser faire et c'est très
bien
Avec le temps...
[...]
Avec le temps...
Avec le temps va tout s'en va
Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu
Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard
Et l'on se sent tout seul peut-être mais peinard
Et l'on se sent floué par les années perdues
Alors vraiment
Avec le temps... on n'aime plus. »

Léo Ferré

Playlist – Sommaire

- Prologue – « With Or Without You » – U213
- « Hello » – Adele31
- « Love Is A Losing Game » – Amy Winehouse43
- « Stronger » (What Doesn't Kill You) – Kelly Clarkson55
- « Just Like A Pill » – Pink67
- « Let It Be » – The Beatles81
- « Roar » – Katy Perry95
- « Still Loving You » – Scorpions107
- « Black Horse And The Cherry Tree » – KT Tunstall123
- « Girl On Fire » – Alicia Keys135
- « Nothing Else Matters » – Metallica147
- « Sexual Healing » – Ben Harper159
- « Clown » – Emili Sandé175
- « The Sound Of Silence » – Simon & Garfunkel189
- « Chandelier » – Sia201
- « Let It Go » – James Bay209
- « Fuck You » – Lily Allen223
- « Wind Beneath My Wings » – Lara Fabian237
- « Who You Are » – Jessie J251
- « Feeling Good » – Nina Simone265
- « Ain't No Mountain High Enough » – Marvin Gaye et Tammi Terrell275
- « Eye Of The Tiger » – Survivor287
- « At Last » – Etta James297
- « Locked Out Of Heaven » – Bruno Mars307
- « Drunk In Love » – Beyonce317
- « Hey Now » – London Grammar329
- « The Scientist » – Coldplay351
- « Yesterday » – The Beatles357
- « Somebody That I Used To Know » – Gotye367
- « Love Me Like You Do » – Ellie Goulding379
- « Titanium » – Sia395
- « Thinking Out Loud » – Ed Sheeran409

[https://open.spotify.com/user/ed_pygmalion/
playlist/0HLM4ZLP2FATN6RpBfacB9](https://open.spotify.com/user/ed_pygmalion/playlist/0HLM4ZLP2FATN6RpBfacB9)



Prologue

With Or Without You

25 septembre 2015, 00 h 15

Mes mains tremblent sur le clavier. Ma mâchoire se serre. Mon nez ne prend plus d'air. Ma tête implode, en quelques secondes. Les mots me frappent les yeux et le cœur par ricochet. À cet instant, je voudrais revenir en arrière. Revenir à 00 h 02, à mon épisode de *The Good Wife* et quitter la boîte mail de mon amoureux. Boîte mail que j'ai, pour une fois, ouverte par le plus grand des hasards en cliquant sur le mauvais onglet. Boîte mail dont j'ai les accès depuis longtemps et qui n'avait vraisemblablement rien à m'apprendre. Pourtant, ce soir, alors que j'utilisais l'ordinateur de Dorian – pour son écran plus grand que le mien –, j'ai ripé. Un acte manqué ? Pourquoi n'ai-je pas refermé immédiatement la fenêtre ? Parce que l'échange corsé entre mon homme et son futur ex-patron – à base de « qui a la plus grosse ? » – m'a interpellée ? Oui. Et parce que, sous cette conversation sans gravité, j'ai vu le titre d'un autre envoi, en provenance de son téléphone pro. Alors j'ai fait glisser ma souris, par curiosité. Pourquoi s'est-il donc envoyé un message de son portable sur sa boîte mail ? Et là, j'ai découvert un selfie-beau-gosse. Le genre de photo que l'on prend pour un site de rencontres ou pour sa nana.

Sauf qu'*a priori*, il n'est pas sur le marché et que, moi, je ne l'ai jamais reçue, celle-ci.

Mon poulx s'est instinctivement emballé, à la recherche d'une explication, dans les mails suivants. Et, comme l'indiscrétion est rarement récompensée, je me suis pris l'équivalent d'un pied de table basse dans l'orteil. Le truc qui irradie. Une conversation issue d'un autre compte et transférée sur ce Gmail. secret82@netcourrier.com parle visiblement avec secret87@gmx.fr.

Je ne peux plus reculer. C'est trop tard. J'ai la gueule dedans. Je fais donc face à ce dialogue, avec le sentiment que rien ne sera plus jamais comme avant. Ce n'est pas possible. Pas possible. Je répète cette

phrase à haute voix, comme pour implorer quelqu'un de me répondre. Mais l'appartement est vide, Berlioz dort dans son panier, et l'écho du silence me tétanise.

« Ma chérie, tout a l'air de très bien fonctionner, comme ce qui se passe entre nous :) Je suis impatient de te lire et de partager avec toi ce week-end aussi. Love, D »

C'est moi, « chérie ». Il m'appelle comme ça tous les jours. Je ne comprends rien. Pourquoi il y a un « D » comme Dorian, à la fin du mail ? C'est quoi cette histoire de week-end ? C'est quoi ce « Love » ? WTF ?

Je me mords l'intérieur des joues, presque jusqu'au sang ; comme pour contrebalancer la douleur. Je glisse contre mon oreiller, mes larmes s'échappent sans que j'aie le temps d'y penser. J'ai chaud, j'ai froid, je sens mon dos se raidir et se nouer en profondeur. Que se passe-t-il ? Pourquoi l'homme avec qui je partage ma vie depuis plus de six ans écrit-il des messages à quelqu'un d'autre ? Qui est secret87 ? Ce n'est pas possible.

« Ma Beauté, voilà mon inconscient qui me réveille en pleine nuit pour pouvoir t'écrire avant que tu ne partes. Ça va être trop dur de ne pas t'entendre pendant ces deux jours. Tu me manques déjà tellement, je pense à toi, tout le temps... Je respire toi et je vais me rendormir... avec toi ! Je t'embrasse, langoureusement, fort, tendrement. Love, M »

M ? Quelle est la pute qui appelle Dorian « ma beauté » ? Putain, c'est quoi ce bordel ? Je suis en train de faire un cauchemar... Jamais il ne parlerait comme ça à une autre femme. Ce n'est pas lui. Certes, sous nos airs de couple parfait, on a des hauts et des bas, comme tout le monde. Il a des démons, des problèmes de libido et une âme de séducteur indémodable, mais il n'a aimé que moi. Il me l'a dit. Me l'a juré sur ce qu'il avait de plus cher. Maintes fois, mais surtout quand je lui ai pardonné son plus gros écart il y a deux ans. Ce jour où j'ai appris qu'il avait trempé son pinceau ailleurs. Et où il m'a suppliée de lui accorder une deuxième chance, parce que ces quinze minutes de sexe n'étaient rien à côté de tout ce que, nous, on était.

Je me fissure. Littéralement. Mais je ne peux plus m'arrêter de lire. Je cherche le poisson d'avril, la césure, le détail qui va me dire que tout cela n'est pas vrai. J'ouvre l'interface de NetCourrier et, après trois tentatives, je trouve le mot de passe. Je le connais par cœur, mon mec. Enfin, je croyais le connaître.

Chaque ligne est un coup de poignard. Ça parle de sexe, de sentiment, de passion, de playlist, de retrouvailles, de secret, de manque et d'orgasme.

J'étouffe. Recroquevillée, exsangue, le corps en déliquescence et le cœur sectionné, je sens le sol qui s'écroule sous mes pieds. Ça me brûle. Les phrases que je lis et qui me tirent de violents sanglots me

renvoient à nos débuts. Par extension, je repense à toutes nos années. À nos souvenirs, à nos projets d'avenir et aux promesses qui étaient censées lier nos vies jusqu'au cimetière. Je pense à Victoria, notre future fille, ou à Léo notre futur garçon. À ce nid que l'on s'est construit. À notre escapade d'il y a deux semaines. À la valise que je lui ai préparée avant-hier pour son voyage en Allemagne. Aux médicaments que je lui ai achetés pour son début d'angine.

Où est-il vraiment ? Avec qui ?

Je me lève d'un bond et fais les cent pas sur le parquet de l'appartement, en fumant. La crise d'angoisse passe des larmes aux hurlements. Il est 00 h 30 et ma vie vient de s'effondrer. Je l'appelle, je lui envoie des SMS, mais il ne répond pas.

Je regarde mon chien, oreilles dressées, qui s'interroge sur ce mouvement nocturne inhabituel. J'essaie de lui parler mais je n'y arrive pas.

Que faire ?

Je l'aime, bon sang. Avec sa montagne de défauts, son côté Pinocchio et ses errances. Je l'ai choisi. J'ai toujours assumé ce choix parce qu'il est né d'un émoi intense. On a décidé, un jour, d'unir nos existences. Sans bout de papier officiel, sans cérémonie. Juste parce qu'on avait appris l'amour ensemble. Et voilà qu'aujourd'hui, il m'apprend l'horreur.

Je n'ai pas de mots. C'est un champ de bataille entre mes tempes. Une explosion. J'appelle ma meilleure amie mais elle ne répond pas. Évidemment, à cette heure-ci, elle doit dormir. J'essaie ma sœur. Ça sonne dans le vide. Putain, mais quelqu'un doit m'aider. M'écouter. Ne me laissez pas. Je vais mourir. Mourir de douleur. Je sais que c'est terminé ce soir. Qu'il n'y a pas de retour en arrière. Pas de bouton pour rembobiner.

Mais ce n'est pas possible. Il faut trouver ce bouton.

Parce que j'ai mis ma vie dans la sienne, qu'il a mis sa vie dans la mienne. Notre appartement, nos projets, nos rituels, les plats qu'on aime manger ensemble, nos petites habitudes, nos fous rires, sa bouille du matin, notre complicité légendaire... Ça ne peut pas être terminé. C'est inconcevable. L'idée me déchire. Physiquement.

Comment a-t-il pu laisser quelqu'un entrer à l'intérieur de lui ? Craquer notre bulle. Atteindre sa tête en passant par sa queue. J'aurais dû le savoir. *Un homme qui trompe une fois, trompera encore, Emma.*

Oui, mais il m'aime. Il m'a embrassée en partant. Il a fait nos gestes de protection. Il avait l'air normal. L'air de mon homme. Malade, ronchon, stressé, mais certainement pas ailleurs, fuyant, infidèle.

Je finis par retourner devant l'ordinateur. Il faut que je vienne à bout de ces mails. Que j'aie une vision globale. Tant pis si j'en crève. Je me sens déjà suspendue au-dessus de l'enfer.

Je m'essuie les yeux pour pouvoir lire à travers. Mon corps ne répond plus. J'ai tellement mal. Et là, plus de table basse contre l'orteil, mais du verre pilé tassé dans ma gorge. Une pilule que je n'avalerai jamais. Il n'est pas en Allemagne. Il est dans un hôtel, en banlieue parisienne. Avec M. M comme Margaux. Cette fille du boulot dont je n'ai entendu que des banalités. Plutôt bosseuse, agréable, pas moche mais pas très classe, sans plus. La fille casée, avec un mec. La fille qui se tape mon amoureux. La pute. Je vais l'égorger.

C'est surréaliste. Comment peut-il me faire ça ? Nous faire ça ? On est un tout. Un roc. Il fait partie de mes fondations. Et d'un coup, je me sens bancale. L'idée qu'il se roule dans d'autres draps à quelques kilomètres est insoutenable.

Je rappelle ma sœur. En vain. Mes amies proches. Aucune voix au bout du fil, juste des répondeurs. Je me laisse tomber sur le parquet en allumant une énième cigarette. La douleur me détruit de l'intérieur. On avait la vie devant nous. Et soudain, il m'a arraché demain.

Tant pis, je n'ai pas le choix. Je clique sur le numéro de ma mère, même si je suis consciente qu'en faisant ça, il n'y aura définitivement pas de machine à remonter le temps. Parce que lui dire à elle, c'est officialiser le début de la fin.

Trois heures plus tard, je ne suis pas à court de larmes. Avoir entendu ma maman pleurer par empathie au téléphone a amplifié mon chagrin. Alors j'ai pris deux Lexomil pour essayer de fermer les yeux, mais ils restent grands ouverts. Fixés sur le plafond. Aucun intérêt. Mon cœur ne bat pas vraiment moins vite. J'oscille entre la colère extrême et la peine profonde. Je n'ai jamais été aussi triste. Je me souviens du jour où l'on s'est rencontrés, de Noël chez ses parents, des vacances chez les miens au bord de l'eau, en Italie. De notre première séance de cinéma, de notre premier jour de l'an. Nos six années viennent me claquer la tronche par vagues salées. Et j'ai mal comme si on m'avait amputée d'un membre, à vif, sans prévenir.

Je ressors du lit.

Ce qu'il y a de pire que de ne pas dormir à quatre heures du matin, c'est de ne pas dormir en étant allongée avec deux anxiolytiques dans le ventre. Il faut que je fasse quelque chose. Il faut que je lui parle. Il va m'expliquer. S'excuser. Me dire que je suis la femme de sa vie. Qu'il m'aime plus que tout. Et même si ça ne changera rien, ça me fera forcément du bien d'être rassurée sur ce point. Sur le fait que les mots pour cette Margaux n'étaient que des promesses en l'air, du jeu sexuel, du vent. Mais il ne répond pas à mes SMS, ni à mes coups de fil. Il doit en écraser tranquillement, pendant que je souffre le martyr.

Je cherche une solution. Ma mère me rappelle, elle veut savoir si je tiens. Elle ne dort pas non plus. Je lui dis que je vais téléphoner à l'hôtel. Me faire passer pour une parente de cette pétasse, puisque la

chambre est à son nom. Et je m'exécute. Une voix endormie prononce un « allô » dans le combiné, je demande directement à parler à Dorian. Mais personne sur cette Terre ne peut savoir qu'ils sont là. Donc, après un blanc de quelques secondes qui permet à l'information de percuter ses deux neurones, elle raccroche. Elle ose me raccrocher au nez.

La rage reprend progressivement le dessus sur l'affliction. Je tape un nouveau message pour Dorian.

« C'est simple : soit tu décroches, soit j'arrive. »

Réponse :

« Je te tel dans 5 minutes. »

Cinq minutes ? Il se fout de moi ? Le temps de lui en remettre un coup ? De l'embrasser ? De la rassurer ? De lui expliquer ? Il ne lui doit rien à cette fille. Ce n'est pas elle qui partage le meilleur et le pire depuis des années. Elle n'est personne. Je ne connais même pas son visage.

« Ah ben, t'as fouillé, t'as trouvé ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Fallait pas chercher la merde encore... »

« Tu sais bien qu'on ne s'aime plus comme avant. »

« Tu mérites d'être heureuse, même si moi je serai sûrement malheureux. »

« Avec Margaux, on se ressemble. Toi, tu es différente. »

« Je rentrerai vers 12 heures. »

« Je peux aller chez une amie pendant que tu feras tes affaires. »

Aucun mot d'excuse. Aucune preuve d'amour. Juste l'ego mal placé, les réflexes d'autodéfense et le discours de quelqu'un dont on aurait lavé le cerveau.

Je m'écroule. Je n'ai plus envie de le massacrer. J'ai envie de le prendre dans mes bras. De le respirer. De le serrer très fort. De revenir à hier. Encore hier. D'être son hirondelle. De l'entendre me parler de notre futur appartement avec une pièce de plus. De le voir lire mes livres. De l'écouter ronchonner sur mes cheveux qui traînent partout. De réserver notre prochain voyage. De sentir le parfum dans son cou. De m'accrocher à ses fesses. De passer mon index sur mes trois endroits préférés (le creux de son épaule, son oreille et le bas de son ventre, juste au-dessus de la cuisse).

J'ai envie de nous. Ça ne peut pas se terminer ainsi. Ça n'a pas de sens. Alors j'attends qu'il rentre. Je ne bouge plus et j'attends.

Je pense à tous ces gens qu'il va falloir prévenir. Ma famille au complet, la sienne. Nos amis, communs ou pas. Mon réseau professionnel proche. Les voisins, le gardien, les propriétaires. Tous ces gens à qui il faudra aussi dire au revoir. Sa mère, que j'aime tellement.

L'appartement qu'il va falloir quitter. Pour aller où ?

Les six ans et des brouettes qu'il faudra tasser dans des cartons trop étroits.

Non, c'est impossible. J'attends. Il y a une solution que je ne vois pas. Je vais lui faire peur. Lui dire que je pars vraiment. Et il va me retenir. On trouvera un pansement très grand. On ne peut pas faire autrement. Il faut réparer ce qui se casse. Mais tout jeter, c'est au-dessus de mes forces. Je ne peux pas vivre sans lui.

Mais est-ce que je peux sérieusement encore vivre avec lui ?

Laissez-moi dormir. Laissez-moi oublier. Je veux me réveiller et que tout cela n'ait jamais existé.

8 h 35

Je suis raide comme un cadavre, sur la couette, près de mon petit chien Berlioz. J'entends la clef dans la serrure. Mon cœur martèle ma poitrine. Il a donc tranché entre « je rentre vers midi » et mon « tu rentres tout de suite » plein de larmes. Il retire ses chaussures (pour une fois), dépose sa valise en haut des escaliers. J'attends qu'il vienne dans la chambre. Mais il ne vient pas. Je cherche ma position. Mes mots. Ou le silence auquel m'accrocher. J'ai répété au téléphone à 7 heures, avec ma meilleure amie Estelle que j'ai enfin eue. Être sobre, factuelle, décidée.

Je me demande combien de minutes il lui faut pour réaliser que je ne suis ni dans la cuisine, ni dans le salon, ni dans le dressing ou la salle de bains. Dans les toilettes ? Franchement.

Je crois mourir lorsque le bruit de la bouilloire qui chauffe me parvient aux oreilles. Il plaisante ? Il plaisante forcément. Comment pourrait-il oser se faire un thé, avant de se présenter devant moi ? Moi, sa femme, sa chérie. Celle avec qui il voulait un jour un enfant. Impossible. Ce doit être la bouilloire du voisin.

Le problème, c'est qu'on n'a jamais entendu les voisins.

Mais il y a un début à tout, non ?

Je regarde ma montre. Ça fait donc presque un quart d'heure qu'il gravite dans l'appartement, en évitant soigneusement la chambre. Pendant que je rajuste la position de mon leggings, de mon débardeur et de mes cheveux. Pendant que je prie pour fermer les yeux et que toute cette nuit disparaisse.

Il rentre dans la pièce. Muet, thé à la main.

Je suis à la fois bouleversée, excédée et décidée à ne pas jouer les pleureuses.

— T'as pris le temps de te faire un thé ? dis-je avec une voix d'outre-tombe, cassée, qui trahit les cris, le paquet de cigarettes de la nuit et mon état.

— Oui, je suis malade...

Que dire ? Je reste interdite. Il ne s'approche pas. Ne s'excuse pas. Ne cherche pas le contact, ni visuel, ni physique. Il n'a aucune intention de me consoler, de se justifier ou d'inventer un énième mensonge, plein d'espoir pour la suite. Même face à moi, alors qu'il est désormais palpable, je ne le reconnais pas.

Les minutes s'allongent, deviennent des heures, et je ne tire rien de lui. Des morceaux de phrases, sans envergure, dénués de sens.

Je le provoque en lui disant qu'il est tombé amoureux d'une autre, que c'est ainsi, que je ne peux pas lutter. Il répond qu'il ne l'aime pas. Que ça n'a rien à voir avec de l'amour. Qu'elle ne compte pas. Que les mots écrits n'ont pas d'importance. Que c'est juste nous qui n'allions plus. Et lui qui avait besoin de vivre autre chose. Une transition.

J'insiste en disant que j'appelle l'agence. Que l'on va tout diviser et quitter l'appartement.

Il se tait jusqu'à ce que j'évoque le préavis : « Ah non, pas de préavis, je reste ici. »

Bien sûr, c'est moi qui pars. Bien sûr, c'est lui qui a l'argent pour payer l'intégralité du loyer. Et puis, c'est pratique pour son travail, juste à côté. Quant à mon métier, je peux l'exercer n'importe où.

Il répond froidement. Il commente mes analyses logistiques. Sauf que moi, je ne suis pas sérieuse. J'ai envie de me rouler par terre, de lui dire qu'on surmontera tout ça. J'ai envie de hurler à la mort, de m'agripper à son corps. De le faire réagir en lui faisant croire que je ne veux plus jamais de lui. Mais il ne réagit pas. Et je suis prisonnière de ma posture.

Au fond, je sais que je dois le quitter. Mais, malgré la rage qui me tord le ventre, la tristesse de le perdre prend largement le dessus. Je suis dévastée. J'ai mal comme si on me coupait en deux.

Et lui, il passe du lit au canapé, se tient la tête entre les mains, regarde le plafond, rebondit sur mes initiatives et mes évocations matérielles. Il ne demande pas pardon. Il parle d'argent. Il est déplacé, agressif, sur la défensive, comme un chien pris en train de manger le poulet rôti. Comme un homme pris en train de baiser une autre. Mais pas comme l'homme que je croyais connaître. L'homme qui disait m'aimer plus que tout.

Cinq heures plus tard, j'ai parlé à Estelle et à ma sœur sur WhatsApp toute la matinée. Elles m'ont fait tenir, quand le silence pesait trop lourd.

Il finit de faire sa valise pour partir chez son amie Élise. Pour me laisser l'appartement le temps de tout scinder, de vider les lieux de moi, de nous. J'ai dix jours, approximativement.

Puis, bagage refermé, il se redresse. Il plante ses yeux dans les miens. S'assied. Et se met à pleurer. Lui qui n'a jamais versé une

larme, ni pour un enterrement, ni devant un film dramatique ou devant les images atroces dont regorgent les JT. Pour la première fois, il pleure, franchement. Il est enfin submergé. Probablement parce qu'il sait qu'il va s'échapper de notre nid et que, lorsqu'il repassera la porte, j'aurai disparu. « Nous » sera mort. Et « nous », c'était un peu son repère, son baromètre et son premier ancrage.

Je pleure aussi. Je lui donne des coups sur le torse, je demande pourquoi. Il dit que c'est mieux pour moi. Surtout pour moi. Parce que je suis droite et exigeante. Parce qu'il n'est pas pareil. Qu'il ment et qu'il ne peut plus supporter de me faire du mal. D'implorer mon pardon. Il veut nous rendre la liberté d'être différents et de l'assumer.

Je l'accompagne au parking. On ne parvient pas à se décoller. Il me dit qu'il va m'appeler. Qu'on va communiquer. Qu'on fait finalement juste un break. Je lui rétorque que ce n'est pas un break. Que c'est fini, même si je l'aimerai toujours. Il réplique qu'il ne le mérite pas. On met la main sur la vitre de la voiture, de chaque côté. On se regarde intensément tout en sachant que c'est trop tard, qu'on a échoué, qu'on n'a plus le choix. Mais comment peut-on se quitter quand il y a visiblement encore autant d'amour ?

Je n'en ai aucune idée. La voiture s'éloigne et je voudrais courir derrière. Je me raccroche à ses derniers mots. Pourtant, je devine déjà que cet obstacle-là, on ne le franchira pas.

11 octobre 2015, 16 h 22

J'ai tout trié, sans lui. Je me suis tapé le sale boulot. J'ai aussi cherché sur Internet le visage de l'autre, de M, et évidemment j'ai trouvé. Il hante mes nuits. Je n'ai quasiment plus mangé depuis quinze jours. Impossible d'ingurgiter le moindre aliment, sauf en cas de malaise. Impossible de toucher nos affaires sans m'effondrer. Impossible d'accepter qu'on puisse continuer à vivre séparément en ayant tout cela en mémoire. C'était monstrueux.

J'ai parlé de rupture aux gens, il a arrêté de parler de break.

Et sans que l'on se concerte, sans que l'on échange ces fameux coups de fil, sans que je reçoive le moindre message en pleine nuit – de ceux qui en disent souvent long –, on a fait une croix sur notre avenir. Comment a-t-on pu en arriver là ?

On ne saura jamais vraiment qui a quitté l'autre. Il est parti parce que j'en savais trop, je l'ai laissé faire au nom du bon sens. Mais, tapie dans nos cœurs, il y a une mélodie qui ne se taira pas. Il faudra simplement apprendre à ne plus l'entendre.

Je ferme la porte de l'appartement, pour la dernière fois. Je tourne la clef dans la serrure et la page sur plus de six ans de ma vie. Sur un

cinquième de mon existence.

J'essaie de marcher vers ailleurs, marcher en avant, mais je n'y arrive pas. Alors je fume une cigarette au seuil d'hier. Je décortique la devanture. J'essaie de tout mémoriser. Je nous revois visiter ce lieu un soir d'hiver. Être si heureux d'avoir trouvé un toit qui nous ressemble. Un toit pour un nouveau départ. Le premier choisi à deux.

Je lui envoie un SMS auquel il ne répond pas.

Je pense à aller m'allonger en travers de la route. Mais ma sœur m'attend dans le camion.

Rien ne sera plus jamais comme avant.

Hello

25 mai 2017, 19 h 52

— Allez, on trinque ?

— Hum, à la tienne.

Je regarde Sabrina parler plus que je ne l'écoute. Son visage capte et renvoie la lumière tamisée des suspensions rondes qui nous entourent. Adele chante « Hello » dans mes oreilles pour la millionième fois – à croire que, où que j'aille, la vie me rappelle que c'est désormais sans lui. Presque deux ans que je mets un pied devant l'autre en me disant qu'il n'y a plus les siens, à côté, en parallèle. Et, ici, à New York, c'est plus éprouvant que jamais, parce que c'était le voyage de nos trois ans. Pourtant, le contexte devrait aider. Je suis là pour la sortie de la traduction de mon dernier roman. Mon éditrice française fait de son mieux pour me distraire mais elle n'est pas dupe : le décor me trouble depuis l'atterrissage. Je me replonge dans mon cosmopolitan, en tripotant le bâton fluorescent, et tente de donner le change dans cette conversation bancale.

Quinze minutes plus tard, un frisson me parcourt l'épine dorsale. J'ai l'impression d'avoir été frappée par la foudre, en une fraction de seconde. Non, c'est impossible, je dois nécessairement avoir une hallucination. Les réminiscences qui émanent de cette ville me jouent des tours et brouillent mes sens. J'ose tout de même un mouvement de tête à gauche, en direction du bar. Pour vérifier que le rire en cascade qui vient de me renvoyer des années en arrière n'est qu'un mirage. Et, soudain, je remercie le fauteuil sous mes fesses. Debout, je serais assurément tombée. Il est là, sur un tabouret, dans une chemise blanche et un jean brut, face à un homme que je ne connais pas. Sabrina comprend et me saisit la main comme si elle vivait mon ébranlement par procuration. Le temps s'arrête et, quand il se tourne à son tour, par un jeu de hasard qui décide pour nous, les ondes de choc se propagent à distance. Nos yeux s'accrochent, comme si chacun, une fois l'instant de surprise digéré, y cherchait les restes d'une grande histoire.

Le silence s'installe entre Sab et moi, tandis qu'il essaie de faire bonne figure avec M. Personne, whisky contre whisky. Va-t-il sérieusement poursuivre sa soirée en ignorant cette étrange coïncidence ? Ce serait bien son genre, tiens : courage, fuyons ! Ne pas risquer de se laisser pénétrer par une vague d'émotions. Préférer la course rapide et vaine vers une légèreté éternelle. Punaise, que ça m'agace. Je suis soudain percutée par tous les sentiments que je n'ai jamais traités, comme me l'avait prédit mon médecin : *Si vous mettez tout sous le tapis, un jour, ça vous explosera en pleine figure, Emma*. Est-ce encore lui le détonateur ?

Deux tendances se démarquent dans mon bouillonnement interne. Le désir et la colère. Je crois que c'est logique, ces deux-là n'étant pas incompatibles. Sabrina me propose de quitter les lieux mais je ne peux m'y résoudre, alors je commande une autre tournée de cosmos pour noyer mon chagrin qui vient de prendre cinquante étages sur l'échelle de l'Empire State Building. Vais-je me jeter du 102^e, me forcer à redescendre – même artificiellement – ou risquer une manœuvre pour atténuer mon vertige ? À deux, on résiste mieux à tout, non ?

— Tu as changé de couleur. Tu es sûre que ça va ?

— Oui, j'ai juste l'impression de voir un fantôme. Et j'aurais préféré que ce soit Casper.

Après avoir supplié mon éditrice de rentrer seule à l'hôtel, j'avale d'une traite ma quatrième boisson rouge framboise et cherche mon courage au fond de la mer agitée. L'inconnu est sans doute parti faire un tour aux toilettes et l'ancien amour de ma vie trifouille son téléphone. Est-il à la recherche de mon numéro ? Pas le temps pour ça. Je me lève et m'autorise un mouvement de cheveux, en travaillant ma démarche aérienne sur mes talons aiguilles. Direction le bar. Direction le coup du sort. Ou le coup de pouce du destin. Je n'en sais encore trop rien.

— Salut toi.

— Salut toi-même.

Il y a un mélange de gêne, d'affection enfouie et d'espoir dans le ton. Du moins, selon mon analyse alcoolisée.

— Tu es ici pour le boulot ?

— Oui, un séminaire annuel de quinze jours. Et toi ?

— Une maison d'édition new-yorkaise a acheté les droits de mon dernier livre et le lancement a lieu après-demain.

— Waouh, c'est génial, Emma. Tu dois être ravie...

Je hais ce « Emma ». On ne s'appelait jamais par nos prénoms à l'époque où nous étions *nous*.

— Je le suis.

— T'as l'air triste pourtant.

— Non.

— Si.

Et voilà, les enfants sont de sortie. *Oui, non, toi-même*. Nous avons souvent eu cinq ans ensemble. C'était à la fois tendre, beau et insupportable. Comment prendre des responsabilités d'adultes quand on se cache derrière nos masques de gamin ?

— Et toi, tu n'es pas chamboulé de tomber sur moi ?

Je sens son regard balayer mon corps comme il ne le faisait plus depuis trop longtemps. Il cherche ses mots, je le connais par cœur. Il ne veut pas se dévoiler vraiment avant d'avoir vu mon jeu.

— Ça me fait plaisir de te voir.

Je souris bêtement et sens mes fossettes en pleine exagération. Satanée vodka. Et voilà M. Personne qui revient, nous laissant interdits. Comment mettre des mots sur ce moment ? Encore plus auprès d'un tiers ?

— Greg, je te présente Emma. Mon... Euh, ça fait des mois que l'on ne s'est pas vus.

Heureusement qu'il a ravalé le qualificatif.

— Ah, c'est top de se croiser à l'étranger ! Vous devez avoir des choses à vous dire et je suis claqué... On se voit en réunion demain matin, Dorian ?

Parfait.

— Tu veux boire quelque chose ? me lance-t-il, sourcils avenants et voix affirmée.

— On est déjà bien entamés, mais pourquoi pas... Je vais rester sur le cosmo et...

— ... moi sur le whisky.

Je détaille les expressions sur son visage, à la recherche d'un signe. Suis-je cinglée ? N'ai-je pas assez souffert ? N'ai-je pas compris la leçon ? Il faut croire qu'à cet instant, le désir l'emporte sur la colère.

— Tu es heureux ?

— C'est direct comme question ! Tu n'as pas plutôt envie de me raconter ce qui se passe pour toi ici ?

Hop, une pirouette. Rien d'étonnant pour un équilibriste professionnel.

— Je te l'ai dit, mon roman s'expatrie. Mais tu ne l'as pas lu, je suppose.

— Si.

— Et ?

— Honnêtement, j'étais étonné que tu ne m'aies pas donné un rôle... de méchant.

J'hésite entre le rire et la baffé. Pour qui se prend-il ? Bien sûr que j'y ai songé, mais qu'il l'ait imaginé, ça me cloue.

— Tu n'es pas le centre de l'univers.

— J'étais le centre du tien pourtant.

Quel culot ! Quand il est piqué, il brandit son dard du tac au tac.

— On a déjà fait le tour de ces questions-là.

— Hum, la preuve que non, fait-il en désignant notre coin de bar. Sinon pourquoi tu serais venue me saluer ?

— Parce qu'on n'est pas des machines. On a une mémoire et des réactions très... trop instinctives.

— Je serais aussi venu te voir si tu ne l'avais pas fait. J'attendais juste d'être seul...

Une heure plus tard, l'ambiance a pris un tournant tout à fait différent, aidée par notre propension à avoir l'alcool... sensuel. Ses mains m'ont rattrapée en pleine chute de tabouret et le contact des peaux a fait le reste. Je crois que des corps qui ont partagé tant d'années, d'orgasmes et de cicatrices ne s'oublient jamais.

— Viens, mon hôtel n'est pas loin.

— On ne peut pas...

— Si on peut, *darling*. On peut tout.

Un homme aurait retenu « on peut », la femme que je suis retient « tout ». La promesse, plutôt que l'invitation.

En effet, on ne pouvait pas être plus près de sa chambre, à un bloc du bar. Était-ce écrit ? J'essaie de ne pas m'emballer après ces minutes de promenade main dans la main. Je m'éclipse dans la somptueuse salle de bains et reste un temps face au miroir. Est-ce bien raisonnable ? Il pousse la porte sans gêne, comme si notre ancienne intimité lui octroyait ce droit. Et avant de percevoir dans mes yeux les questions qui fusent, il m'enserme la taille. Je m'abandonne à son odeur enivrante, parfum que j'avais choisi pour lui il y a des années. Et on roule sur la pièce centrale, lit rond à la fois prétentieux et excitant. Sa bouche a le même goût qu'hier et son ardeur ressemble à celle de notre première danse. Je finis par mettre mon cerveau en pause pour donner le pouvoir à mon corps. Que ce soit un autre début ou une nouvelle fin, je veux qu'il se souvienne de moi comme d'un catalyseur de sensations fortes. Ses mains retrouvent leurs marques, mais m'emmènent aussi ailleurs. Ailleurs, c'est bon signe, non ?

Il m'embrasse plus qu'avant, cherche le réflecteur dans mes yeux, donne du rythme à la course. Rien, dans cet ébat improbable, n'évoque la lassitude d'une relation désabusée. Je prends un plaisir intense à l'entendre gémir et mon souffle court n'espère pas la chute. Je voudrais rester là, dans cette osmose, sans l'ultime montée qui n'appelle que l'inévitable descente.

On finit toutefois par tomber dans les bras l'un de l'autre après avoir cédé à la puissante décharge d'endorphines. Il n'y a rien d'étrange, tout est évident et naturel. Si on m'avait dit en arrivant à New York que je blottirais ma tête dans ce creux d'épaule que j'ai autant aimé que haï, j'aurais sûrement eu plus d'entrain à l'aéroport.

— Tu m’as manqué, mon hirondelle.

Voilà mon surnom qui vient caresser mes oreilles avec ce verbe lourd de sens. Je tressaille de satisfaction. Bien sûr que je suis au bon endroit, au bon moment, et que la vie est une question de timing.

— Toi aussi, *baby*.

Je regarde ses paupières glisser sur ses yeux bleus et je ne cherche pas le sommeil. Je touche ses cheveux bruns, je me cramponne à cette position entrelacée, je me pince aussi. Rien ne semble travestir la réalité. Après l’enfer et la traversée du désert, serions-nous à nouveau au seuil du paradis ? J’entends d’ici ma meilleure amie me hurler que je suis indécrottable, que si la porte est fermée, c’est le moment de songer à la fenêtre, vite. Au diable Estelle ! Elle ne pourrait pas comprendre. Seuls les protagonistes d’une histoire d’amour peuvent en saisir l’essence.

Je me réveille dans un sourire. J’ai rêvé de nos deux noms réunis sur une boîte aux lettres. Image tendre, mais qui n’égale pas celle de Dorian, tête contre paume, tourné vers moi, en pleine contemplation.

— Bonjour toi.

— Bonjour...

— Toi-même.

On rit. Lascivement.

— Tu es toujours aussi belle quand tu dors.

— Merci. Moi aussi, je t’ai regardé cette nuit.

— Ah oui ?

— Oui, vraiment.

— Mais dis donc, quand on préfère scruter que dormir, ça veut dire que... ?

— Que quoi ?

— Ben je ne sais pas, j’attends que tu finisses ma phrase, mon hirondelle.

Je roule les yeux au ciel. Il lance les perches ou les filets, mais attend toujours que je pose les pierres.

— Hum, ça veut dire qu’on est amoureux ?

Il dévoile ses dents droites et remue ses fossettes. Moi je manque de m’étouffer avec mes propres mots.

— Oui, quelque chose du genre. Eh, viens par là. Arrête de mater le sol, tu n’as pas dit de bêtise. Je suis bien avec toi. Je ne m’y attendais pas non plus, tu sais.

Je me ressaisis et enfile mon pantalon en cuir d’hier soir et mon pull bleu électrique.

— Tu as froid ?

— Un peu.

— Je vais te réchauffer... après le petit déjeuner.

Il se lève, moulé dans son caleçon, avec ses cuisses robustes et rassurantes et ce petit cul auquel il fait bon s'agripper. En saisissant le combiné sur la table, il me jette une œillade complice.

— Oui, bonjour, c'est la chambre 509. Je voudrais commander un room-service. Oui, tout à fait. Alors, un café noir et un allongé avec une pointe de lait, des tartines de pain complet... Ah oui, complet vraiment. Avec de la confiture de fraise et du beurre. Et des œufs brouillés au bacon. Oh, et deux muffins au chocolat aussi. Voilà... Oui, merci.

Je suis scotchée. Il n'a rien oublié. Et il a pris les devants non pas pour décider à ma place, mais simplement parce qu'il sait tout ce que je n'ai pas besoin de lui rappeler. Après avoir lancé sur son smartphone « Just the way you are », notre chanson de Bruno Mars, il s'évanouit dans la salle de bains, pendant que je cogite en tailleur sur le lit. Pourquoi ne lui ai-je pas pardonné cette incartade à l'époque ? Nous sommes tellement faits l'un pour l'autre. Cette fille, cette Margaux, c'était une passade. J'ai atrocement souffert de sa trahison, mais le pardon n'aurait-il pas été plus tendre que le manque ? Bien sûr, il ne s'était pas assez battu à ce moment-là. Mais j'aurais pu trouver la force pour deux.

Le refrain vient me coller des papillons dans ce ventre qui ne connaissait plus que le poids du vide. C'est tellement agréable. J'ai l'impression de respirer pour la première fois depuis longtemps. Et cette sensation me prouve à moi-même que les dés ne sont jamais jetés. Que j'ai eu tort de vouloir faire table rase d'un passé qui fait autant partie de moi que mes bras et mes jambes.

— Oh toi, tu te tritures la ciboulette ?

Je pouffe. Nos expressions improbables m'avaient manqué, elles aussi.

— Mais non, j'écoute Bruno Mars.

— Tu fais quoi aujourd'hui ?

— J'ai un rendez-vous à 15 heures, avec le boss de la maison d'édition.

— Bien. Et tu fais quoi ces prochains mois ?

— Je ne sais pas... Je suis avec toi ?

— Bonne réponse !

Il m'attrape les joues et glisse sa langue contre la mienne. C'est chaud et doux à la fois. Je m'approche encore plus près pour sentir son torse. J'aurais presque envie de zapper l'éditeur, le roman et Sabrina pour ne pas quitter ce cocon.

La livraison du petit déjeuner interrompt notre élan. Dorian se dresse pour laisser entrer l'intrus, parce que c'est pour la bonne cause. Quant à moi, je replace mes cheveux et les draps par la même occasion.

— Surpriiiiiiiiiise !

Cette voix féminine me sort de ma coquille. Une serveuse française ?

— Dorian, mais...

Pincez-moi ! En relevant la tête, je vois une femme qui gêne le passage de notre plateau-repas. Une femme qui me bloque le plexus solaire, me noue la gorge et creuse une plaie encore ouverte. Margaux, enceinte de cinq ou six mois.

Dorian perd de sa superbe, doublement pris la main dans le sac. Pendant que l'une comptait le surprendre, et que l'autre imaginait un nouvel avenir à deux, lui jouait son meilleur rôle : l'imposteur.

Love Is A Losing Game

Après avoir littéralement senti la terre s'effondrer sous mes pieds, dans un silence de mort, j'ai attrapé mes affaires et j'ai couru. Vite et loin. Je ne pouvais pas les regarder une seconde de plus, ni l'un ni l'autre. Lui, avec son air d'imbécile hébété et elle, qui se touchait nerveusement le ventre en répétant : « Ce n'est pas possible. » Pauvre fille, elle ne sait pas encore qu'avec Dorian, tout est possible, surtout le pire. Pourtant, la maîtresse d'un jour doit bien se douter qu'elle deviendra probablement, au mieux, la femme trompée de demain. Surtout que, lui, il a le mensonge dans la peau. Du détail le plus insignifiant à l'essentiel. C'est une jolie carapace, pleine de charme, d'assurance et d'attention. Mais, sous le vernis, la matière n'est ni noble, ni solide. J'ai d'ailleurs cru pendant des années que je parviendrais à le sauver de lui-même. J'ai intégré, depuis, que chacun choisit la trajectoire qui lui sied. Et tout l'amour du monde ne peut rien y changer.

Dans la rue, j'ai du mal à ralentir mes pas. J'ai l'impression d'être en plein film d'horreur, monstre aux troussees. J'avale un mélange de larmes et de maquillage, en reniflant comme une Bridget Jones en dépression (pléonasme ?). Je ne cesse de me répéter que je le savais. Parce qu'il est évident qu'hier soir, si chaque parcelle de mon corps criait *désir*, chaque recoin de mon cerveau hurlait *méfiance*. Mais je ne l'entendais pas.

Dans mon éboulement général, j'ai tout de même une pensée pour Estelle. Elle et ses cheveux châtons coupés aussi droit qu'une baguette qui me botterait les fesses, ses yeux marron qui savent jouer les mitraillettes, sa voix dont l'autorité naturelle ferait taire une salle comble. Elle va à coup sûr m'arracher la tête si j'ose lui raconter ce nouveau chapitre – tragique – du livre que j'étais censée avoir refermé et brûlé. Je chasse l'image de son visage, énervé et déçu, collé au mien. Pas besoin d'une couche supplémentaire.

STOP.

En m'arrêtant un instant contre un poteau, pour reprendre mon souffle, je réalise que je ne vais même pas dans la bonne direction. Je

suis vaguement paumée sans le sens de l'orientation infailible de mon éditrice.

Paumée tout court.

Comment a-t-il osé ?

Mes jambes tremblent à tel point que je pourrais m'écrouler. Ah, ça, il aurait pu décrocher l'Oscar dans le rôle du mec amoureux cette nuit ! Il jouait juste, avec sa voix comme avec son corps et ses mots. Crescendo. Crédible, presque parfait. J'aurais dû flairer l'imposture. J'ai compris depuis longtemps que sa pseudo-perfection révélait des vices plus immondes que chez les gens dont on perçoit directement les failles. Se méfier de l'eau qui dort. Se méfier de ce qui brille un peu trop. De ce qui paraît répondre à tous les critères d'une liste connement préétablie. Il n'y a pas que dans la série télé que Lucifer est charmant.

La vision du ventre rond revient me percuter. Quand je dis percuter, c'est que je sens presque la gifle, mais à l'intérieur, contre mon cœur. Ce salaud ne fait pas les choses à moitié. Il m'a d'abord brisée en faisant de moi le cliché de la femme trompée avec la nouvelle assistante. Aujourd'hui, il me range contre mon gré au rang de celle qui n'a eu que les promesses et se retrouve face aux concrétisations. Avait-elle seulement une bague au doigt ? Difficile à dire, je ne pourrais même pas décrire sa coupe de cheveux, ni ses chaussures. Je n'ai vu qu'une partie de son anatomie. Soit son ventre était trop gros, soit la bague trop petite.

En y réfléchissant, je n' imagine tellement pas Dorian lui faire sciemment un enfant, mais qui sait de quoi il est capable ? Le sait-elle, elle-même ? Sous ses airs de fille qui maîtrise l'art de la minauderie, en le regardant d'en bas, a-t-elle la moindre conscience de la couleur de son âme ? L'espace d'une minute, j'ai presque de la peine pour elle. Si elle lui a fait un bébé dans le dos, elle n'a pas choisi le bon pigeon.

Je vacille et m'agrippe au banc le plus proche pour reprendre contenance. Bon sang, mais pourquoi je me torture ? L'adrénaline redescendue, je n'arrive plus à bouger. Je me sens paralysée. J'ai envie de m'allonger sur ce banc, de me recroqueviller contre son assise peu confortable, de fermer les yeux et de tout oublier. Ou de remonter le temps pour éviter à tout prix ce bar. Celui qui va s'ajouter à l'interminable liste des mauvais souvenirs. Vous savez, ceux dont on dit qu'ils rendent un écrivain meilleur ? *Bullshit*. Je veux bien troquer quelques doses d'inspiration contre une amnésie sélective.

— Ah, Emma, je suis contente que tu m'appelles ! Je m'inquiétais un peu, tu n'as pas répondu à mes messages hier soir.

— Je suis désolée, Sab, j'ai fait n'importe quoi.

— Merde, que s'est-il passé ?

- Je n'ai même pas la force de te le raconter.
- Bon, tu es où ? À l'hôtel ?
- Non, sur un banc.
- Comment ça ?
- Je n'arrivais plus à tenir debout. J'ai mal partout. Je n'ai aucune idée du chemin pour rentrer. Je vois flou.
- OK. Tu vois des taxis ? Fais un effort, ils sont jaunes.
- Oui, il y en a autour de moi.
- Tu vas te lever doucement et te diriger vers l'un d'entre eux. Et tu lui demandes de te conduire au Library Hotel, tu te souviens ?
- Oui, d'accord.
- Je t'attends dans le hall. On va prendre un café, manger un peu et ensuite, tu te feras couler un bain pour être en forme cet après-midi.
- Hum.
- Hum, rien du tout. Arrête de grogner. Ça va aller. C'est toi qui m'as dit un jour que tu étais bien plus tolérante à la douleur désormais. N'oublie pas : tu es capable de tout surmonter.
- Hum.
- Allez, debout Emma ! Dans le taxi !

Je raccroche avec le sentiment d'être une petite fille. Sentiment que je connais bien. Quand il n'y a plus de rempart et plus de force. Retour à l'état le plus pur mais aussi le plus fragile.

La sonnerie de mon téléphone me fait sursauter et me sort de mon cauchemar. Une journée pleine s'est écoulée depuis le réveil d'hier matin, qui avait le mérite d'être plus doux malgré la tartuferie. Après mon rendez-vous de l'après-midi chez *S and S*, je me suis affalée sur le lit, avec l'urgence de tout oublier. De ne plus penser.

Dormir dix-sept heures d'affilée semble m'avoir davantage abruti que requinquée : deux Lexo, c'était peut-être trop. J'ai même renoncé au shopping new-yorkais aujourd'hui. J'ai décidé que, dans ces circonstances, je n'assumerai que mes obligations professionnelles et garderai le peu de ressources qu'il me reste pour le lancement de ce soir.

Sabrina, qui a été abasourdie par ma mésaventure, m'a toutefois répété maintes fois que je me relèverais. *Qu'est-ce qu'une ou deux marches à regimber, quand tu as déjà su gravir tout l'escalier ?* C'est une manière de voir les choses.

Ce matin, la colère prenant le dessus sur le choc émotionnel, je pense qu'elle a bien raison. Il m'a déjà gâché la sortie de mon troisième roman il y a un an et demi, il ne me gâchera pas mon rêve américain. *Non mais oh !* Au milieu des multiples assiettes de bouffe que j'ai commandées pour calmer l'angoisse, je hoche la tête toute seule, comme pour joindre le geste à la pensée. Je picore mes frites et mes ailerons de poulet en m'efforçant d'inverser la vapeur dans ma

tête. C'est lui qui est minable à cet instant, pas moi. Lui qui a de nouveau déçu quelqu'un. Cette fille qui était supposée, au contraire, l'encenser pour une durée indéterminée. C'est bien connu : lorsqu'on a du mal à supporter son reflet dans la glace, on s'entoure de gens dont on est certain de garder facilement l'estime et l'admiration. Dorian n'admire pas grand monde, mais il a un besoin viscéral d'être mis sur un piédestal pour combler le vide. Pour exister. Pour paraître, à défaut d'être.

Après une douche chaude, j'attrape ma cigarette électronique et je me lance dans la rédaction d'un mail pour Estelle. À la réflexion, je ne pourrai jamais garder cette histoire pour moi. Je suis un moulin à paroles qui n'arrive à préserver que les secrets des autres, et encore. Les miens ? Ils finissent toujours par rejoindre les oreilles de mes proches. La confidence est libératrice. Salvatrice.

Je cherche la bonne tournure en tapotant nerveusement sur mon clavier et en me mordant les joues. Je commence par lui parler du ciel bleu, des températures clémentes et des écureuils. De leurs queues touffues, de leurs museaux curieux. Puis je l'interroge sur sa dernière audience au tribunal, parce que je sais que ça comptait beaucoup pour elle. Quinze minutes plus tard, ne trouvant aucune transition digne de ce nom, je balance la sauce sans édulcorant. Le bar, l'exaltation trop vive pour être ignorée, les cosmos vicieux, l'hôtel, la nuit... et le ventre rond servi au petit déjeuner. Je précise que ça va maintenant. Enfin, je travestis mon ressenti pour ne pas l'inquiéter et pour éviter la grosse soufflante. Je conclus fièrement en disant que ça m'aura au moins permis de prendre une décision sur un sujet en suspens : je vais le tuer dans un roman. Le disséquer et le réduire à l'état d'expérience littéraire. Un livre que je pourrais intituler *Apparences*.

Je relis, sûre de moi. Estelle va forcément se dire aussi que c'est un mal pour un bien. N'est-ce pas ? Punaise, je n'en sais rien. Et sentant l'immobilisme me regagner : j'enregistre le brouillon et fais de cette hésitation un problème pour plus tard. Il est largement temps que je me prépare pour la soirée. MA soirée. Celle dont je voulais fièrement donner un aperçu en images sur mes réseaux sociaux, pour partager cette joie avec mes lecteurs. Pourtant, je sais que je vais désormais fuir les photos et les catalyseurs d'émotions. J'ai tellement peur de m'effondrer ; la dissimulation n'a jamais été mon fort.

18 heures. Je quitte l'hôtel avec Sab, sur des talons fébriles mais déterminés. Un pas après l'autre. C'est la seule solution qui vaille. Et, en cas de besoin, j'ai coiffé mon carré brun plongeant de manière à pouvoir m'éclipser derrière une mèche.

— Tout va très bien se passer, Em. C'est ton moment. Ils viennent tous pour toi.

— Hum...

— En revanche, tu vas arrêter les onomatopées, OK ?
— Hum, oui, OK.
— T'es belle comme un cœur en plus, cette petite robe bleue te va à ravir. C'est à la fois élégant et décontracté ! Tu vas faire tourner des têtes, je te le dis.

— Je ne préférerais pas. Je vais épouser la solitude, c'est moins douloureux.

Sabrina rit malgré elle.

— Em... T'es touchante quand tu joues les adolescentes. Mais je ne t'imagines pas faire une croix sur les hommes. Sauf si tu voulais creuser cette vieille attirance pour...

— Les animaux ?

— Ah ah ah ! Tu vois, tu retrouves ton humour !

Sab a le don de me tirer hors de ma coquille.

— Et comment va Jonathan ? reprend-elle.

— Bien, je crois.

— Il t'aime beaucoup ce mec.

— Je sais. Je n'ai pas de place pour lui, c'est tout.

— Tu verras. Le temps est ton meilleur allié. Le temps ET le *Carpe Diem*.

Devant la librairie, mon cœur s'emballe. À travers les grandes vitres de la devanture, j'aperçois Simon, l'éditeur de *S and S*, ainsi qu'un buffet de cochonneries à grignoter, un attroupement de visages inconnus et une affiche avec ma photo et mon nom. J'hésite un instant. Sabrina plante son regard vert-gris dans mes yeux bruns. Sous ses airs de maîtresse d'école, je lui suis reconnaissante d'être en réalité ma béquille inébranlable. Je prends une grande respiration, et j'avance.

— Bonjour Emma, vous êtes ravissante !

— Merci !

— Vous allez mieux ? Vous n'aviez pas l'air dans votre assiette hier.

— Oui, ça va. Je me suis reposée et je suis contente d'être là.

— Parfait, nous sommes ravis de vous avoir aussi. Prenez donc une coupe.

Ma gorge apprécie instantanément le contact du champagne. Ce goût qui se réfère aux moments festifs ne peut que ranimer la part de joie. Si on m'avait dit, enfant, que mes petites histoires me conduiraient un jour à New York... Je déambule au milieu des livres et j'aime ça. En saisissant mon roman dans la pile, je réalise que cette couverture me plaît encore plus que l'originale. Elle est moins sobre mais plus évocatrice. Et la citation d'un grand magazine féminin me fait rougir de plaisir : « Emma L. Coste nous embarque dans un tourbillon frénétique dont on ne ressort pas indemne. »

Je commence à sentir la décrispation, du corps et de l'esprit. Entre les sourires que je rends, les bulles qui se propagent et cette petite musique que l'on joue pour moi : je retrouve progressivement mon enthousiasme. À la recherche de Sab, que j'ai perdue dans la foule, je scrute la librairie. La différence d'âge et de profils des gens qui ont répondu présents est agréable à constater.

Deux nouvelles ombres se présentent à l'entrée, pile avant le début de ma courte lecture en anglais. Des retardataires, dont je n'aperçois que les contours. Je ne vois pas grand-chose de loin, je l'admets. Je rejoins mon siège et mon micro, en essayant de rassembler mon courage. Mais la curiosité l'emporte : qui peut bien arriver avec une heure quinze de retard à un événement qui ne dure que deux heures ?

Je me concentre et l'image floue prend en netteté. Je voudrais soudain que l'on m'arrache les yeux. Mon cri reste bloqué, malgré ma bouche ouverte. IMPOSSIBLE. Ça n'a aucun sens. Dorian et Margaux se tiennent là, derrière les chaises installées pour la lecture. Debout, côte à côte. Ensemble mais à distance. Tournés vers moi.

Stronger (What Doesn't Kill You)

C'est une plaisanterie ? Je repose le micro dans un geste machinal et m'excuse de la main auprès de mon auditoire. J'ai dû cligner douze fois des yeux pour y croire. Ils sont bien là. Tous les trois. Les infidèles et le ventre rond. La vision m'est insupportable. C'est mon endroit, ma soirée, mon espace vital, mon moment. Moment que Dorian et moi avions espéré vivre un jour ensemble, lorsque je serais *grande et célèbre*. Est-ce pour vérifier que c'est bien le cas qu'il est là ? Et elle, elle vérifie que je tiens toujours sur mes jambes ? Non mais sérieusement ? Qu'est-ce qui a bien pu leur traverser le crâne ?

Sabrina s'approche doucement de l'étagère derrière laquelle je me suis réfugiée. N'importe quel éditeur se sentirait sûrement mal pour l'assemblée mais, elle, je le sais, c'est pour moi qu'elle frémit.

— Dis-moi ce que tu veux que je fasse, Em...

J'ai le souffle coupé et la crise de panique monte en flèche. Je n'arrive même pas à formuler une réponse alors je lui attrape la main. Je regarde dans leur direction, en espérant qu'ils se soient volatilisés. Et je vois Dorian clairement essayer de diriger Margaux vers la sortie, tout en fixant le sol. Lui qui n'a jamais semblé prendre conscience de la gravité de ses actions et de ses choix a présentement l'air de vouloir fuir autant que moi. Elle, elle reste stoïque.

— Bon, ça suffit ce cirque ! Je les dégage, d'accord ? Hoche la tête si tu me donnes la permission ?

Je m'exécute.

Sabrina se rue sur eux, d'un pas vif mais maîtrisé. Je sais qu'elle ne va pas faire d'esclandre, par pudeur et par respect pour moi. La plupart des gens ont heureusement l'air concentré sur les petits-fours qui circulent sur un plateau et le discours improvisé de Simon. Il doit d'ailleurs me prendre pour une cinglée, entre ma léthargie d'hier et ma fugue de ce soir. Il va falloir que je me rattrape en retournant m'asseoir et en lisant. Je vais devoir redoubler d'efforts pour racheter une image qu'ils ont à nouveau écorchée, malgré moi.

Quand je balaye à nouveau le coin maudit, Dorian a disparu et

Sabrina repousse tranquillement Margaux vers la porte. Je n'arrive pas à savoir si son regard me défie, m'interroge ou me supplie. Bon sang, que cherche-t-elle ? Est-ce de la pure provocation ? Devrais-je lui rappeler en hurlant que c'est elle qui a brisé de longues années de vie commune, et non l'inverse ? Je ne comprends pas cette fille. Jamais je n'aurais osé me pointer devant l'ex-compagne, même si cette dernière était redevenue maîtresse pour une nuit.

Même si elle porte une extension d'eux quand je ne porte qu'une nouvelle couche de culpabilité.

J'essaie de reprendre mes esprits et ma respiration. J'aurai toute la nuit pour pleurer, analyser, revivre ce passé qui me hante et questionner le présent. Mais, pour l'heure, j'ai une mission et je n'ai pas pour habitude de me défilier. J'oublie que j'implose de douleur et je me redresse. Je vais lire mes lignes, en anglais et avec classe. Je m'effondrerai après. Je ne me donne plus le droit de faillir à cause de lui. Pas ici, pas maintenant.

Je me réinstalle à ma table et m'agace d'être aussi responsable. Parfois, j'aimerais avoir le cran de tout envoyer valser et de ne pas faire ce que l'on attend de moi si je m'en sens incapable. Mais le courage, c'est peut-être d'accepter la contrainte justement, envers et contre toutes les émotions. Et puis lorsque tout le monde vous pense apte à franchir un obstacle, ça finit par vous persuader vous-même que c'est possible.

Après vingt minutes plus laborieuses à l'intérieur qu'à l'extérieur, je referme mon roman sous les applaudissements. Je suis fière d'avoir surmonté l'épreuve, de ne pas m'être laissé consumer. Cela dit, je n'ai plus envie de traîner longtemps ici. Plus rien à donner. J'ai envie de marcher seule dans les rues de New York, en tête à tête avec les pensées qui se bousculent.

Et, une demi-heure plus tard, j'y suis.

Juste moi, mon cerveau en ébullition et mon cœur fracassé. Prête à m'avouer le pire, ce pire que je garderai pour moi. Le manque. Avoir repris une dose de lui a réveillé ce sentiment que j'avais presque fini par combattre, avec le temps. Parce que oui, du plus profond que je le déteste de ne pas avoir été à la hauteur de notre amour fou, j'ai aussi ce trou béant en moi. Sa place, vide, mais sa place quand même qui m'a grignoté un espace. Parfois, je me dis encore que je vais me réveiller et que ces deux dernières années n'auront été qu'un très mauvais cauchemar. Qu'on est toujours ces amoureux capables de faire d'un appartement un champ de bataille d'eau, de rire aux larmes, d'inventer notre propre dictionnaire, de partir au bout du monde sur un coup de tête ou d'enterrer un poisson dans un jardin public. Capables de s'émerveiller devant une parade de Disneyland comme devant un coucher de soleil sur une mer turquoise. Capables

de zapper un dîner entre amis, comme dans la chanson de Bénabar, pour cuisiner tous les deux, dévorer une saison de série américaine, ou refaire le monde en traversant Paris à pied. Capables de se surprendre comme personne ne nous avait jamais surpris. Capables du meilleur. Mais non, ce réveil-là n'a jamais sonné.

Avant-hier, j'ai voulu croire un instant qu'on pouvait réapprendre le bonheur ensemble, que rien n'était finalement inaccessible. Et je vais payer cette faiblesse d'un soir pendant très longtemps. J'aurais tellement préféré ne rien savoir. Son séminaire, sa promotion, Margaux, le bébé. Mes nuits qui commençaient à s'assainir vont me faire revivre l'enfer.

En marchant, je me demande ce que ferait Estelle, là, tout de suite, pour mettre un frein à la folie. Pour conjurer le sort, pour éloigner le mal. Pour dégager du positif. Inverser la vapeur. Ne pas tomber. Me manipuler moi-même. Dire à la vie que malgré tout je l'emmerde et que tout ira bien. En cherchant la réponse à ma question, je ferme les yeux et je percute quelque chose. Ou plutôt quelqu'un. Je m'excuse en anglais. L'homme a l'air d'analyser notre collision en deux temps. Passée la surprise, il me détaille et s'accroche à mon bras, comme pour me retenir.

— Vous allez bien ?

S'enquérir de mon état nébuleux est un prétexte pour transformer le désagréable en agréable.

— Pas vraiment. Mais je vais rentrer me coucher.

— Pourquoi donc ?

C'est vrai ça, pourquoi ? Et là, la lumière s'allume dans ma tête. Je sais ce qu'Estelle ferait à cet instant. Elle saisirait l'opportunité au vol. Pour que de cette soirée ne reste pas le seul souvenir de deux intrus et demi au lancement de mon roman.

Dans un élan de détermination, je plante mes prunelles, imprégnées d'une émotion nouvelle, dans le regard sombre de l'étranger. Il comprend que je m'apprête à faire un truc dingue et je crois déceler son approbation. Alors je me lance. Je m'approche de ses lèvres et j'y colle les miennes. Surprise ! Non seulement il est docile, mais il est aussi téméraire que moi. On s'enlace. On prend racine sur ce trottoir dont on oublie l'animation. Nos langues dansent en cadence, comme si elles se connaissaient déjà. L'audace de notre geste le prolonge nécessairement : chacun de nous s'interroge sur la suite de cette impulsion. Comment se dégager ? Reprendre sa route ?

Simplement. Lorsque j'estime que ma bouche a eu assez d'évasion, je me retire dans un sourire.

— Je dois y aller mais merci, *stranger* !

Il reste interdit. Je file, en dansant sur une musique imaginaire. Estelle ne va jamais me croire. Je me sens soudain légère. Comme si

ce moment oisif atténuait la brûlure. Ça me rappelle que je suis libre, que j'ai évolué. Bien sûr, je suis toujours perméable à la peine et aux émotions dévastatrices, mais je sais désormais mieux les appréhender. Avant, comme beaucoup, je me terrais dans ma douleur, persuadée qu'elle aurait raison de moi. Que rien ne pourrait défaire ses griffes de ma chair fragile, à sa merci. Aujourd'hui, je sais détourner, au moins par courts épisodes, mon attention. Je sais me raccrocher à la vie, en saisir les taches de couleur dans le noir. Mes proches n'y sont pas pour rien, mais je suis satisfaite de me dire que moi non plus. Les ruptures et les épreuves les plus difficiles à surmonter sont, en effet, sources d'apprentissage sur soi. Bien sûr, lorsqu'on entend cela en pleine tempête, on veut arracher la tête de celui ou celle qui ose prononcer ces mots. Mais, avec le temps, on comprend. Le retour sur soi est nécessaire, il fait partie du triste chemin de la reconstruction. Et sur ce chemin, qui nous ramène souvent à l'enfance, ses joies et ses blessures, on apprend à saluer les petites victoires, à apprécier les premiers rires qui refont surface. Les défis que l'on relève par soi-même, pour soi-même. Finalement, après les gros drames, si l'on s'en donne les moyens, on devient plus apte à savourer les plaisirs les plus simples.

Dans le hall de l'hôtel, je retrouve Sabrina, accoudée au bar devant un gin tonic. Je sais qu'elle s'est placée là pour être dans mon champ de vision à mon retour. C'est pour ce genre d'attention que je ne céderai jamais aux appels du pied d'autres maisons d'édition. Sab est devenue un membre de ma famille littéraire. Une partie essentielle du processus. J'ai besoin d'aimer les gens pour travailler durablement avec eux, ce qui m'a souvent joué des tours. Alors, je suis heureuse de l'avoir trouvée. La compatibilité intellectuelle et affective est rare, donc précieuse.

— Comment tu te sens ?

— Mieux.

Elle sourit et me commande un cosmo.

— T'as vraiment assuré pendant ta lecture. Tu peux être fière, Em.

— Simon a dû me prendre pour une folle, non ?

— Pas du tout. Il a bien compris que quelque chose t'avait perturbée. Tout le monde a ses fantômes... Et toi, t'as su remonter à cheval. On ne retiendra que ça !

— J'espère.

— Mais oui, je t'assure. Ne t'en rajoute pas sur la casquette pour rien.

— T'es mignonne.

— Je sais, dit-elle pour me faire rire. Mais sérieusement, moi, je t'admire. T'as toujours peur de ne pas être à la hauteur des autres, mais je te garantis que « ces fameux autres » envient plus que tu ne le crois ta force de caractère.

Je baisse les yeux, gênée, et prends quand même le compliment.

Vers minuit, on se quitte fatiguées mais souriantes, prêtes à rejoindre nos lits. Je me déshabille dans la salle de bains, en repensant à cet homme dans la rue et en imaginant ce qu'il a dû ressentir. Ça m'amuse. J'ai appris, en presque deux ans, à composer avec l'imprévu et à aimer sa richesse.

Le bip, annonceur d'un SMS tardif, m'interrompt. Il me saisit, écrase ma tentative de faire l'autruche. Broie l'armure que je me suis fabriquée en quelques heures. Dorian n'a donc pas effacé mon numéro, comme je le pensais depuis des mois. Son message n'a aucun sens.

« Désolé, Emma. J'ai essayé de la retenir. Elle n'a rien voulu entendre, elle avait décidé de venir te voir, je ne sais pas ce qu'elle cherchait. Elle n'a rien expliqué. Régler ses comptes peut-être... Je ne sais pas ce qu'il s'est passé, je suis perdu. On a tous dérapé à tour de rôle, je crois. Je ne te veux aucun mal en tout cas, sache-le. »

Difficile de faire plus abscons. Comment ça, elle voulait me voir ? Régler ses comptes ? ELLE ? Elle a un câble qui a sauté ou quoi ? Et comment ça, il ne sait pas ce qu'il s'est passé ? À quel sujet ? Notre nuit ? Le bébé ? La soirée de lancement ? Comment ça, il est perdu ? Avec elle, avec moi, physiquement ? Qui a dérapé exactement ? Je n'ai pas dérapé, j'ai choisi de me laisser porter par l'envie, personnellement. Mal choisi, certes. Et alors, qu'il ne me veuille aucun mal, ça, je crois que c'est le pompon. La cerise. Le summum. Ou simplement la blague la moins drôle du monde.

Je ne réponds pas. Je suis déjà suffisamment irritée d'avoir lu et de me sentir impactée par ce charabia dont je ne saisis pourtant ni le but ni la signification. J'aimerais qu'on me rende mon état pré-SMS. État durement acquis. Mais personne ne peut m'aider. Alors, je jette des mots dans mon carnet. Celui dans lequel je recense tout ce qui, un jour, fera naître un roman sur lui. Ou du moins, à base de lui, et de moi avant, pendant et après lui. Qui fera de sa personne un simple outil littéraire.

Mais jeter des mots n'éteint pas la bouilloire. Ce n'est pas suffisant. Pas productif tant que je ne me lance pas vraiment dans l'écriture de ce livre que je fuis. Parce qu'il serait pour la première fois, très personnel. Trop personnel. J'ai peur de me sentir nue. Devant le lecteur, devant moi-même. Devant lui, aussi.

À mesure que les minutes s'égrènent, l'émotion me submerge. Je repense à toutes ces fois où il m'a dit, à sa manière, qu'il m'aimait. Qu'il n'avait jamais aimé personne d'autre comme ça. Même au moment de notre séparation, il a souligné mon importance dans sa vie. Des mois plus tard, il a insisté sur le caractère léger et insignifiant de sa relation avec cette fille. Une échappatoire, de la nouveauté, rien

de plus. Rien de grand. Rien à la hauteur de nous. De notre ensemble, qui a juste subi l'érosion du temps selon lui. Il a avoué qu'il serait sûrement malheureux. Mais qu'il avait besoin de cette frivolité temporaire. Et je sais qu'ensuite, il a construit une forteresse pour tout renier. Pour ne laisser filtrer aucune émotion trop forte, pour être capable d'ignorer le manque, pour réinventer la réalité, pour se convaincre que tout était à la bonne place, pour ne surtout pas s'en vouloir, pour interpréter ses propres faiblesses comme une simple fatalité. Pour avancer, coûte que coûte, sans réfléchir. Sans analyser en profondeur. Sans se faire souffrir. Sans offrir à notre histoire l'introspection qu'elle aurait méritée.

En tirant sur ma cigarette électronique, j'ouvre une mignonnette de whisky du minibar. J'ai conscience que je vais faire une bêtise grosse comme moi. Tant pis. Devant mon ordinateur, sur Facebook, je change les paramètres et je les débloque tous les deux. Je veux voir, trouver quelque chose qui m'aiderait à comprendre. Comprendre pourquoi il m'a écrit pour me parler d'elle, pourquoi on en est là, pourquoi ils sont fous. Je ferais mieux de retourner errer dans la rue à la recherche d'un autre inconnu, mais j'ignore la voix de la raison. Il me faut une dose d'images, d'informations, de vérité. Peut-être que je cherche juste à remettre une couche d'acide. Pour m'aider à réprimer la tentation de lui répondre. La tentation de découvrir s'il y a un aveu déguisé dans son texto.

Je commence par cliquer sur son compte Facebook à elle. Et, d'un bond, je recule sur le lit. J'hallucine probablement. Non, je ne suis pas (encore) bourrée. Oui, c'est bien moi, en photo, dans son dernier statut, derrière ma pile de livres. Un post concis, qui date d'il y a trois heures et demie : « Emma L. Coste, New York. » Sans commentaire, sans qualificatif, sans explication. Juste ma silhouette, mon nom et le lieu.

Je m'attendais à tout sauf à cela. Est-ce un message pour Dorian, pour lui rappeler ce qu'il a fait et sera le seul à comprendre ? Ou une provocation à mon attention ?

Just Like A Pill

Prostrée sur le lit, je touche nerveusement mes cheveux courts en sirotant une troisième mignonnette. De rhum, cette fois-ci. Je pense à ma longue chevelure que j'ai sacrifiée quelques mois après notre rupture. Je n'en pouvais plus de perdre des poignées tous les jours, *la faute au choc émotionnel*. Et je voulais du changement ; changement dont je serais maîtresse et non victime. Quelle réussite ! À la minute où j'ai vu les quarante centimètres au sol, j'ai regretté. Trop tard. Impossible de recoller les morceaux.

En réalité, j'essaie de tromper mon cerveau à cet instant, en me focalisant sur la sensation des mèches dans ma main. Pour le conduire à réfléchir à autre chose qu'à cette photo de moi postée par Margaux, à son image de couverture qui expose le ventre rond et à ce profil de Dorian auquel je n'ai pas accès ; parce que lui aussi a dû me bloquer.

Oui, voilà. Je voudrais que ma tignasse repousse. Je vais d'ailleurs arrêter d'entretenir bêtement ce carré plongeant auquel je ne me suis jamais habituée. Mes boucles brunes me manquent.

Punaise, ça ne fonctionne pas. Je me moquerais presque d'être chauve si, en échange, quelqu'un pouvait élucider les mystères qui me torturent. Pourquoi font-ils ce qu'ils font, ces deux-là ? Pourquoi a-t-il accepté qu'elle mette son enfant au monde ? Pourquoi a-t-il mis un bébé dans son bide en premier lieu ? Pourquoi m'écrit-il un message d'excuses s'il se fiche de moi comme il le laisse imaginer depuis vingt mois ? Pourquoi ai-je recouché avec lui alors que je reprenais clairement ma vie en main avant ce maudit voyage à New York – et ses réminiscences ?

Ils étaient si longs, mes cheveux.

OK. Il est clair que je ne dormirai pas. Que rester devant l'ordinateur va me rendre aussi cinglée qu'eux. Et que Berlioz, mon adorable spitz nain, ne va pas débarquer par surprise pour me câliner. Pas de piscine, ni de salle de boxe ou de centre équestre à disposition. Je ne vois qu'une seule option : courir. Avec de l'alcool dans le sang ? Parfaitement. Aller chercher des endorphines, le plus vite possible. Je me bénis d'avoir glissé des baskets dans ma valise, et estime que le

leggings fera office de jogging. Je descends de mon huitième étage, celui que le Library Hotel a consacré à la littérature, en sautillant sur moi-même dans l'ascenseur. Non, je n'ai pas envie de faire pipi. J'ai seulement besoin d'expulser !

— Miss ?

— Désolée, je n'ai pas le temps !

Je ne sais pas ce qu'il me voulait ce pingouin, mais c'est non ! On devrait avoir des répondeurs sur pattes, au quotidien. Des petits robots qui, lorsqu'on ne peut ou ne souhaite pas communiquer, énonceraient notre message en direct : « Emma est actuellement indisponible. Veuillez lui laisser une note ou lui adresser la parole ultérieurement. »

Les premières foulées sur le macadam me permettent de réguler ma respiration. Et mes yeux, happés par les lumières de la ville, se libèrent de la buée. Je pense soudain à Françoise, cette dame qui m'a permis de retrouver mon chemin aux heures les plus sombres de mon existence. Recommandée par ma copine Chloé, elle a été pour moi une rencontre clef. Soixante-dix ans, le cœur sur la main, un don pour la communication avec les énergies, les autres et la nature. En cinq séances, elle a remis mon bateau à flot, avec ses méthodes particulières de réflexologue-thérapeute à la retraite. A parlé à la petite fille tétanisée qui ne demandait qu'à renaître, autrement. Françoise détesterait me voir souffrir. On a eu un vrai coup de cœur l'une pour l'autre. Elle voudrait que je sois forte. Non pas pour elle, ni pour le reste du monde. Non, juste pour moi-même. Parce que je me le dois. Je me dois tout ce qui peut me rendre ma lumière et mon sourire. C'est probablement la seule personne sur cette Terre que je continue à vouvoyer par respect, malgré notre connivence d'âmes. Et c'est aussi le visage que j'aime me représenter dans ma tête, quand je tourne en rond au milieu de mes angoisses.

J'accélère, avant de réaliser que mon cœur va exploser si je tente un vrai footing, en pleine nuit, imbibée de whisky, de vodka et de rhum. Quelques minutes de défouloir, c'était déjà bon à prendre. Même la musique, que j'écoute en aléatoire, vient ralentir ma course insensée. Ed Sheeran. « Thinking out loud ». Je rêverais qu'un homme, qui compte, me chante ces mots à l'oreille. *And, darling, I will be loving you 'til we're 70, And, baby, my heart could still fall as hard at 23, And I'm thinking 'bout how people fall in love in mysterious ways, Maybe just the touch of a hand, Well, me – I fall in love with you every single day, And I just wanna tell you I am.* Une promesse sur des notes intenses.

Soudain, mon téléphone me rappelle qu'il est smart. Il interrompt les envolées vocales pour me signaler la réception d'un texto. À cette heure-ci, vraiment ?

« Je n'arrive pas à dormir... Et toi ? J'aimerais que tu me répondes. Je suis devant mon hôtel et je fume un cigare, c'est te dire... Tu viens ? (Elle dort) »

Bientôt 2 heures du matin. J'hésite. Noyer mon téléphone dans une bouche d'égout et changer de numéro demain, ou activer le GPS et marcher vers mon ex en écoutant « Photograph ». Il a dû fumer trois cigares en six ans. Un sur une plage des Caraïbes avec moi, un avec mon père l'été où ils se sont connus et l'autre quand il a appris qu'il était licencié de son ancien job. Le cigare est réservé aux émotions particulières. Et il n'a jamais touché une cigarette, une pipe ou un pétard de sa vie.

Trente minutes plus tard, je n'ai pas répondu et j'ai décidé que le hasard choisirait pour nous : sera-t-il encore devant son hôtel quand j'arriverai ?

Fuck. En voyant sa silhouette faire les cent pas, je réalise que je suis habillée comme une sportive du dimanche, que j'ai la rage au ventre, les larmes en suspens et la peur vissée dans le plexus solaire. Qu'est-ce que je fous là ? Je sais, au fond, que les questions que je me pose ne trouveront pas de réponses.

— Oh, Emma, tu es venue...

Ne pas se laisser attendrir par son expression de petit garçon inoffensif. Par cet air à la fois surpris et rassuré.

— Tu ne dis rien ?

Je fixe le trottoir, pour contenir l'explosion. Je voudrais en découdre avec lui mais je m'enracine dans mon mutisme.

— Emma, je suis désolé, tente-t-il en m'agrippant la main.

Je me retire d'un mouvement vif. Ah, ça, sûrement pas ! Nos peaux qui se frôlent, nos cœurs qui se serrent, les émotions dans un shaker et on connaît la suite...

— Emma, mon hirondelle, regarde-moi.

— Je t'interdis de m'appeler comme ça.

— Excuse-moi.

— Pourquoi tu t'excuses ? Pourquoi tu agis comme si tu avais l'ombre d'un remords ? Ça ne te ressemble pas...

— Ne dis pas ça.

— Je dis ce que je veux, Dorian.

Il est tel un lion en cage, sans les barreaux, mais avec le même désarroi. Il ne tient pas en place, gravite autour de moi, me donne le tournis.

— Pourquoi as-tu décidé de me rejoindre ?

— Ce n'est pas à toi de me cuisiner. Où est ton cigare ?

— Écrasé, plus loin. J'ai eu le temps de le finir en espérant que tu m'appelles.

Ce con me fait le coup des fossettes. Je reste impassible. À partir de cet instant, je sais qu'il va tout essayer pour réveiller la complicité qui lui fera gagner du terrain, reprendre de l'assurance.

— Viens t'asseoir avec moi sur le banc.

— Non.

— Mais si, viens.

Je pose mes fesses à l'extrémité opposée. Pour retrouver une contenance plus que pour accéder à sa demande.

— Emma... Je déteste cet air triste sur ton visage.

— Ça ne t'a pas toujours posé un problème.

— Aujourd'hui, c'est différent. J'ai grandi.

— Tu plaisantes ?

— Non. Mais je peux rajeunir pour te voler un sourire.

Je l'observe, perplexe.

— Écoute, quand on était malheureux, on avait une chanson... Tu te souviens ?

Je n'ai pas le temps de le gifler pour l'arrêter.

— *Si tu es triste, que tu as un gros chagrin, tu sais qu'il existe, chez les p'tits malins, un ours aimable, gentil et câlin...*

— Tais-toi, je t'en supplie, tais-toi. Ou parle pour m'expliquer pourquoi cette fille est enceinte ? Pourquoi t'es resté avec elle alors que tu disais ne pas l'aimer ? Pourquoi tu n'as pas pu la retenir de se pointer tout à l'heure ? Pourquoi tu ne l'as pas évoquée au bar, devant ton putain de whisky ? Pourquoi, Dorian ? Pourquoi elle a mis une photo de moi sur Facebook ? Pourquoi tu m'envoies des messages ? Pourquoi tu ne dors pas ? Pourquoi tu me mêles à ton bordel ? Pourquoi ? Hein ?

Je maudis les trémolos dans ma voix. Six mois que je n'ai pas touché une clope et là, tout de suite, je tuerais pour tirer sur une menthol. Il prend une inspiration bien trop théâtrale à mon goût. Je crains le pire.

— Je ne sais pas, Emma. Tu crois que tout a une justification rationnelle ?

OK. Je ne tirerai rien de cet homme et il va bouffer ce qu'il reste de moi si je lui en donne le pouvoir.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je me casse !

— Mais non, reste.

— Regarde-moi bien Dorian : c'est la dernière fois que tu me vois ! Tu es vide. Tu n'as rien, ni à donner ni à dire, parce que tu te mens à toi-même depuis trop longtemps.

Il ne se rebiffe pas, étrange ! Quand je touche un nerf, normalement je me prends un retour de bâton.

— Tu as peut-être raison, tu as toujours été plus fine psychologue que moi.

Un début d'aveu ? Incroyable ! Je serais presque tentée d'écouter la suite. Sauf que, tout à coup, je réalise que ça n'aurait plus de valeur aujourd'hui. Elle est enceinte. Tout est terminé. Même si mon mépris

pour Margaux est incommensurable, le bébé n'est coupable de rien, lui. Il va sortir du ventre et demander l'attention de ses parents. Je n'ai absolument aucune place à prendre dans ce tableau. Ma peine, le manque et les dernières doses d'espoir ne font pas le poids face à un enfant.

— Emma, je crois que j'ai tout foiré. J'y pensais déjà depuis un moment mais te revoir me l'a confirmé. Ça m'a foutu une claque en pleine tronche, tu sais ?

— Fallait y réfléchir il y a deux ans ou, *a minima*, avant d'être trois.

— Mais on ne vit même pas ensemble. C'est un accident.

Je sens la colère croître. J'ai envie de lui en décoller une, bien violente. Je détourne les talons avant de péter un plomb en pleine rue.

— Emma ? S'il te plaît. On était tellement bien tous les deux à une époque.

— On était, je lui jette en détalant.

Je ne veux pas lui offrir encore mes larmes et dans quelques secondes, je ne pourrai plus les retenir.

Je fixe l'image de Françoise dans ma tête, me remémore tout ce qu'elle m'a dit de moi, de lui, de nous. « Il n'est pas prêt, il fuit le miroir que vous êtes pour lui, votre amour était sincère mais n'a pas été aussi fort que ses démons. Il doit faire sa propre trajectoire pour comprendre et vous aussi. Ses errances ne sont pas votre problème. Vous devez vous concentrer sur vous, votre lumière, votre talent et vos envies immédiates. »

De quoi j'ai envie, tout de suite ? Un burger, des frites et mon lit, avec un album de Nina Simone. Go ! S'ancrer dans le moment présent est la seule échappatoire. La seule façon de faire taire les pensées carnassières.

Enfin à l'aéroport, vaste fourmilière qui chatouille mon agoraphobie, Sab et moi courons vers le comptoir d'enregistrement. Les embouteillages ont failli nous garder en otage. Chose que je n'aurais pas supportée. J'aime beaucoup cette ville, mais j'ai besoin de lui dire rapidement au revoir.

Moins de trente minutes plus tard, nous voilà dans l'avion, devant une barre de Toblerone à laquelle on n'a pas su résister.

— Bon, Em, faut oublier tout ça désormais et ne garder que le souvenir de ton roman dans les librairies new-yorkaises.

— Hum...

— Ah non ! On ne revient pas aux onomatopées !

— Hum, oh, ah, ouh... d'accord !

Elle roule les yeux au ciel.

— Tu sais, j'ai repensé à un truc... Cette Margaux, elle t'avait envoyé un SMS aussi un jour à propos d'un de tes livres. Tu te souviens ?

— Oui, c'est vrai, j'avais occulté. Je ne comprends vraiment pas ce qu'elle me veut. M'écrire, me voir, poster une photo de moi... Coucher avec mon homme ne lui a pas suffi. Il a fallu qu'elle soit la mère de son futur gosse ! Mais je ne rentrerai pas dans son jeu.

— Tu as bien raison. Elle est dingue.

— Tellement ! Maintenant que tu m'en parles, son SMS disait qu'elle avait été touchée par mon histoire. Ça puait l'ironie, même si elle ne savait sûrement pas comment on formule correctement un sarcasme.

Sab rit.

— J'aime quand tu retrouves ton mordant !

— Non mais je te jure que si j'étais stupide, j'aurais vraiment pu prendre son texto pour un compliment. Elle avait ajouté de ne jamais le dire à Dorian d'ailleurs.

— Et tu lui en avais parlé ?

— Non. Mais ça n'avait aucun rapport avec son souhait à elle. Je ne voulais pas rentrer en contact avec lui, ni sous ce prétexte-là, ni sous un autre.

— Tu devrais te remettre dans cet état d'esprit. Il n'est plus pour toi.

— J'y suis déjà, dis-je en mentant à moitié.

— Tu vas revoir Jonathan ?

— Je ne sais pas.

Sabrina sort le manuscrit qu'elle a décidé de parcourir pendant le vol, tandis que je pianote sur l'écran qui me fait face. Que vais-je bien pouvoir regarder ? Je n'ai ni le courage ni l'impulsion pour une séance d'écriture. Je préfère me laver le cerveau en scrutant des images qui défilent. Un classique ou une nouveauté ? Tiens, *Eat, Pray and Love*. Le combo Elizabeth Gilbert et Julia Roberts semble parfait. Sans compter Bali, qui m'attire depuis toujours, et Javier Bardem. Toblerone en bouche, écouteurs en place, je me laisse porter.

Deux heures plus tard, j'ai repris du poil de la bête. Le deuxième coup de lame fait définitivement moins mal que le premier. J'arrive à rire devant un film, sans être interrompue par le fouillis de mon ciboulot. J'arrive à manger, ce qu'on me sert comme ce qui me tente. Je suis donc loin de la sidération psychique post rupture. À l'époque, je n'ai rien avalé pendant trois semaines. Je ne voulais pas remplir le trou, ni dans mon ventre, ni dans mon cœur. Je n'avais plus de force. Impossible de tenir mon rythme habituel. Je m'écroulais à chaque effort. Et, en cas de vertiges persistants, je n'acceptais d'ingurgiter que des clémentines. Quand j'y réfléchis, je n'ai qu'un sourire en mémoire, relatif à cette période noire. Sourire impromptu, quand l'un de mes amis m'a dit : « Vous, les femmes, vous êtes quand même incroyables. Vous êtes au fond de la dépression, vous allez si mal que vous ne

bouffez plus rien. Mais, vous prenez quand même la peine de monter sur la balance pour voir si, au passage, vous avez perdu du poids ! » C'était drôle. Et, c'est connu, Carrie Bradshaw l'a expérimenté avant moi : pour rire en pleine dépression, il faut quelque chose de vraiment hilarant.

Devant le tapis roulant de valises, je m'impatiente. J'ai hâte de retrouver Berlioz, que j'ai confié à ma copine Chloé. Hâte de me tortiller les orteils dans mon propre lit. De manger du vrai pain et de boire un vrai café. Sabrina récupère son microscopique bagage qui m'impressionne toujours autant. Comment peut-elle voyager si léger quand j'ai, pour ma part, du mal à respecter la règle des 23 kg ?

Soudain, plus loin, dans mon champ de vision, j'aperçois une femme qui semble galérer en tirant un sac rose fluo, sans parvenir à l'extirper du tapis. La gourde ! Et la gourde se retourne. Je ne l'avais pas reconnue, de dos, avec sa casquette inappropriée et son look sportswear. Punaise mais, elle me poursuit, ce n'est pas possible autrement. Je ne l'ai absolument pas vue, ni dans l'avion ni en salle d'embarquement. Margaux est seule et se fait aider par des âmes charitables. Où est donc Voldemort ? (Oui, j'ai décidé de ne plus prononcer le nom de mon ex.) Se sont-ils disputés trop fort ? Se sont-ils quittés ? Et en quoi ça m'intéresse ?!

Sab, qui était au téléphone avec notre taxi préféré, revient vers moi. J'en profite pour détourner le regard.

— Qu'est-ce qui se passe ? On dirait que tu as vu un zombie.

— Non, juste l'autre pétasse, là-bas.

Sabrina se retourne pour vérifier et... part en fou rire.

— À ce stade, Emma, ça devient comique. C'est un clin d'œil de la vie pour te faire dédramatiser ! Je ne vois aucune autre explication.

— Moi, ce que j'aimerais bien savoir, c'est surtout où est ma putain de valise ?

Le tapis s'est arrêté de tourner et j'ai les mains vides. Est-ce un autre message subliminal pour me dire que je dois laisser le poids de ces quelques jours à New York ? Parce que pour le coup, ce n'est pas drôle du tout.

Let It Be

En pénétrant dans ma maisonnette, nichée au cœur d'une rue tranquille de Sceaux, dans les Hauts-de-Seine, j'essaie de me détendre. De pousser mon corps à se déraider, ma tension à redescendre et mes cheveux à rester accrochés, à leur place. Chloé et Berlioz devraient arriver d'une minute à l'autre. Le fait que ma valise demeure introuvable ne gâchera pas les retrouvailles.

Je suis, malgré tout, heureuse d'être rentrée. De constater que ma nouvelle plante n'a pas rendu l'âme en mon absence. Heureuse de me dire que ce petit endroit n'appartient qu'à moi. Aucun ventre proéminent, aucune libido-traîtresse, aucun souvenir écorché ne sont venus ou ne viendront envahir cet espace. J'ouvre les baies vitrées qui donnent sur ma terrasse et mon jardin ; terrain de jeu de celui que j'aime appeler ma bestiole. Et, en parlant du loup...

— Arrête, Berlioz ! Il tire comme un dingue depuis qu'on est sortis de la voiture !

Je me marre devant le spectacle.

— T'inquiète, lâche la laisse, ça ne craint plus rien ! Oh, bonjour mon amour... Oh oui, maman aussi est très contente de te voir... Oui, tu m'as manqué, si tu savais !

— Euh, Em, je suis là, hein !

— Pardon, ça va, ma belle ?

— Mmmmh ! Je garde le prince toutou et je suis la dernière roue du carrosse.

— Hey, si tu ne vois pas Roméo pendant quelques jours et que tu me retrouves en même temps que lui, tu sautes sur qui en premier ?

— Roméooo ! me lance Chloé, dans un rire espiègle qui lui ressemble bien.

Roméo, c'est son magnifique étalon ébène. Un frison. Je les ai (re)connus au haras de Chatenay-Malabry, lorsque je cherchais un cheval à monter. Après ma séparation, j'ai eu besoin de revenir à des plaisirs d'enfance, des sensations oubliées et des passions mises de côté. Pour tolérer le vide et réapprendre à vivre autrement. Chloé a été un vrai soutien et une belle découverte. Une sorte d'évidence. À

trente-deux ans, elle a aussi eu son lot de batailles, de blessures et de redémarrages forcés. Maman d'un adorable petit gars de huit ans, ex-compagne du père-salaud qui a pris la fuite en Australie (avec un homme), elle a appris la résilience.

— Tu restes pour un café ?

— Je ne sais pas trop, je dois récupérer Édouard à l'école dans une demi-heure et le conduire au poney.

— Timing parfait, j'allume la Nespresso, assieds-toi cinq minutes.

— D'ac. Bon alors, New York ? Pas de son, pas d'image, c'était comment ?

— Ouais, je suis vraiment désolée. C'était... spécial !

— C'est-à-dire ? Le lancement s'est bien passé ? Tu n'as même pas posté de photos.

— Bon, il n'y a pas trente-six façons de te le dire : j'ai recroisé l'autre par hasard le deuxième soir.

Chloé a les yeux écarquillés. Elle s'est relevée d'un coup et me fixe en attendant la suite. Je déroule, elle hallucine.

— Ce n'est pas le pire. Le pire c'est qu'il avait l'air encore ou à nouveau amoureux...

— Pfff, Emma !

— Et que le matin, à la place du petit-déj, on a reçu la visite surprise de Margaux... enceinte !

— PUTAIN !

Rouge tomate, elle s'arrête dans son élan et se met à glousser.

— Je ne te crois pas ! En fait, tu me fais marcher. T'es con, hein ! J'ai failli avoir un infarctus en imaginant ta rechute. Mais là, le coup de la grossesse, t'y vas trop fort. Plus crédible, ma petite.

— J'adorerais que ce soit une boutade. J'aimerais tellement que cette dernière semaine n'ait pas existé. Malheureusement...

Elle se rassoit. Ou, plutôt, tombe sur la chaise de bar, soudain silencieuse. Je dispose nos tasses de café devant nous, entre mes cactus miniatures, et imagine la prochaine scène du genre qui m'attend quand je vais annoncer tout ça à Estelle. L'enfer.

— Je n'en reviens pas. Je ne sais plus quoi dire. Tu te sens comment, toi ?

— Mal, mais je sais que je survivrai.

— Bien sûr ! T'es un roc maintenant. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir envie de le crever. Comment il a pu...

— Me faire ça ? Je ne sais pas.

— Et comment tu as pu...

— Être aussi conne ? Aucune idée !

— Ma poulette...

Je décide de taire certains éléments comme leur irruption dans la librairie, la conversation-trottoir et le reste. Je crois qu'avec le temps,

mes amies proches – qu’elles l’aient connu ou pas – ont développé à l’égard de Voldemort une haine supérieure à la mienne. Et puis l’amitié, c’est aussi prendre les coups par procuration, avec la même violence, par empathie.

Elle avale son expresso d’une traite et vient me coller un câlin par surprise. Chloé est comme ça. Spontanée, tactile et, quand elle ne trouve pas les mots, elle trouve les gestes.

— Il faut que je file, je ne veux pas qu’Édouard s’inquiète... Mais si tu as le blues, tu m’appelles, d’accord ?

— Promis !

— Et tu n’oublies pas que t’es une guerrière. Une dompteuse d’étalon... Ce n’est pas ce merdeux qui va te faire régresser, OK ?

Pourquoi je tressaille quand elle l’insulte ? Je zappe la question et la sensation. Ne pas s’attarder sur ce qui réveille la douleur. Penser à ma chère Françoise. Regarder Berlioz. Imaginer la bouille d’Édouard sur son poney.

— Oui !

— On se voit vite !

Chloé s’évanouit derrière ma porte d’entrée et je laisse ma tête dégringoler entre mes mains. C’était désagréable. Non seulement je ne me sens pas plus légère après ce déballage, mais je me sens coupable, finalement. Même si elles ne me le diront pas, mes amies vont toutes penser que je suis une imbécile. J’aurais dû fuir à la minute où je l’ai aperçu au bar.

J’attrape ma bestiole et on commence, à l’abri des regards, notre habituelle séance de bisous ; baveux pour lui, bruyants pour moi. Le nez dans ses poils immaculés, je retrouve cette odeur qui m’apaise. Tout ira bien. Le soleil se lèvera demain, et moi aussi. Je pourrai ranger ce voyage dans un tiroir. Celui des cauchemars ou des souvenirs à oublier. Et reprendre ma routine, qui n’en est jamais vraiment une d’ailleurs.

« Plus de malaise, je suis chez moi », dis-je à haute voix.

Méthode Coué.

Il y a ce canapé d’angle, que je n’aurais pas pu caser dans notre appartement parisien. Des toiles de nu, qui l’auraient gêné (*que vont en penser les gens, Emma ?*). Des photos sous cadre, de mes amis, de Berlioz, de ma première signature, de ma famille et de somptueux paysages. Toutes ces choses que Voldemort prenait pour de la concurrence déloyale, détournant mon attention de lui. Mes livres, triés par collection, dans cette bibliothèque murale qu’il aurait trouvée bien trop chargée. Ma pile de CD, à l’heure où tout est dématérialisé : parfaitement ! Mon dressing, qui déborde de vêtements, d’étoles, de sacs et de chaussures sans que cela dérange personne. Mes bougies parfumées, qui n’ont plus vocation à masquer la cigarette mais

seulement à sentir bon. Mes Post-it colorés – de bordélique organisée –, accrochés au mur près de mon bureau. Mes choix, mes affaires. C'est une victoire à garder en mémoire. Tout comme la liste qu'Estelle m'a fait coller sur mon réfrigérateur, il y a six mois. Liste de mes dix plaisirs simples préférés.

— *Griffonner dans mon cahier.*

— *Embrasser Berlioz dans le cou.*

— *Me faire exploser les tympans par mes chansons préférées.*

— *Être au contact de l'eau.*

— *Manger du pain, du fromage et boire du vin rouge.*

— *Sentir le vent dans mes cheveux en plein galop.*

— *Tortiller mes orteils sous ma couette, dans MON lit, après une longue journée.*

— *Regarder un épisode de série juste avant de m'endormir.*

— *Déguster mon premier café du matin.*

— *Rire, à en avoir mal aux pommettes.*

Cette lecture me redonne à la fois le sourire et le courage d'achever le mail en suspens pour ma meilleure amie. Mail dans lequel elle aura absolument tous les détails, du début à la fin. Ainsi, nous partagerons les mêmes informations mais ne serons pas obligées d'en discuter des heures, de vive voix. C'est un transfert, de cerveau à cerveau. Un *update*.

Je profite ensuite de ce moment derrière mon ordinateur pour actualiser mes réseaux sociaux. Il est, en effet, incongru que je n'aie pas encore publié une photo du lancement de mon quatrième roman à New York. Je pioche donc, parmi les clichés que Sab m'a envoyés, celui qui me semble le plus joyeux. J'y appose un filtre sépia, comme souvent, et je le poste avec une phrase sobre : « Si l'on m'avait dit qu'un jour j'irais à New York avec toi... »

Je constate – au passage – que ma boîte mail Facebook est saturée de messages de lectrices en attente de réponses. Ah, la procrastination. C'est mal. Pourtant, Dieu sait que je suis attachée à nos échanges. Je me réserve ça pour ce soir, lorsqu'il faudra chasser les idées sombres pour trouver le sommeil. Et ne pas réveiller l'inquiétude quant à la localisation de ma valise dont personne ne daigne me donner de nouvelles.

Pour l'heure, il faut que je me mette au boulot. Cette activité annexe que je poursuis davantage par habitude que par nécessité. En fin de compte, c'est comme ça que tout a commencé. La traduction.

Je rêvais d'écrire des romans et des chansons, mais je n'étais personne. J'avais fait des études de langues, et mes racines italiennes m'avaient assuré une sacrée longueur d'avance. Alors je me suis lancée à l'assaut des maisons d'édition pour proposer mes services de traductrice à mon compte, à des prix défiant toute concurrence. On

m'a fait confiance. Et c'est ainsi que j'ai glissé un pied à l'intérieur de ce monde qui m'appelait depuis si longtemps. En retranscrivant en français ce que des auteurs avaient pensé en italien. Le livre sur lequel il me reste environ dix jours de travail est narré par une dame de quatre-vingt-dix ans. Elle se remémore, à travers des correspondances retrouvées, sa première histoire d'amour. Celle qui, à la fin de sa vie, lui semble finalement plus importante que la dernière.

Fichier à peine ouvert, je suis interrompue par mon téléphone. Je m'apprête à lui couper le sifflet quand je vois le nom qui s'affiche. Estelle. Oups, déjà ? Je décroche, parce que j'ai hâte d'archiver cette conversation.

— Allô ?

— Em, je suis à cinq minutes de chez toi, tu es toujours là ?

— Euh... oui...

— Parfait, j'arrive. À tout de suite !

Ma meilleure amie est folle. Comment a-t-elle pu lire le mail que je lui ai envoyé il y a une heure ? Et prendre le parti de venir, en personne, me tirer les oreilles ? Adieu le tête-à-tête avec la vieille femme mélancolique. Je n'ai plus qu'à rallumer la machine à café.

Même pas le temps de lancer un fond musical apaisant, que j'entends déjà Ava aboyer.

— Coucou !

— Coucou !

— Qu'est-ce que tu fais là ? Oui, Ava, bonjour... Va voir Berlioz.

Mon chien est amoureux de sa chienne. Un amour à sens unique. Un amour vache. Un amour qui conduit l'une à jouir des préliminaires, quand l'autre rêve d'une concrétisation plus... profonde !

— Je sortais d'un long rendez-vous avec un client que je connais bien à Antony. J'avais pris Ava parce qu'elle n'était pas en forme ce matin. Et là, j'ai lu ton mail !

— Hum...

— Ouais, hum. Donc j'ai décidé de faire un crochet chez toi avant de retourner au cabinet.

— D'ac ! Un café ?

— Je n'ai pas soif. Non mais, Emma, j'ai cru défaillir en parcourant tout ça. On peut toujours fumer chez toi ?

— Tu sais bien que oui.

Je chope ma cigarette électronique, par réflexe.

— Quel connard. Franchement. Je ne pensais pas pouvoir avoir plus de mépris pour lui, eh bien si. Mais qu'est-ce qui t'a pris ?

On y est.

— Je ne sais pas. L'effervescence du moment...

— Tu aurais dû m'appeler, j'aurais démolì tes ardeurs ! Presque deux ans plus tard, franchement ?

- Ouais, ça craint.
- Bon, enfin, pour tout te dire, je ne suis pas venue pour ça. Ton mail était tellement long... Je te connais par cœur. Si tu m'as tout craché par écrit, c'est pour éviter qu'on s'étende.
- Exactement. Mais je ne me voyais pas te taire un truc aussi gros.
- Tu as bien fait. Moi, j'ai plusieurs choses à te dire. Petit 1, c'est une lopette, un éternel loser paumé, qui n'assume rien et qui risque bien de revenir à la charge. Donc tu l'écris sur le frigo si besoin mais : PLUS JAMAIS ! Petit 2, tu dois sortir cette grossesse de ta citrouille, ce n'est pas ton problème. Tu vas me la rebloquer sur Facebook, cette pétasse, OK ? Petit 3, j'ai une heure devant moi et on a une mission : t'inscrire sur le maximum d'applis de rencontres.
- Tout un programme !
- Je ne rigole pas, ma chérie. Je suis passée par toutes les couleurs et les envies tout à l'heure. Et je me suis dit qu'en fait, plutôt que de disserter sur cette connerie plus grosse que les fesses de Kardashian, on allait repartir de l'avant, ensemble !
- Hum.
- Tu as des nouvelles de Jonathan ?
- Il m'a envoyé un SMS avant-hier, mais je n'ai pas répondu.
- Nul !
- Je t'ai déjà expliqué... Il est gentil comme tout et je ne veux pas lui faire de mal, mais il n'est pas pour moi.
- Très bien. Alors tu lui dis, une bonne fois pour toutes, que tu préfères que vous restiez copains. Il bosse dans ta maison d'édition, tu vas le recroiser. Fais les choses correctement.
- Oui, maman.

Une demi-heure plus tard, nous voilà affalées sur le canapé, devant un café amélioré au Kahlúa, en plein fou rire. Entre la course poursuite de Berlioz et Ava, et les profils indécents qui s'offrent à nous sur Tinder, Once, Happn et AdopteUnMec, c'est l'hilarité générale.

- Tu vois que c'est marrant.
- Oui, enfin, c'est aussi désespérant ! Tu m'imagines sérieusement avec un de ces types ?
- On va trouver... Déjà, tu as écrit « fautes d'orthographe proscrites et hommes en couple malvenus », ça devrait faire un premier tri.
- On aurait dû aussi proscrire les nains, les gros, les crânes rasés, les tatouages à profusion, les papas, les jeunes fous et les vieux cons.
- On pouffe, comme deux adolescentes. Finalement, ce n'était peut-être pas une mauvaise idée de contourner le problème et de foncer dans un autre tas.
- Au fait, j'ai lu une phrase très drôle sur Twitter hier. T'es prête ?

— Balance !

— « Il y a des hommes parfaits aux quatre coins du monde... Malheureusement la Terre est ronde ! »

— J'adore ! C'est trop ça.

Estelle a cette capacité unique de m'amuser en toutes circonstances. De transformer une atmosphère plombante en ambiance joviale. Ce n'est pas pour rien que l'on partage nos existences depuis plus de vingt ans.

— Allez, on continue sur Adopte ! Rentre tes critères pour la recherche personnalisée.

Je m'exécute. On fait défiler les propositions de ce supermarché virtuel, en attendant l'impulsion. Le désir de cliquer.

Estelle commence à s'agiter entre les coussins. Je la connais vraiment comme si je l'avais faite. Elle, et sa micro-vessie.

— Toi, tu as envie d'une pause pipi !

— Évidemment.

— Eh ben file. Je peux m'en sortir trois minutes sans toi !

Elle se lève, et je continue mon shopping, le nez collé à l'écran. Je ne peux alors réprimer l'impulsion de retourner sur un petit carré qui m'a interpellée plus tôt, parmi les propositions. Il faut que j'en aie le cœur net et je ne voulais pas le faire devant Estelle. L'euphorie naissante s'éteint en une seconde. C'est bien lui, je l'avais reconnu dans la multitude. Celui qui me chantait sa sérénade devant son hôtel. Il est là, sous un pseudo plutôt ridicule, avec cette photo qui me chamboule. Celle que j'avais prise de lui en vacances, il y a quatre ans. Il n'a donc aucun remords à utiliser, comme appât, un souvenir de nous.

Alors que j'entends le bruit de la chasse d'eau, je constate, en parcourant sa fiche, que Voldemort ne s'est pas connecté depuis cinq mois. Estelle revient et, en changeant de page à la vitesse de l'éclair, pour éviter une dissertation sur le sujet, je me retrouve sur le profil d'un roux.

— Pas mal pour un roux, dit-elle.

Je hoche machinalement la tête. Rien à secouer de poil de carotte ! Je cogite. Cinq mois sans connexion, ça coïncide avec le ballon. Ça pourrait confirmer son histoire d'accident ? Ça pourrait signifier, aussi, qu'il ne dit pas tant de conneries que ça, lui. Qu'il est tombé dans un piège ? L'arroseur arrosé ? Je ne le saurai sûrement jamais. Et, quoi qu'il en soit, *a minima*, il continuait à la tringler. Même occasionnellement.

Estelle met le roux dans mon panier. Au secours !

Roar

Mes romans ont tous un titre qui commence par la lettre A. *Abstinence. Après. Abrupt. Azur.* Pourquoi ? Parce que le « a » chante en italien. Parce que le « a » commence l'alphabet et termine mon prénom. Parce que le « a » me plaît. J'ai dû d'ailleurs me chamailler un peu avec Sabrina pour lui faire accepter cette lubie. « Quelle idée de te cloisonner ainsi, Em ? », m'avait-elle répondu la première fois. Puis, les années passant, elle a pris le pli. Elle ne vient jamais avec une contre-proposition qui ne respecte pas cette règle d'or.

Aujourd'hui, j'aimerais trouver le titre de ce prochain livre qui m'obsède et dans lequel je n'arrive pas encore à me jeter à corps perdu. Celui qui me permettrait de disséquer Voldemort, de l'amener dans un monde imaginaire qui m'appartiendrait. Un monde où il serait à la fois un peu le même et tellement différent, mais surtout pantin sous mes fils. Je pourrais faire de lui un monstre, dont la perversité n'aurait d'égal que le charme qu'il dégage en apparence. J'ai besoin d'écrire quelque chose sur la duplicité d'un être. Sur la vie de couple aussi ; perçue par ses deux protagonistes. Sur la bombe à retardement que l'on appelle désillusion. Écrire pour me libérer. Pour cesser de visiter son vieux profil sur AdopteUnMec, (en ninja, c'est-à-dire en mode invisible).

En réfléchissant, je tourne dangereusement autour de mon fond de placard interdit. Je ne l'ai pas ouvert depuis le déménagement. J'ai même hésité à le cadénasser et à enterrer la clef dans un coin de mon petit jardin. Je jette un œil sur Berlioz, qui dort, les pattes en l'air, les oreilles frémissantes et la tête dans le vide, hors de son coussin. Pas de témoin. Pas de Chloé, d'Estelle ou de Sabrina. Je suis seule, avec ma conscience, mes pulsions, ma créativité en suspens et... mon indicible énervement. Celui que je dois, entre autres, à l'incompétente qui m'a expliqué tout à l'heure que la compagnie a perdu la trace de ma valise. Que, selon sa maudite machine, rien ne justifie concrètement son absence sur le tapis roulant de Roissy. *Oui enfin, pourtant, elle n'y était pas.* J'ai eu beau lui dire que ce bagage contenait un foulard que je tiens de ma grand-mère, quatre de mes cinq exemplaires de l'édition

US d'Azur, ma robe préférée, ma peluche porte-bonheur (oui, OK, elle est en panne) et, accessoirement, la majorité de mes produits de beauté : elle n'a pas eu l'air plus ébranlée que ça. Pas dégourdie non plus. Une valise ne disparaît pas mystérieusement, bon sang ! Elle peut éventuellement rester sur place, partir au mauvais endroit, être momentanément égarée, mais comment peut-elle s'être envolée comme par miracle à tout jamais ? Non, je refuse d'y croire. Et je rappellerai demain matin, juste après le café.

En attendant, je fixe le placard. En tailleur, devant lui, je sais que c'est une question de minutes. Je vais céder. Je vais l'éventrer, lui arracher les boyaux. Lui faire cracher ses vieux morceaux. Lui demander des comptes. Tout en espérant que notre collision sera productive. Qu'elle fera renaître la transe qui m'accroche à mon clavier pendant de longues heures. Et qu'elle ne sera donc pas, juste, douloureuse.

À nous deux.

Je plonge la main en baissant les paupières. À ce stade, autant laisser faire le hasard. Ma première pioche est une vieille photo. Je l'ai gardée parce que c'est celle que l'on a prise ensemble pendant notre tout premier week-end à Deauville. Elle ne m'inspire rien, de prime abord. Rien d'autre que la douleur émanant des images-souvenirs qui se confrontent au présent-néant. C'est un miroir dans lequel je ne me reconnais pas mais qui réveille un vieux sentiment en hibernation. Je chasse le parfum de la mélancolie, il ne me sera d'aucune utilité aujourd'hui. Je cherche dans ces yeux, désormais étrangers, la faille que je n'y avais pas perçue. Le vide aussi. Il a le regard creux, quand on perce la surface. Son sourire, que je trouvais jadis d'un charme ravageur, me semble à présent truqué. Il n'est pas franc, pas à pleines dents, pas assumé. Est-il seulement amoureux, ce sourire ? Sait-il seulement ce qu'est l'amour ? Ou est-ce un sourire qui ne fait qu'aimer l'idée de l'amour ? Que jouir de l'image que cela renvoie au monde ?

La deuxième pioche est beaucoup moins légère. Je suis tombée sur le fameux carnet. Celui qui, malgré sa taille raisonnable, pèse trois tonnes. Plus fort que les clichés des jours heureux, plus puissant que les objets qui ravivent les cicatrices. Ce carnet pourrait être l'assurance d'écrire mon roman en gestation, si j'accepte de faire une place à la souffrance qui s'en dégage. 176 pages lignées, à la reliure cousue Smythe. Avec des motifs en relief et une fermeture par rabat magnétique qui donne à l'ensemble un caractère intime et solennel. J'y ai jeté mes sentiments post rupture, sans filtre et sans autre but que hurler à ma manière. J'avais besoin de cracher ma peine, ma rage et mes points d'interrogation.

Je l'ouvre en m'efforçant de prendre du recul (comme si c'était une chose que l'on pouvait décider). Pour me donner de l'entrain, j'attrape

mon téléphone, mon casque et je lance un album d'AC/DC. La musique, vivante et pêchue, doit trancher avec les mots.

Mon coup de stylo est anxiogène à lui tout seul. Écriture ciselée, descendante, plus ou moins appuyée – parfois jusqu'à percer le papier. Je me souviens de mon état. Sur mon lit, les lèvres sèches, la migraine tenace, les yeux à la fois humides et brûlants. Je me raccrochais à ces notes. Comme si elles allaient m'aider. Comme si se confier à soi-même était salutaire. J'essayais même parfois de me tirer un sourire dans la formulation. Peine perdue.

« J'ai un trou dans le bide. On pourrait y fourrer l'Everest. »

« Je ne ressens plus la faim, plus le chaud ou le froid. Plus rien d'autre que le vide et la douleur qui creuse. »

« Je n'aimerai plus, c'est terminé ; j'ai eu ma dose et on m'a tout repris. »

« Comment peut-on passer six ans ensemble et devenir des étrangers en quelques heures ? »

« J'ai mal. J'ai si mal que je veux en crever. Ne plus respirer. Avaler la pharmacie, après les avoir brûlés à l'acide, tous les deux. »

« Pourquoi il ne m'appelle pas ? Pourquoi son téléphone ne le fait pas tout seul, par automatisme ? Il m'a appelée tous les jours pendant des années. »

« Je vais m'étouffer avec ma colère. Ça ne passe pas. Les gens disent que ça va passer mais c'est faux. Ça empire parce que ça devient réel. Il n'y a plus de train retour. »

« Le visage de cette traînée me hante, j'aurais préféré ne jamais le voir. »

« Pourquoi je rêve de lui toutes les nuits ? Pourquoi mon inconscient ajoute une couche de torture ? »

« J'aime le bonheur mais lui ne m'aime pas. »

« Le pire c'est que notre vie me manque. Notre cocon, nos fondations, nos habitudes, notre routine. Et ce manque est absurde puisque ce serait comme regretter un mirage. Un putain de mirage. On n'était rien en fait. On ne détruit pas le cœur de ceux qu'on aime ou que l'on a profondément aimés. On essaie de le préserver. Ou, à défaut, de le respecter. »

« On n'a pas le droit de mentir à ce point. De salir. Je me sens sale à cause de lui. À cause d'elle. À cause de leur hôtel pourri. »

« Comment réapprend-on à dire "je" quand on ne sait plus que répondre par "on" ? »

Je m'arrête sur cette dernière phrase. C'est celle qui me chatouille le plus, parce qu'elle résume tout. Tout de la détresse que l'on ressent dans un cas pareil. On n'est plus personne. On a le sentiment que l'on ne peut pas ou plus exister par soi-même. Que l'autre faisait partie de

l'ensemble et que l'amputation n'est pas supportable. Pas viable.

Pendant des milliers de jours, on a dit « on ». « On est disponibles à telle date, on viendra au mariage, on part en vacances, on va bien, on a fait les courses, on est arrivés, on est malades, on va fêter ci ou ça, on a adopté un chien, on a déménagé, on a faim, on est ravis de vous recevoir... » Et d'un coup, d'un seul, il faut réutiliser le « je » d'antan. « Je vais mal, je suis célibataire, j'ai fait mes cartons, j'ai le cœur en miettes, je n'ai plus envie de vivre. »

Aujourd'hui, le « je » ne me fait plus peur. Je l'ai réapprivoisé. Je suis contente de m'appartenir. J'ai aussi réalisé que l'amour ne doit pas conduire à n'être qu'un à deux, mais à être trois. Le couple et les deux entités. Il ne me reste qu'à trouver la bonne personne pour ça. Et Voldemort ne sera pas cette personne. Pas plus que le roux – déjà bloqué, malgré la bonne volonté d'Estelle.

Billets d'avion en tout genre, mouchoir en tissu cousu par une vieille dame mexicaine, solitaire dans son écrin, album photos, places de spectacles, coquillages, cartes et lettres d'amour, copie des mails entre Dorian et Margaux, preuves de mensonges salés qui auraient pu briser sa vie si je m'en étais servie... Malgré un ascenseur émotionnel corsé, ce fond de placard ne m'a finalement pas retourné l'estomac. Il a remis des mots, des expressions et des images sur le passé. Fait fuser des idées que je coucherais bien sur mon clavier. Il m'a rappelé que le beau comme le laid de cette histoire sont derrière moi. Et que, même si l'inconnu est terrifiant, demain me portera ailleurs.

Ce thriller psychologique, qui dort dans ma tête, pourrait être la transition vers cet ailleurs.

Deux heures plus tard, en écoutant « Encore un soir » de Céline Dion, dont j'aurais tant aimé être l'auteure, j'aiguise ma plume. Je retrousse les manches de ma chemise, prête à donner vie à mon prochain personnage masculin. À nous deux ! Le prénom, *check*. (Vous êtes curieux, n'est-ce pas ?) Passons à la fiche. 1 m 90, serial charmeur, serial menteur... *Serial killer* ?

Mes onglets et mes pages Word se multiplient. Quand je travaille sur un texte, je me sens à l'aise dans le bazar et la multitude. Une pensée en chasse une autre, il en va de même avec mes outils et mes recherches. La seule question qui vaille c'est : ma connexion et mes logiciels iront-ils aussi vite que moi ?

Après avoir passé quelques minutes d'hystérie à chercher le mot de passe, j'ouvre mon ancienne boîte mail. J'espère y retrouver les coordonnées d'un criminologue avec lequel j'ai déjà communiqué. Maintenant que je suis décidée à me lancer, je voudrais discuter avec lui de mon synopsis, pour me rassurer sur son architecture. Sa crédibilité. Son réalisme. Je ferai aussi appel à mes contacts, amassés au fil des romans, dans les brigades spécialisées de Paris. Ces liens,

tissés progressivement dans l'ombre, sont précieux. On ne parle pas du travail de la police judiciaire sans en connaître la réelle substance.

À peine le temps de réfléchir au sous-dossier dans lequel se nichent nos anciens échanges, qu'un message me saute aux yeux. Un nom, plus précisément. Des lettres à la fois familières et angoissantes.

L-O-I-S-E-A-U.

Comme Dorian Loiseau. Sauf qu'il s'agit ici de Simone. Sa mère. Je ne clique pas. Que peut-elle avoir à me dire que j'aie réellement besoin de savoir ?

Non, vraiment, c'est inutile. Je détourne le regard pour me concentrer sur la liste des dossiers, à gauche de l'écran. *Abrupt*. Mon troisième roman. C'est ça. Le numéro de téléphone qu'il me faut doit être quelque part là-dedans. Focus, Emma, focus.

Que me veut-elle ? Ça fait plus d'un an qu'on a rompu le lien, plutôt tendre et précieux, qui s'était tissé entre nous. Parce qu'on n'a pas eu le choix. Cela n'aurait eu aucun sens de rester dans le quotidien l'une de l'autre. On le savait. Alors sans se dire au revoir, pour ne pas se faire mal, on a arrêté de communiquer, après une énième conversation épineuse. C'est son fils, c'est mon ex. Tous les meilleurs sentiments du monde ne valent rien face à cet état de fait. Dire adieu n'était pas dans nos cordes. Donc on s'est tues.

Jean-Pierre Alcide. Voilà. Je le tiens, ce criminologue.

Puis-je sincèrement refermer cette boîte et ne plus y revenir, sans avoir, d'un côté, assouvi ma curiosité, de l'autre, respecté Simone qui a pris l'initiative de me contacter ?

Je peux.

Non, je ne peux pas.

Je tire trop fort sur ma cigarette électronique, et tousse un bon coup. J'approche la souris. J'abandonne.

« Ma chère Emma,

J'espère que tu vas bien et que ton quatrième roman (que j'ai adoré !) te porte là où tu le souhaites.

J'ai longuement hésité avant de t'écrire aujourd'hui. Je me suis demandé si je devenais folle, si c'était ma place, si c'était utile, si ça ne ferait pas plus de mal que de bien. Mais tu restes ma grande Emma, malgré tout. Et je ne peux pas me résoudre à garder pour moi ce que j'ai vu.

Ce matin, je suis allée à l'aéroport, parce que Dorian m'a demandé d'aller chercher sa copine. Je n'ai aucune envie de te parler d'elle, mais voilà : en l'aidant à ressortir ses valises de mon coffre devant chez elle, j'ai reconnu le petit bout de papier jaune que tu accrochais toujours au dos de la tienne, avec ton adresse. Il était arraché, mais pas intégralement. Sur le coup, j'ai pensé rêver ou mal comprendre. Mais en apercevant le cadenas en forme de tortue, je n'ai plus eu de doute.

Que fiche-t-elle avec ta valise ? Je ne l'ai pas interrogée. Je voulais t'en parler d'abord. Je n'ai aucune confiance en elle. Je n'en ai pas parlé à Dorian non plus.

Tu peux m'appeler. Personne ne me dit rien. Et ça fait longtemps qu'on ne s'est pas téléphoné, mais ta place dans mon cœur est intacte... Sache-le. Tu peux

aussi laisser courir, je comprendrais.
Je t'embrasse,

Simone »

SQLFKNHSLGHBGAKJEBFAQKJDB ! Mon cerveau est en plein bug. Il n'existe pas de mots assez forts pour ce moment. Je m'écrase sur le dossier de mon fauteuil et mes larmes coulent. Larmes de fatigue, d'incompréhension, de soulagement, de rage. Que faire ?

Still Loving You

Après une aphasie de digestion nécessaire, je me ressaisis. Je cesse de fixer ce mail, dont je ne vois plus les contours. Cette Margaux ne va pas s'en tirer comme ça. Elle est allée trop loin. J'ignore dans quel délire de revanche elle s'est perchée, mais je vais lui rappeler que la louve dans la bergerie, c'était elle. Et qu'il serait temps qu'elle rentre les dents. Qu'elle se concentre sur son ventre rond. Avant que je ne le rende carré. J'ai des années de boxe derrière moi, et le corps qui va avec. Je ne me laisserai pas pourrir par une intrigante cinglée. Enceinte ou pas.

Je suis en feu mais je ne sais pas quoi faire. Je me mords instinctivement l'intérieur des joues, en appuyant avec mon index sur l'extérieur. Comment réagir, quand on est une personne sensée et qu'on se retrouve face à l'insensé ? Je peine à comprendre ce qui se trame sous ces actes qui me dépassent. Et pourquoi je ne l'ai pas vue avec ma valise à l'aéroport, bon sang ? Probablement parce qu'elle était loin de moi. Qu'elle l'avait déjà récupérée et allongée sur un chariot. Probablement aussi parce que j'ai vite détourné les yeux, pour qu'elle ne m'aperçoive pas. J'ai détalé.

Je reprends mon souffle et cherche l'interlocuteur adéquat. Ni Estelle ni Chloé ne me semblent être les premières à appeler, dans l'instant. Ma famille, que j'ai choisi d'épargner, n'a rien suivi de ce récent et navrant bazar. En prenant ma bestiole sur les genoux, je compose donc naturellement le numéro de Françoise. La réflexologue-thérapeute retraitée qui a su me relever du pire. Elle saura me guider. Trouvera les mots qui apaisent. Elle a l'expérience de la vie, des tourments, des chutes et des rechutes, des énergies positives et négatives ; en plus de ce don naturel qu'elle refuse de définir ainsi, malgré l'évidence. Et je sais que, derrière son combiné, elle est prête à m'écouter en cas d'urgence, parce que nos âmes se sont bien trouvées. Ce n'est pas de l'amitié, c'est autre chose. Une relation qui n'a pas besoin de qualificatif.

Ça sonne. Je me représente son visage ovale, avec ses petites lunettes rondes, son chignon souple de cheveux gris et son sourire

profond. Il émane de cette image une sagesse communicative et un halo de lumière.

Sa voix douce, les pauses qu'elle prend dans son discours et la tendresse de son ton me régénèrent. Elle analyse, elle écoute « ce qu'on [lui] dit ». Elle ressent. Et elle me raccroche, comme bien souvent, à l'essentiel.

« C'est important d'avoir laissé couler la rivière, Emma. L'émotion doit s'exprimer pour pouvoir être digérée, acceptée, évacuée. Il ne faut pas la brimer. Pas lutter. »

« Ne faites pas le rapprochement entre elle et lui. Essayez de traiter les choses de manière cloisonnée. »

« Si l'on voit le verre à moitié plein, la bonne nouvelle, c'est que vous allez pouvoir récupérer votre valise. »

Je tique sur cette phrase. Évidemment. Mais dans quelles circonstances ?

— Comment, Françoise ?

— Simplement. En allant réclamer ce qui vous appartient. Sans faire de vagues. Ce sera tout à votre honneur. Ne vous laissez pas polluer par les méthodes torturées des autres. Vous pouvez rester vous-même, obtenir ce qui vous revient de droit, et vous détourner sans lui laisser l'espace pour vous heurter.

J'écoute et je ne visualise rien de tout cela. Si je me retrouve face à Margaux, je vais avoir du mal à garder mon calme. Je m'imagine déjà en train d'agripper sa tignasse châtain au balayage douteux pour la soumettre à mes questions. Son mètre soixante, sa bouche proéminente, ses yeux vert-moche, ses ongles de sorcière, ses jeans troués, et la naissance de son tatouage dans le décolleté me donnent plutôt des pulsions de boxeuse en manque d'action. Je suis restée tellement immobile depuis presque deux ans. Aucune vengeance, de la hauteur, de la distance et une forme de mépris. Mais j'ai l'impression qu'elle a réveillé la bête.

— Je ne peux pas y aller sans faire de vagues. C'est impossible. Elle a détruit mon couple et elle continue à se mettre en travers de mon chemin. J'ai des pulsions étranges...

— Emma, vous êtes bien au-dessus de cela. N'insultez pas votre intelligence. Par ailleurs, si l'on en croit les signes, je pense qu'elle attend une réaction violente, pour se faire plaindre, par exemple... Ne vous laissez pas piéger. Je sens des ondes très néfastes autour de cette personne. Je n'arrive pas à définir en quoi, mais je préférerais que vous preniez le large, Emma. D'accord ?

— Hum...

— Vous pouvez y aller avec quelqu'un ?

— Je n'en ai parlé à personne encore.

— Faites-le. Informez une de vos amies proches et demandez-lui de

vous accompagner. Ça vous tempèrera.

— OK.

— Vous me tenez au courant ?

— Oui.

— Et, souvenez-vous, Emma : vous avez tout traversé, vous avez fait des bonds de géant et poursuivi votre route. Donc vous êtes capable d'affronter les épreuves qui se présentent.

— Merci Françoise, c'est grâce à vous.

— Pas du tout. Je ne suis que la canne à pêche. Vous êtes le lac aux trésors. Ayez confiance en vous. Et ne vous laissez pas dépasser.

C'est elle le trésor. Cette conversation m'a redonné du peps. Avant mon passage aux écuries ce soir et mon dîner avec Chloé, je vais prendre ma *to do list* par les cornes. Parce que je ne perds pas de vue le proverbe qui dit « si vous ne soufflez pas dans votre trompette, nul ne le fera à votre place ».

Et quand je veux être efficace, j'attrape une feuille, je griffonne et, ensuite, je raye au fur et à mesure :

— *Écrire le mail pour Jean-Pierre Alcide, le criminologue.*

— *Répondre à la mère de Dorian et demander l'adresse de Margaux.*

— *Appeler Estelle pour lui raconter et lui dire qu'elle doit être mon + 1 à la confrontation infernale.*

— *Prendre l'écriture du synopsis et des premières pages de ma nouvelle histoire. Ne pas lâcher, la transe revient !*

— *Promener Berlioz, avec ma playlist « détente » sur Spotify.*

— *Faire un tour sur les sites de rencontres, pour rire à défaut d'y croire.*

Oui, dans mes notes, je mets aussi les formes. Je me parle à moi-même. Non, je ne suis pas folle. Juste originale.

C'est parti.

« Ma chère Simone,

Te lire a été à la fois émouvant et éprouvant. Je comprends que tu aies hésité et, pour l'amour de ma valise, je te remercie d'avoir fait ce choix.

Peux-tu me donner l'adresse de Margaux, s'il te plaît ? Je vais m'en débrouiller à présent. Je ne t'impliquerai pas, c'est promis. Je lui dirai que j'avais mis un traceur GPS, ou quelque chose d'idiot dans ce genre. Et que je ne suis pas venue plus tôt parce que mon emploi du temps ne me l'a pas permis.

Pour le reste, toi aussi, tu seras dans mon cœur pour la vie.

Je te souhaite le meilleur... Et merci pour tes mots sur mon roman.

Je t'embrasse,

Emma »

22 h 30. Métro Cambronne. Rue Cambronne. Numéro 35. Estelle me tient la main. On partage des écouteurs et on chantonne « Ain't No Mountain High Enough » pour nous donner du courage. Méthode Coué. Encore.

Estelle n'en mène pas plus large que moi pour une raison très

simple : on ignore toutes les deux comment éviter d'en venir aux mains. Mais on a bien répété : penser au bébé, dans le ventre, qui n'y est pour rien. Ne pas risquer de blesser un être sans défense. Oublier que c'est la traînée d'il y a deux ans et se focaliser sur la folle, voleuse de valise.

Simone m'a communiqué l'adresse et l'étage hier, parce qu'elle s'en souvenait, mais comme c'est l'appartement de Margaux, elle n'avait aucune idée du code.

— On joue aux livreuses de fleurs nocturnes ? Il y en a bien un qui va ouvrir ! me lance mon espiègle de meilleure amie.

— Tu crois ?

— Ça se tente...

Nous voilà en train de tester la patience et la crédulité des gens derrière leurs interphones. Jusqu'à la fille du sixième, qui sera donc le pigeon du jour. Merci.

Dans l'ascenseur, j'ai les jambes qui tremblent.

— Et si Dorian était là ?!

— Mais non, Em, il t'avait bien dit qu'il restait deux semaines à New York, non ?

— Oui.

— Donc, arrête de paniquer. Ce soir, on gère juste le problème Margaux et, lui, on le zappe.

— Hum.

Devant la porte, il n'y a plus d'autre option que d'assumer. Estelle toque. Je serre les poings. Rien.

— Elle n'est peut-être pas là.

— Et où serait une femme enceinte d'environ cinq ou six mois, à cette heure-ci ?

Nous sommes interrompues par le bruit de la poignée en action.

Le visage de Margaux change de couleur en nous voyant. Je la détaille dans sa robe verte qu'elle a choisie ample, pour atténuer les rondeurs de la grossesse. Sa proximité physique m'est insupportable mais je garde mon calme. J'apprécie le fait que, non, elle n'a pas de bague au doigt. Cette interrogation ne restera plus en suspens.

Je prends la parole, après quelques secondes de silence gênant.

— Bonsoir. Je viens pour ma valise.

Rester le plus factuel possible.

— Pardon ? rétorque-t-elle, en écarquillant les yeux et en se caressant le ventre.

— Ne fais pas l'imbécile, on sait qu'elle est ici, ajoute Estelle.

Margaux marque un temps d'arrêt, regarde autour d'elle, comme si elle cherchait une échappatoire. Elle semble encore plus allumée que d'habitude.

— Vous n'avez pas honte de vous pointer chez une femme enceinte

pour l'insulter ?

— Le rôle de la victime ne te va pas, personne n'y croit.

— On est juste là pour récupérer le bagage que tu m'as volé à l'aéroport.

— Mais enfin, de quoi vous parlez ?

— On peut arrêter les conneries, s'il te plaît ? Le vouvoiement, l'air hébété d'actrice ratée, tout ça ? On a déjà eu la décence de ne pas passer par la case commissariat...

Estelle a activé le mode requin. Je vois la tension monter le long de son corps, qui se rapproche dangereusement de l'embrasement jaune. Alors, d'un geste discret, je l'attire vers moi pendant que Margaux tente une pirouette.

— Pourquoi on se tutoierait ? Et...

— Parce que tu as baisé son mec par exemple ? Mais, vas-y, poursuis ta phrase.

BAM ! Elle dit les mots que je suis incapable de prononcer.

— Pour la valise, vous avez des preuves ?

Margaux me jette un regard qui ne va pas avec ses propos. Elle a un petit grain de beauté en haut de la joue droite. Je ne l'avais jamais vue de si près, donc jamais remarqué. Dorian adore les grains de beauté.

— Oui, j'ai un traceur GPS sur mon téléphone figure-toi. La vraie question c'est plutôt : qu'est-ce que tu fiches avec mes affaires ?

Elle est à deux doigts de craquer. Estelle porte le coup final.

— Bon, on ne va pas y passer la nuit. Soit tu vas la chercher, soit j'appelle les flics et je représente Emma contre toi.

— Hein ?

— T'as besoin de sous-titres ? Je suis avocate.

— Tu me fatigues avec ton intonation de maîtresse d'école, toi. Emma a une langue aussi. En plus d'avoir une très jolie combinaison.

Mais qu'est-ce qu'elle raconte ? Elle se moque de moi ? Cette combinaison n'a rien à envier à sa robe. Je ne réagis pas à ce commentaire.

— Oui, j'ai une langue. Et ça fait cinq minutes que je m'en sers pour te demander de me rendre ce qui m'appartient.

Elle m'observe avec un air étrange, que je ne décrypte pas. Il y a un tel mélange d'émotions dans ses expressions qu'il m'est impossible de définir ce qui l'habite à l'instant.

— OK, Emma. J'ai ta valise.

— Merci pour ce grand moment d'honnêteté. Je te propose de me l'apporter et qu'on ne se revoie plus jamais, d'accord ? dis-je sur un ton à la fois condescendant et ironique.

Elle s'évanouit derrière la porte, qu'elle laisse entrouverte, sans contre-attaquer.

Je ne peux pas m'empêcher de scruter le peu d'intérieur que

j'aperçois. Et je le regrette instantanément, en tombant sur une photo de Dorian, visiblement prise en soirée. Je pense à Françoise. Je me concentre sur *ma précieuse*, en cours de récupération. Sur la main qui a ressaisi la mienne. Ça ne doit pas m'atteindre. Ça ne doit plus m'atteindre.

Estelle, qui me connaît par cœur, me lance :

— Hey, tu te souviens de Rafiki, ton singe préféré ?

— Euh, quel rapport avec la choucroute ?

— Il a dit à Simba une phrase de circonstance : « Le passé c'est douloureux, mais on peut soit le fuir soit... tout en apprendre ! »

Je souris. Je suis au moins très douée pour choisir mes amies.

Margaux réapparaît.

— Si je peux me permettre, tant qu'on y est : ça t'a avancé à quoi de me piquer mes affaires ?

— J'aime bien ta manière de t'habiller, murmure-t-elle.

— C'est une plaisanterie ?

— Non, pas vraiment. Mais je n'ai même pas réussi à l'ouvrir de toute façon.

Elle se fout de moi.

— Évidemment, il y a un code. Mais ça ne répond pas à la question. Pourquoi tu as fait ça ?

Elle réfléchit, pèse ses mots. Je sais déjà qu'elle va mentir.

— À cause de New York. Je voulais des indices plus précis concernant ton aventure avec Dorian. Savoir depuis quand ça durait. J'ai détesté vous voir ensemble dans cette chambre d'hôtel.

— Mon aventure ? Tu n'as aucune limite en fait ? Je te rappelle l'historique ?

— Non, je le connais. Et moi, je te rappelle que je suis enceinte ? Ce serait bien que tu te trouves un mec à toi. Pas le père de mon fils. Enfin, bref, ce n'est pas le sujet.

Elle marque une pause. Son fils ? Pourquoi me donne-t-elle le sexe, bon sang ?

— Ça te va bien les cheveux courts.

Je me tais. J'ai envie de lui arracher le piercing du menton, les faux ongles et les faux cils en même temps. Lui dire que sans ses filtres Snapchat, elle ne ressemble à rien. Envie de la claquer, avec sa provocation par le compliment. Elle doit savoir combien mes longs cheveux étaient importants pour moi. Il a dû lui dire.

— Pendant que t'es là, une chose encore...

Je la fixe en attendant l'explosion de la bombe.

— Tu veux bien signer l'exemplaire de ton livre là-bas... pour Dorian ? ose-t-elle, avec un sourire bouffon.

Je la fusille du regard. Estelle attrape ma valise, mon bras et m'entraîne vers la sortie.

— Je crois qu'il est temps de fuir. On est sur Mars, là.

Margaux reste accotée au chambranle, perplexe. Cette femme n'a aucun sens pour moi.

Tant pis.

C'est terminé maintenant.

À la maison, devant mon écran, tasse de thé vert à la menthe en main, je suis fière d'avoir réussi à boucler mon travail du jour, malgré mes démons bavards. Je porte le foulard de ma grand-mère, et ma peluche porte-bonheur a retrouvé sa place, près de l'ordinateur.

« Nous étions des aimants. Même nos paradoxes nous liaient. Il avait fait son nid dans mon cœur et moi dans le sien. »

En quittant sur cette phrase Rosanna, la narratrice du roman italien *Mi unisco a voi* que je finis de traduire, je me demande si cette histoire ne me fait pas encore plus de nœuds au cerveau. Parce que la traduction implique une immersion absolue dans l'esprit du personnage. Et que les maux de cette vieille dame trouvent une résonance en moi. Ils m'accrochent à hier. À cette photo chez Margaux.

Est-ce que, comme Rosanna, au crépuscule de ma vie, je penserai que mon premier grand amour était finalement le dernier ?

La chanson « Still Loving You » de Scorpions – que j'écoutais en boucle pour me mettre dans l'ambiance du livre – n'aide pas. Je pense à lui. À nos albums, remplis des souvenirs capturés, qui sont encore dans le placard interdit. Souvenirs plus forts qu'une stupide photo de soirée encadrée. À ses yeux bleus, dans lesquels je me perdais volontiers. Est-ce qu'envers et contre tout, je l'aimerais toujours, sous les couches de haine, d'amertume et de dégoût ?

Punaise, je délire. J'ouvre un nouvel onglet et me connecte sur AdopteUnMec.com. Il faut conjurer le mal. Détourner mon attention, à défaut de panser mes entailles. Sébastien, Guillaume, Mathieu, Kevin (au secours), Steve (bis), Christophe, Romain, etc. Les prénoms défilent sous mes yeux. Ceux des hommes dont j'ai accepté les charmes, juste pour voir. Parce qu'ils avaient l'air moins insipides que d'autres.

Les échanges sont creux. Mes prunelles ne pétillent pas. Je m'ennuie.

Retrouverai-je vraiment les papillons par l'intermédiaire de ce site ? Je n'y crois pas une seule seconde. Je réponds tard le soir ou la nuit, pendant mes insomnies. Et quand je me reconnecte en journée, je pourrais pleurer devant tout ce qu'ils ne sont pas.

J'ai mis plus d'un an à me guérir un peu et j'ai l'impression d'avoir fait des pas en arrière depuis quelques mois. En apparence, j'étais rétablie avant New York. J'avais retrouvé le sourire, le goût des sorties

entre amis, la foi en demain. Mais au fond, cette escapade américaine n'a fait que déterrer l'évidence : la période de deuil n'est pas terminée. Simplement parce que la solution pour reléguer une histoire au passé, c'est d'en commencer une nouvelle qui compte. Dans les bras des premiers hommes-pansements, j'ai fondu en larmes. Puis j'ai fui. J'ai fui ceux de Jonathan, attaché de presse de ma maison d'édition, parce qu'il voulait me parler de vacarme du cœur quand j'étais à peine prête à parler de désir. Ensuite, il y a eu ceux qui m'ont rappelé que j'étais une femme. J'ai réappris le plaisir. La saveur de la chair. J'ai fait la paix avec ma peau aussi.

Que puis-je réapprendre avec l'un de ces profils aujourd'hui ? L'amour ?

Sérieusement.

Je parcours les messages qui s'entassent. J'ouvre la conversation avec Ronan, grand brun, aux yeux noirs, et à l'orthographe trop approximative pour moi. Ronan à qui je n'ai répondu qu'une fois pour le moment.

« Salut ma Pupuce !!! Je me demandait ce que tu faisait ce week-end. Ça te dirait un resto dans le quartier latin ? Dit moi... »

Je manque de m'étouffer avec mon rire. Entre le surnom et les fautes, c'est clownesque. Collector !

Rire jaune mais rire quand même ; peut-être que c'est ça l'intérêt de ce shopping en ligne. Rire à gorge déployée devant le culot des hommes planqués derrière leur clavier. Et nourrir des conversations de filles, aux terrasses de café.

Je décide de répondre, avant de me replonger dans mon synopsis.

« Tu m'as perdue à pupuce ! Adieu. »

Black Horse And The Cherry Tree

Je brosse le corps de Roméo, pendant que Chloé lui tresse la crinière. Ce cheval est une gravure de mode. Et il en a bien conscience. À tel point qu'il sème régulièrement la pagaille aux écuries en courant la jument, mais Chloé refuse de le castrer. Hors de question de lui ôter sa virilité. Elle l'aime comme ça : sauvage, difficile à dompter et têtue, parce qu'elle est encore plus butée et caractérielle que lui. Quoi qu'il en soit : elle gagne. Je suis toujours étonnée quand je la vois avec lui – légère comme une plume, posée sur ce tas de muscles saillants – dominer la situation en toutes circonstances. Pour ma part, je ne domine rien du tout, même du haut de mon mètre soixante-douze, et je ne le monte qu'en présence de Chloé. Je prends, cela dit, beaucoup de plaisir à savoir que rien n'est acquis avec ce frison. Il est libre de me dire merde. Et ça ajoute du piquant à notre relation.

— Maman, je peux donner des pommes à Roméo ?

— Oui mon amour, vas-y. Mais deux, pas plus.

Édouard hoche la tête, avec un léger rictus espiègle. Il va essayer de gruger sa mère, je le sais.

J'adore ce gosse. Au-delà de son indéniable physique de futur tombeur – avec ses longs cils, ses cheveux noirs épais, ses yeux noisette, et ses traits typés –, c'est tout son caractère de petit mec qui me plaît. Il nous arrive de discuter plusieurs heures ensemble, sans qu'il y ait un blanc ou que j'éprouve l'envie de revenir dans un monde d'adultes. Sa vivacité d'esprit et sa langue bien pendue m'amuse beaucoup. Il a un avis sur tellement de choses pour son âge. Et une hauteur de vue assez scotchante. Il prend la vie avec une forme de philosophie, malgré le départ de son père. J'ai l'impression que j'ai tant à apprendre de lui.

— Emma, tu manges avec nous après ?

— Non, pas ce soir, mon Dou, je dois travailler.

— Tu travailles trop moi je dis.

— La vérité sort de la bouche des enfants... ajoute Chloé.

— Tout ça parce que vous voulez que je vous fasse ma recette de

Parmiggiana di melanzane...

— Pas du tout, répondent-ils en chœur.

— De toute façon, il est trop tard pour cuisiner ça !

— On peut t'aider...

— N'insiste pas, mon amour, tu vois bien qu'Emma ne peut pas. Ce n'est pas parce que c'est ton plat préféré que...

— Vous avez fini, tous les deux ? Vous croyez que je ne vois pas votre manège ?

— On a même les aubergines, la mozzarella et le parmesan...

Je craque. Bien sûr, on va donc manger à 21 h 30, Édouard se couchera trop tard pour ses huit ans, et je ne finirai pas ma traduction aujourd'hui, mais je m'en fous. Je saisis la magie de l'instant. Et je sais qu'on va rire en jouant au chef et aux commis.

— Bon, moi j'ai le concentré de tomate, l'ail, le vin rouge et tout le reste. Je passe à Sceaux prendre Berlioz, les ingrédients, et je vous rejoins ?

— OK, on rentre Roméo.

Je suis sûre que s'il comprenait, il serait jaloux. Pour l'heure, il se contente de lécher le reste de jus de pomme dont il a fait provision sur la poutre devant lui.

En digérant encore mon excès d'hier soir devant un café noir, je décide de faire un détour par Adopte. Histoire de me mettre en jambes pour la journée. Et de choisir le programme : si ça m'énerve, je me remets à mon synopsis pour me défouler ; si ça m'amuse, je finis ma traduction tant que je suis de bonne humeur et apte à affronter les bruits du cœur de Rosanna.

Gaspard. C'est étrange comme prénom.

Moderne et vieux à la fois. Original. Presque artistique. Vaguement symétrique. Plein de « a ». Et j'aime tellement les « a ».

Son premier message est relevé, différent. Il pointe l'heure à laquelle j'étais encore éveillée la nuit dernière, parle de ma bague de phalange, du paysage de la troisième photo – qui lui évoque la Corse – et de la longueur de mes cheveux. Il est architecte. Ses boucles brunes me donnent envie de passer ma main dedans, pour voir comment elles réagiraient. D'office, il m'ennuie moins que Dante82, Vincent, Sade, Bertrand, Thor, Guillaume numéro 5 et tous les autres. Il ne fait pas de fautes, ni de *selfies* dans sa voiture ou dans son miroir de salle de bains. N'a ni enfant ni ex-femme, jusqu'à preuve du contraire. Bons points. Je réponds.

« Enchantée Gaspard. Très bon choix *Le Parfum* de Patrick Süskind. Tu portes souvent la toque, ou c'est pour faire joli dans ton profil ? J'aime beaucoup la photo sur ta moto, mais as-tu deux casques ? :p

Pour répondre à tes questions, ma phalange a le droit de se décorer aussi alors elle en profite, et la troisième pic a été prise aux îles Lavezzi exactement. Tu connais bien la Corse ? »

Il est connecté. Il dort aussi peu que moi. En ligne à 3 comme à 8 heures.

Je suis triste d'avoir perdu le goût et la capacité du sommeil. Je ne parviens plus à lâcher prise, d'aucune manière. Sauf, peut-être, sur le dos de Roméo, portée par l'adrénaline. Mais lâcher prise, allongée sur mon lit, mettre mon cerveau en pause et ne plus penser à rien, je ne sais plus faire. Depuis que mes nuits se sont noircies, agitées et transformées en activité solitaire. Depuis celle qui a tout fait basculer. Avant, je pouvais profiter d'une grasse matinée jusqu'à midi, me coucher parfois à 23 heures, contre le corps apaisant qui absorbait inconsciemment mon stress de la journée. Je pouvais me passer de boules Quies et du quart d'anxiolytique. Je n'entendais pas l'éventuelle agitation extérieure. Je pouvais dormir dans le bruit. Il n'y avait que la canicule ou la chaleur de l'autre pour me tenir éveillée.

Bref. Tout change. Il ne faut jamais trop s'accrocher aux habitudes. Elles ne sont pas plus pérennes que les grandes passions.

Et comme il faut essayer de voir le verre à moitié plein, je me console en me disant que mes insomnies me permettent au moins d'entretenir de longues conversations, sur WhatsApp ou par FaceTime, avec ma petite sœur. Ma crevette. Gabriella, qui a décidé de partir explorer l'Amérique latine avec son amoureux Nico et leurs gros sacs à dos. Déjà cinq mois qu'elle me manque. Encore sept mois de patience. Pire qu'une grossesse. J'avais failli m'évanouir quand elle me l'avait annoncé, quelque temps après ma rupture. On a toujours été tellement proches que l'imaginer physiquement si loin était inconcevable. Perdre un autre pilier aussi. J'ai passé presque un an à tenter de la dissuader. Oui mais voilà, ça la rendait heureuse de partir à l'aventure. De s'autoriser, à vingt-six ans, après de longues années d'études, une bouffée de liberté absolue. Alors à défaut d'être ravie pour moi, j'ai appris à l'être par procuration, pour elle. Appris à apprécier l'écran qui nous sépare et nous rassemble. On invente une nouvelle relation, avant de retrouver l'ancienne. On met un peu de poivre dans notre histoire sucrée-salée. C'est bon, le poivre...

Gaspard. Gaspard. Gaspard. Tu m'as emmenée loin. Et j'adore les gens qui m'incitent à la digression, même malgré eux. Mais je ne te le dirai pas. Je préfère te laisser me donner la réplique.

« Un oiseau de nuit qui vole aussi le matin, ça me plaît.

On pourrait partir un jour à moto, en Corse, avec un exemplaire du *Parfum*, que je te lirai sous un olivier ? Mais avant ça, j'enfilerais mon tablier pour te préparer un dîner à Paris et te montrer que je n'ai pas coché la case « toque » par hasard. Tu aimes les lasagnes ?

PS : tes phalanges ont beaucoup de goût. »

Je souris. S'il ne m'a pas encore lassée au deuxième message, c'est qu'il y a une forme d'espoir, non ? L'étape du deuxième échange est

souvent déterminante. Au premier, on peut avoir eu un coup de chance, pour l'orthographe comme pour la formulation. Bon, il prend des risques, entre les lasagnes – dont je ne connais pas de meilleure recette que celle de ma grand-mère, Lucia – et la projection dans le futur. Heureusement pour lui, je suis une adepte de l'adage « qui ne tente rien n'a rien »... Et ça fait du bien un homme qui se projette.

Me voilà donc décidée à le laisser mariner jusqu'à ce soir pour ma réponse, et à finir ma traduction, dans une ambiance délestée du fatalisme. Si je peux esquisser un sourire aujourd'hui, je pourrai peut-être rire intensément demain.

À nous deux, Rosanna.

Quatre heures plus tard, je pose le point final. Je suis à la fois triste et soulagée de dire au revoir à cette vieille dame, à ses regrets et à ses souvenirs. Alberto sera mort sans savoir qu'elle n'a jamais réussi à aimer Ermes comme elle l'avait aimé lui.

Sans transition, j'entends ma mère dans ma tête. J'ai des fourmis dans les jambes et les pieds engourdis. *Il ne faut pas travailler en tailleur, Emma, c'est très mauvais pour la circulation et le dos...* Bla-bla-bla : je n'y peux rien, je n'arrive à me concentrer que dans cette position. Ce qui arrange bien Berlioz, qui adore se lover entre mes cuisses pendant que j'écris.

Avant de préparer mon déjeuner, j'ouvre ma boîte mail en espérant y trouver un message de Jean-Pierre Alcide et une réponse favorable à ma demande d'entretien téléphonique. Que nenni. Je découvre à la place deux propositions de travail : une nouvelle commande de traduction, et une requête de mon copain Jules qui produit un groupe formé dans *The Voice* et veut me voir pour discuter paroles de chansons. Je suis joie. Jusqu'à ce que je pense à mon roman. Si j'accepte ces missions je vais encore le repousser. C'est une manière de contourner le problème. De me voiler la face. Parce que j'ai rarement eu si peur d'un livre. J'ai déjà tellement conscience qu'il va me faire mal.

Est-ce que je peux pour autant me contenter d'écrire pour les autres, en me rangeant derrière une obligation factice ? Ignorer que ma thérapie personnelle passera aussi par cette voie ? Faire semblant de ne pas réaliser que mon activité annexe empiète sur ma vocation principale ? Il faudrait des journées de quarante-huit heures pour tout accomplir, tout traiter, tout réussir même. Mais comme on est limité à vingt-quatre, il n'y a pas d'autres options que de faire des choix. Et je sais pertinemment quel est le bon. Il me retire juste un peu d'air.

Je crois qu'il s'appelle *Asphyxie*. Oui, j'en suis certaine.

Sabrina l'ignore encore. J'espère que ça lui plaira.

Alors, en attendant, je vais dire non à la traduction et oui aux

chansons. Trancher au milieu. Garder une porte de sortie, une respiration, et m'obliger à consacrer la majeure partie de mon temps à mon bébé de deux tonnes et demi. Et penser qu'après l'accouchement, j'aurai la satisfaction d'avoir transformé l'impuissance face à l'horreur, en productivité grâce à elle. « À quelque chose, malheur est bon », paraît-il. Peut-être que mes lecteurs l'aimeront plus que tous mes précédents. Peut-être que Dorian le lira. Qu'il en crèvera. En tout cas, je l'aurai fait.

Je regarde ma montre. Trop tôt pour répondre à Gaspard. Il est temps de confectionner une petite salade composée, dont Berlioz appréciera sa part de protéines. Une assiette fraîche et colorée. J'aime autant manger avec la bouche qu'avec les yeux. Un peu de concombre, de la feta, de l'oignon rouge, du saumon fumé, de l'aneth, du jus de pamplemousse, de l'huile d'olive, un peu de vinaigre balsamique et une pointe de poivre.

En découpant les ingrédients, je me demande ce que Gaspard aime cuisiner, en dehors des lasagnes. Puis je chasse l'image : question outrageusement prématurée. Attendons le troisième échange, il éteindra probablement ce début d'intérêt inédit.

Pourquoi mon téléphone bipe toujours au mauvais moment ? Quand je suis dans le bain, quand je dors enfin, quand je suis concentrée, quand il est sur un meuble inaccessible parce que je viens de laver le sol... ou, en l'occurrence, quand j'ai les mains pleines de gras et d'eau ?

Et pourquoi je suis trop curieuse pour résister à la tentation ?

J'attrape un morceau de Sopalin qui colle à la graisse, je me débarbouille comme je peux et je me jette sur l'écran. C'est peut-être important après tout.

Facebook. Messenger. Jonathan.

Je suis déçue et je m'en veux pour lui de l'être. Il vient aux nouvelles. Il est gentil et attendrissant avec son espoir en toile de fond. Je me promets de lui écrire plus tard, quand je serai dans mon lit et que je ne dormirai pas. Entre deux dialogues avec Gaspard. Punaise, je suis mauvaise...

J'en profite pour jeter un coup d'œil à mes notifications, tant que j'ai les doigts à peu près propres. Tiens, une invitation à devenir amie. Je clique.

Prénom : New. Nom : York.

Je ne sais pas comment Facebook – qui refuse les faux profils – a pu laisser passer ça. Qu'importe. J'ouvre la fenêtre pour voir la photo. Et là, je tombe sur la silhouette de Dorian, à Central Park. Il s'est créé un nouveau compte pour pouvoir m'ajouter et me parler ? Il ne changera décidément jamais. Entourloupe sur manigance. Du *fake*. De la

lâcheté. À l'époque où nous étions ensemble, il avait déjà utilisé ce subterfuge pour discuter avec un ex-plan cul et se persuader qu'il lui plaisait encore. Que son pouvoir de séduction était intact.

Je me refuse à analyser chaque détail. L'intitulé du profil, sa pensée pour moi, ce que cela traduit de ses sentiments pour Margaux, le fil qu'il veut retisser entre nous.

C'est un détour, une pirouette. Pas digne d'un futur papa, pas digne d'un ancien grand amour.

Je décline l'invitation et retourne en cuisine.

Girl On Fire

« Tu me manques, H... Je repense à nous, à nos moments. Je suis perdu. Ne me laisse pas dans le silence s'il te plaît... »

L'invitation Facebook était accompagnée d'un message privé, tombé dans la boîte de réception réservée aux « non-amis », que je n'ai découvert qu'un peu plus tard. Ça m'a contrariée davantage. H, pour Hironnelle. Ça ne voulait rien dire. Une émotion sur l'instant, à peine assumée, sûrement vite reléguée dans la poubelle des gestes impulsifs.

Quand quelqu'un nous manque vraiment, on fait le tour du monde, on est prêt à tout pour le retrouver, le respirer, le récupérer. On se moque des moyens, seul le résultat compte. On assume parce qu'on ne calcule rien. On n'a ni ego ni masque de fortune. On est capable de se mettre à nu.

Bref, on ne se cache pas derrière un faux profil, et on n'aborde pas une femme avec qui on a passé six ans comme on aborderait une inconnue sur Internet.

Une semaine plus tard, je rumine encore mais je suis sûre de moi. Ne pas donner suite à cette tentative absurde était la bonne réaction. La preuve : il n'a pas réitéré.

Une semaine plus tard, Gaspard ne m'ennuie toujours pas. Je dirais même qu'il me plaît un peu. Il est architecte et il adore peindre. Il a l'air passionné, fougueux, intense. Ça change du boulot de Dorian : directeur commercial – classique et blasé – pour une marque de montres de luxe, sans autre ambition que celle de devenir calife à la place du calife. J'aime tellement les gens qui brûlent pour quelque chose. Ceux qui se lèvent le matin avec l'envie de réaliser leurs rêves, de créer, de bâtir, de faire la différence. Pour eux, et pas simplement pour le regard des autres ou pour la place à atteindre sur l'échelle de valeur de la société. Dorian n'avait pas le feu. C'est probablement pour cela qu'il cherchait à craquer le plus d'allumettes possible sur son chemin. Au début, j'ai aimé cette différence entre nous. J'avais l'impression que sa glace tempérerait mon feu. On s'équilibrait. Il m'apaisait et je lui redonnais des ailes. Mais le temps m'a donné tort.

Gaspard me semble plus haut en couleur. Plus lumineux. Explosif aussi. Il a de l'humour, il a l'air félin et déterminé à obtenir ce qui l'excite, dans tous les sens du terme. Je me surprends à répondre à des questions parfois tendancieuses, voire carrément indécentes, alors que je ne le connais pas. Je crois que je prends simplement plaisir à ressentir des émotions nouvelles, légères, et cette forme de curiosité insatiable, intensifiée par l'aspect virtuel de notre relation.

Plaisir à moins penser au ventre rond.

À trouver des points positifs dans l'inévitable comparaison.

À imaginer que je puisse vibrer vraiment, en le rencontrant pour la première fois.

Chloé, en grande pro du cocktail, termine de préparer la prochaine tournée de mojitos et s'applique dans le dressage des verres, avec la peau du citron vert en décoration. J'aime la regarder. Elle est si jolie, avec ses longs cheveux noirs et son sourire franc. Son physique est le miroir de son caractère : volcanique, intransigeant, infatigable, indomptable, dévoué au bonheur de ses proches. Ses boucles apportent la rondeur dans la dureté de la couleur sombre. Ses fossettes, la douceur dans la détermination de ses traits prononcés. Ses yeux verts, la lumière.

Elle est différente quand son fils Édouard n'est pas là. Libre et survoltée. Une soirée par mois, elle s'autorise un break entre amis. Sorte de défouloir, sans responsabilité, sans garde-fou. Ces soirs-là, Dou dort chez son meilleur copain et sait que sa maman aura besoin d'une bonne grasse matinée dominicale pour se remettre. Ça lui plaît qu'elle s'amuse, avec ou sans lui. Parce qu'il a définitivement hérité de son grand cœur.

Mojitos servis, Chlo fait les présentations avec les derniers arrivés. Il y a Clarisse – sa nouvelle copine pilote d'avion, rencontrée lors d'une course équestre –, Samuel – le père célibataire d'un camarade d'Édouard que Chloé prendra sûrement en dessert –, Seth – l'ami dentiste de Vincent. Vincent qui a un cheval aussi et qu'on aime bien. Oui, enfin quelle idée d'amener un dentiste ? Qu'y a-t-il de pire qu'un dentiste ? Je pense que je préfère même les rendez-vous gynéco. Je préfère le spéculum à la roulette. Et puis, comme l'illustre à merveille Vivian dans *Pretty Woman*, la bouche c'est beaucoup plus intime que le sexe.

Plus loin, il y a aussi Sarah et Annie, des copines de Chlo avec qui je ne partage que des sourires furtifs et des mots sur des cartes d'anniversaire communes.

— Tu as tapé dans l'œil de Clarisse ! me lance Chloé.

— Hein ?

— Elle est lesbienne... Et elle n'arrête pas de te reluquer.

— N'importe quoi.

— Clarisse ! Viens trinquer avec nous !

Je rougis. Pas sûre de comprendre le nouveau petit jeu de mon amie. J'avale d'une traite la fin de mon cocktail et en attrape un autre : on a plus d'assurance avec un verre plein.

Chlo continue son cinéma :

— Avoue que tu n'as jamais croisé de femme pilote ? C'est excitant, non ? Ça pourrait faire un super personnage de roman...

— En effet ! Ce n'est pas ordinaire... réponds-je bêtement, gênée par le regard perçant de Clarisse qui a, somme toute, un charme fou.

Je suis sensible à la beauté féminine, même si je n'ai jamais songé à une vraie aventure saphique, étant certaine de mes préférences sexuelles. Je me suis contentée d'embrasser des copines, pour apprendre à embrasser mes futurs copains.

— Tu écris quel genre de livres ? demande le dentiste qui se mêle à la conversation.

— Des romans contemporains et des thrillers psychologiques, saupoudrés de romance.

— C'est fascinant les gens qui ont autant d'imagination. Je trouve que c'est un métier fabuleux.

— Merci...

Gaspard m'envoie un message qui me permet de glisser hors du groupe. Je n'aime pas tellement être le centre de l'attention, sauf à deux. Ça me met mal à l'aise, même si c'est flatteur.

« Alors ton premier chapitre ? Tu as avancé avant ta soirée ? De mon côté, je peins et je pense à toi... Hâte de parler de tout ça devant une bonne bouteille. »

Sa curiosité envers *Asphyxie*, dont je ne lui ai rien évoqué d'autre que l'écriture, m'amuse. Mais il n'en saura pas davantage parce que je ne discute des synopsis qu'avec Estelle, Sabrina et les experts que je contacte. Par pudeur et par mesure de sécurité.

« Oui, lentement mais sûrement... J'aimerais bien voir une photo d'une de tes peintures. »

« La reine de l'esquive a encore frappé, tout en finesse ! »

« De quoi tu parles ? »

« De la voisine qui ne dit pas bonjour, évidemment... »

« T'es con. »

« Alors pourquoi tu demandes, si tu as compris ? »

« Pour jouer avec toi... »

« Tu n'as donc pas envie de jouer devant deux verres de rouge ? »

OK, j'esquive, c'est vrai. Et ça fait des jours que ça dure, mais j'ai tellement peur d'être déçue. C'est pourtant bien connu : il ne faut jamais échanger trop longtemps par écrit et par téléphone avec

quelqu'un sans le connaître vraiment. Ne pas s'habituer à sa voix, à ses mots, à son humour, à ces petits rendez-vous virtuels qui ponctuent les jours et les nuits de sourires addictifs. Ne pas se projeter dans une relation éventuelle sans avoir respiré une peau, vu se mouvoir un visage, capté les nuances d'un regard qui prend vie, vérifié si l'alchimie fantasmée par écrans interposés peut s'inscrire dans une réalité partagée.

— Tu le dis si on te dérange, Emma, hein ?

— Excuse-moi, Chlo, c'est impoli, je sais...

— Encore ce fameux Gaspard ?

— Oui, il me fait rire.

— Tu sais que tu fais sourire Clarisse et Seth en même temps ? Je me demande d'ailleurs s'ils ne parlent pas de toi, depuis tout à l'heure.

— N'importe quoi. Tu t'inventes des histoires, tu devrais te mettre à écrire.

Chloé balance ses cheveux en arrière, d'un geste élégamment maîtrisé, et brandit ses dents blanches.

— Si tu es en manque d'inspiration, je pourrai peut-être te nourrir un jour, alors ne fais pas la maligne...

Je lève les yeux au ciel, par pure provocation, tout en me disant intérieurement que c'est possible.

Et mon écran se remet à clignoter.

« Puisque tu ne me réponds pas, je vais chercher une autre muse... Dommage, les courbes de ton corps, que je devine sous tes combinaisons sexy, me donnaient des pulsions créatrices très intéressantes... »

« Tu passes vite à autre chose, toi. L'impatience est un vilain défaut. »

« Tu ne marches pas, tu cours... »

« C'est ce que tu crois. »

« Je te propose un troc : une photo d'une peinture, contre une photo de toi en live... »

« Une photo comment ? »

« Inspirante... »

Clarisse s'approche avec deux verres à la main et je pose mon téléphone, parce qu'il y a des limites au comportement adolescent. Sa coupe à la garçonne bien travaillée fait ressortir le pétillant de ses yeux noisette. Cette fille a du chien. L'aurais-je détaillée ainsi si Chlo ne m'avait pas soufflé son orientation sexuelle ? Peut-être pas. Peut-être que l'alcool commence aussi à me monter à la tête, comme le désir au corps. Gaspard a le don de me donner des envies avec des petits riens. Je crois que j'ai furieusement besoin de coucher avec un homme qui ne fera plus de Voldemort le dernier en date. Il m'est insupportable de repenser à cette nuit new-yorkaise comme à ma dernière source d'exultation. Je rêve de nouvelles images qui

gommeront, couche après couche, le souvenir de ce moment-là.

— Tu connais Chloé depuis longtemps ?

— Presque deux ans, et toi ?

Je pose la question par politesse, mais je connais déjà la réponse. J'aime assez la regarder parler. À défaut de m'inspirer dans un lit, cette Clarisse pourrait vraiment m'insuffler un personnage.

— À peine trois mois. Mais le temps compte moins que l'intensité, tu ne crois pas ?

— Le temps peut créer l'intensité.

— Aussi. Mais parfois, c'est puissant, c'est furtif et ça bouleverse en profondeur.

Je crois qu'elle me cherche.

— C'est vrai. Comme le sexe sans lendemain.

Je ne sais absolument pas pourquoi j'ai répondu ça. Punaise, il faut que j'arrête le mojito. Je pense à Gaspard, je me sens flotter dans cette atmosphère conviviale et ça me désinhibe un peu trop. Je m'accroche aux piqûres d'endorphines et aux sensations agréables comme le corail à son rocher. C'est tellement bon de ne pas sentir la douleur, tout en sachant que l'on marche sur un fil, au-dessus d'elle.

— Tu aimes ça, les histoires sans lendemain ?

— Plus vraiment.

— Tu as l'impression d'avoir passé l'âge ?

Clarisse plonge ses prunelles en direction de mes lèvres, tout en tournant le bâtonnet de son verre, avec une moue excitante.

— Alors les filles, vous ne dansez pas ?

— Si, on arrive !

Chloé lui vole ma réponse. J'esquive, encore.

J'attrape la main de ma complice et m'éloigne de cette pilote qui fait monter une tension dérangeante dans mon bas-ventre.

— Elle te plaît ?

— Je suis hétéro, Chlo !

— T'as jamais entendu parler des hétéros curieuses ? Je te vois bien comme ça, moi...

— C'est un aveu déguisé ?

— Pfff, pas du tout. Mais ton Gaspard ténébreux est encore loin, et tu as le choix ce soir : un grand dentiste aux mains larges, ou une femme de caractère.

— Je déteste les dentistes...

— Alors, imagine-le pianiste. C'est sa deuxième passion dans la vie et il joue comme un dieu. Et puis tu sais ce que l'on dit sur la taille des mains...

— Arrête de faire les entremetteuses et bouge en rythme, ton dessert a les yeux rivés sur toi !

— Je n'y arrive plus, lâche-t-elle dans un gloussement.

« Uptown Funk » de Bruno Mars laisse place à « Eye of the Tiger »... La chanson du défi. Les regards fusent, les alcools purs ont remplacé les cocktails et la température vient de grimper furieusement.

Choé se trémousse désormais devant Samuel, tandis que Vincent et Seth font la conversation à Sarah et Annie. Clarisse fume une cigarette à la fenêtre, dos à nous.

« Alors, cette photo ? »

Gaspard ne lâche pas le morceau. Vais-je réellement rentrer dans ce jeu-là ? Je pèse le pour et le contre un instant, en essayant de faire abstraction du poids de l'alcool dans la balance. Et j'abandonne. *Carpe Diem*. Ce mec me sort la tête de l'eau depuis quelques jours. Il distille des notes enlevées dans un fond sonore pseudo-tragique. Il réveille des organes en sommeil et des tentations occultées. Il colonise mon esprit et l'empêche ainsi de voguer sur ses sombres habitudes et ses interminables questionnements existentiels.

Pour toutes ces raisons, il mérite bien un grain de folie. Une touche de fille dans la femme.

J'oublie le monde autour et je vais aux toilettes.

Je n'ai pas fait de selfie depuis un bail et pas pris de cliché tendancieux depuis une éternité. Mais c'est comme le vélo, non ?

Je recoiffe feu mon carré plongeant, ajuste mon maquillage du doigt, travaille mon regard provocant, rajoute un étage à mon décolleté et cherche ma position. Je dose l'ensemble. L'efficacité de la suggestion n'a pas son pareil.

« Encore. C'est trop parcellaire. Je veux te voir en entier. »

Gaspard me semble directif et dominateur, ce qui a le don de m'exciter et m'agacer simultanément.

En entier, il est drôle, lui. Je manque de recul dans cette micro-pièce. Je décide donc de migrer vers la salle de bains. Et je tombe sur Clarisse, derrière la porte.

— Tu fais quoi, enfermée là-dedans depuis dix minutes ?

— Rien.

Elle ne parle plus et me fixe avec insistance.

— Tu as vraiment chronométré ? dis-je pour rompre son effet de silence.

— Je n'avais plus rien à reluquer, c'était long.

— Clarisse, je suis flattée, mais tu sais, j'aime plutôt les hommes.

— Je sais.

— Parfait.

— Oui, parfait. J'adore les challenges.

— Non, mais...

Elle avance, me bloquant contre le chambranle. On se croirait dans la série lesbienne *The L Word*, sauf qu'avec Marina, Jenny était plus

aguicheuse que moi.

— Non, mais quoi ?

Sa bouche est à un petit millimètre de la mienne. Elle sent le parfum Allure. J'ai envie de la goûter. Juste une seconde. En ne pensant à rien d'autre qu'à mon désir grandissant de chair et de souffle.

— Je fais des photos pour un mec...

— Eh bien envoie-lui celle-là.

Elle me saisit les lèvres. Je me laisse guider. Elle sera le test féminin, avant la conclusion masculine, comme avec mes copines au collège.

Je shoote notre baiser pour Gaspard. Elle s'amuse de l'objectif. C'est chaud. C'est tendre. C'est acidulé aussi.

C'est bon. Et ça, ça ne fait pas mal.

J'aimerais qu'à tout jamais, comme ce soir, les prénoms Clarisse et Gaspard forment une ombre opaque devant les prénoms Dorian et Margaux. Quinze lettres contre treize. K.-O.

Nothing Else Matters

Café noir allongé et cigarette électronique en main, j'observe ma bestiole jouer dans le petit jardin. Berlioz respire l'allégresse et la liberté. Truffe aux aguets, il renifle les fleurs qui dansent au soleil, sous les vagues du vent estival. J'aimerais parfois avoir le don d'un photographe, qui sait saisir l'émotion de l'instant et l'immortaliser. Je me sens presque en paix, presque bien, face au spectacle involontaire de mon fidèle compagnon. La playlist « piano et violon » de mon compte Spotify réchauffe ma maisonnette et mes heures d'écriture productives du matin m'offrent une certaine sérénité. Je trouve qu'il y a peu de choses aussi agréables que la satisfaction puisée dans l'accomplissement personnel. J'ai terminé les cinq premières chansons pour le groupe que Jules produit, juste à temps pour mon rendez-vous en fin d'après-midi, j'ai eu un entretien téléphonique avec un chef de groupe de la brigade criminelle du 36, et j'avance pas à pas dans mon nouveau défi, *Asphyxie*. Mes personnages Charlotte et Hugo prennent forme sous mes doigts. Leur aventure, leurs espoirs, leurs fêlures et leur dualité. Bien sûr, me glisser dans la peau d'un couple qui s'apprête à fêter ses sept ans, sans soupçonner ce que l'un réserve à l'autre dans un futur plus ou moins proche, c'est éprouvant. Ça m'oblige à fouiller mon cœur et ma mémoire, à creuser mes cicatrices. À penser à lui, à nous et à cette vie commune que nous avons. Mais c'est un mal nécessaire. J'en suis aujourd'hui convaincue. J'ai moins peur de m'y perdre parce que je commence à m'en sentir capable. Il me fallait le recul et la certitude qu'on était bel et bien morts. Qu'on n'allait pas ressusciter sur un malentendu. Se donner une chance au nom du manque et des souvenirs carnivores. Le ventre rond a finalement apporté sa pierre à l'édifice. Il a scellé la tombe et l'histoire parce qu'il ne peut être contourné.

Gaspard m'a, quant à lui, prouvé que je pouvais être à nouveau interpellée et c'est déjà beaucoup. Reste à savoir si notre rencontre de ce soir sera aussi savoureuse que nos échanges fournis. Et, puisque je ne peux pas l'ignorer, je repense au baiser de Clarisse comme à une pause hors du temps, qui m'a renvoyée à l'inconnu de New York. Une

parenthèse furtive et étonnante. Une incursion dans un monde qui n'est pas le mien. Je n'ai pas eu de décharge électrique ni d'envie furieuse de m'accrocher à l'émoi. Mais j'ai pris plaisir à percevoir son désir et à vivre l'expérience. Elle m'a confirmé que ce n'était pas pour moi mais m'a aussi permis de regoûter à l'insouciance d'un moment de découverte, volé à la vie. Un retour aux folies adolescentes, quand on s'amuse à chercher ses limites dans une forme de touche-à-tout vaguement débridé. Et je sais que personne n'a souffert : chacune en a retiré un sourire, pour une raison différente. J'ai d'ailleurs volontiers accepté son invitation Facebook, accompagnée d'un message qui traduisait sa finesse d'esprit :

« Jolie Emma, on a commencé par l'aboutissement, comme ça on peut reprendre au début sans arrière-pensée, pour moi, et sans méfiance, pour toi. Tu me sembles être une personne que j'aimerais connaître davantage. Je te souhaite de retrouver l'amour qui te comblera... Et si tu as besoin d'une muse conteuse de voyages, je suis à ta dispo. À vite pour un café ? Bisous. »

Sous la douche, je suis percutée par des vagues d'inspiration. Hugo et Charlotte commencent à me hanter, ce qui est toujours bon signe. Cela prouve en général que la machine est en action et que je fais corps avec eux. Qu'ils vont me parler tous les jours, plus ou moins discrètement, et m'aider à les dessiner avec des mots. Du haut de ses trente-deux ans, Charlotte regorge de sensibilité, contrebalancée par son tempérament de feu. Elle a le cerveau coupé en deux, entre sa vie professionnelle prenante aux affaires criminelles, et sa vie de femme en demi-teinte. À trente-six ans, Hugo pourrait sembler plus paisible en apparence. Mais il est le vrai nœud de mon histoire. Le caillou dans la chaussure. Le Dorian réinventé, remodelé, poussé dans un extrême que je veux frôler sur mon clavier. *Asphyxie* sera ma thérapie. Je souris. J'ai l'impression de reprendre le pouvoir. Sur eux, et sur ma vie.

Dans ma petite Fiat 500 rouge, je roule vers le centre de Paris. Vers Jules puis Gaspard. J'écoute « Nothing Else Matters », puissance 38, ce qui correspond à un volume quasi maximum. J'aime cette sensation de liberté au volant. S'il y a bien une chose qui me ravit depuis ma rupture, c'est d'avoir retrouvé mon indépendance sur quatre roues. En couple, on a tendance à penser praticité et budget commun. On en oublie le besoin de s'appartenir à soi-même et de pouvoir voguer au gré de ses envies, sans dépendre des habitudes ou du planning de l'autre. C'était, en tout cas, le carcan de mon couple avec Voldemort. Et c'était en partie ma faute. Je m'en accommodais. Pire, je me complaisais presque dans le rôle de la passagère, passive, qui n'a plus son propre moyen de transport mais qui a son carrosse – avec prince parfois charmant en conducteur.

Pitié.

Moi qui étais une adepte des balades seule avec ma vieille Twingo avant de le connaître. Moi qui n'avais peur que des gros camions sous la pluie battante, dans la nuit noire. Avec lui, j'étais devenue l'esclave d'une forme de confort sans prise de tête. Aujourd'hui, j'appuie sur MON accélérateur et j'assume MON goût pour la vitesse, comme les amendes qui s'accumulent dans MA boîte aux lettres. Je chante gaiement ou tristement sur mes chansons préférées et je m'autorise un demi-tour sur une ligne blanche pour me garer de l'autre côté si ça me prend. Je fais ce que je veux, je vais où je veux. Je suis autonome. Et peut-être qu'il y a encore un an, ça ne me suffisait pas, que j'aurais tout troqué contre une nuit blottie contre lui ou une lettre d'amour pleine de remords. Mais, désormais, ça me paraît vital. Et ce, malgré la dégringolade émotionnelle post New York. Je dois admettre que j'ai fait de sacrés bonds en arrière mais que je ne reprends pas mon travail complètement à zéro.

Je balaie d'un coup d'œil attentif les voitures qui m'entourent avant d'installer mon kit mains libres pour répondre à Sabrina qui m'appelle.

Tête brûlée. Indécrottable.

Cela dit, je conchie les règles liberticides, sans fondements. Et cette nouvelle idée selon laquelle on ne pourrait pas être concentrée tout en discutant reviendrait à bannir aussi les conversations avec les passagers. Ridicule.

— Salut Sab !

— Coucou ! Tu vas bien ? Je ne te dérange pas ?

— Non, suis en voiture, je t'écoute.

— Toi, tu vas pouvoir publier un livre illustré avec tes contraventions bientôt...

Je ris. Même pas jaune.

— Bon, c'est un *call* en coup de vent de toute façon. Je voulais savoir quand est-ce qu'on se voit pour parler d'*Asphyxie* ? reprend-elle.

— Donne-moi encore quinze jours... Je voudrais avancer un peu.

— OK. Je vais essayer de ranger ma curiosité au placard. En parlant de curiosité, j'ai reçu un mail étonnant te concernant.

— Comment ça ?

— Un message d'une boîte mail sans nom, ni prénom, qui demandait s'il était possible de recevoir toutes tes coupures de presse, depuis ton premier roman.

— Hein ? Mais pour quoi faire ?

— Ça doit être un fan. C'était signé « un admirateur ».

— Hum... C'était la seule requête ?

— Non, il y avait aussi une question sur ton prochain livre. Il voulait la thématique en exclusivité.

— Étrange.
— Oui et non, c'était pas bien méchant, mais la formulation m'a surprise.

— Et tu vas lui envoyer ?

— De quoi ?

— Ben les coupures ! Pas le pitch d'*Asphyxie*, hein !

Elle se marre à son tour.

— Bien sûr que non ! Je n'ai pas le temps de répondre à ce genre de demande. J'ai déjà du mal à obtenir les dossiers récap pour les auteurs...

— Pas faux. Toujours pas eu le mien pour *Azur*...

— Bip, bip... Je passe dans un tunnel.

— Pfff, c'est moi qui conduis !

— Je suis contente de t'entendre comme ça, en tout cas.

— Vas-y, change donc de sujet. Hashtag glissade.

— Arrête de parler en hashtag ! T'es pas Agnès...

— Oui, mais c'est moi qui ai donné naissance au personnage.

— C'est vraiment un de mes préférés d'ailleurs... Agnès d'*Azur*, l'inoubliable.

— Attends de découvrir Charlotte et Hugo !

— Ahhhh ! Ce sont les petits nouveaux ? Double narration donc ?

— Oui ! Mais tu n'en sauras pas plus.

— Bon, bon. Tu auras ton dossier de presse quand j'aurai mon nouveau synop. *Deal* ?

— *Deal* !

— Allez, à plus, ma belle.

— Bisous.

Je tâtonne dans les embouteillages en regardant ma montre. Jules va m'attendre. J'espère que mes textes de chanson m'excuseront.

20 heures. Je suis en face de Gaspard, cour Saint-Émilien. Si proche de mon ancien appartement avec Dorian. J'ai pourtant accepté de le rejoindre ici, sans ressentir de douleur vive dans la poitrine. Je crois que je suis dans une nouvelle phase du deuil. Après le déni, la colère, l'expression, la dépression, ainsi qu'un bref épisode supplémentaire de déni et d'expression, serais-je enfin proche de l'acceptation ? Gommer le décor, occulter les traces d'hier dans les pas d'aujourd'hui, c'est un espoir pour demain.

Gaspard est charmant. Un peu plus d'un mètre quatre-vingt, les yeux noirs, le teint mat, les cheveux bouclés. Il porte un tee-shirt moulant gris clair, un jean noir et des grosses chaussures. Une tenue qui va bien avec ses activités. J'aurais presque pu l'imaginer peintre et architecte en le croisant dans la rue. Il a, à la fois, quelque chose de distingué et de naturel dans l'attitude. Un soupçon de Javier Bardem dans *Vicky Christina Barcelona*, avec un poil d'arrogance volée à

Christian Troy de *Nip/Tuck*. Quelque chose de très masculin et de presque inquiétant dans le regard. Comme s'il assumait chacun de ses mots, chacune de ses envies et de ses pensées.

Ça me plaît, parce qu'il a l'air de savoir ce qu'il veut, lui.

— Tu monterais sur ma moto, sans information sur la destination ?

— Peut-être...

— Tu ne sembles pas convaincue. Tu as peur de l'inconnu ?

Il me défie, avec ses iris sombres et son ton appuyé. Je rentre dans un rôle sans savoir si c'est une bonne idée.

— Je n'ai peur de rien.

Je mens.

— Parfait.

Je l'observe boire son verre de rouge, avec ses grandes mains veineuses, pleines d'une ardeur palpable. Je commence à me dire qu'il aime *Le Parfum* et Jean-Baptiste Grenouille, les photos de deux filles ensemble, la vitesse, l'humour noir, le challenge, la solitude et l'ivresse. Et si ce petit truc qui me dérange et m'attire était simplement en train de me mettre en garde ?

Non.

Je ne laisserai pas mon cerveau se triturer les fils ce soir. Les dernières années m'ont prouvé qu'il y avait des loups déguisés en colombes ; il y a peut-être aussi des colombes déguisées en loups ?

Il me parle de couleurs sur toile blanche, je lui parle de mon pianotage sur écran lumineux. Un miroir s'installe entre nous dans les émotions que l'on déroule, même si je sens que son art est plus torturé que le mien. J'ai l'impression de deviner ses cassures, celles qui ont implanté les zones d'ombre qui émanent de lui. Il aurait aimé vivre de son coup de pinceau, mais il a fait le choix de la sécurité avec ses études d'archi.

— Tu le regrettes ?

— Un peu. C'est comme ça.

— Rien ne t'empêche de mettre la pédale douce sur les projets et de te dégager du temps pour réaliser une série de tableaux à exposer...

— Je ne bosse pas seul. Des gens comptent sur moi.

— J'imagine. Mais la vie est trop courte pour ne pas chercher à décrocher les étoiles.

— T'es une idéaliste, toi.

— Non. Une déterminée. Il n'y a pas de rêves trop grands, seulement des journées trop limitées.

Il sourit, avec plus de lèvres que de dents, et commande une autre bouteille. Je sens que le désir grimpe à mesure que la conversation s'approfondit. Je ne suis pas certaine de résister à l'appel de la concupiscence avec un tiers de litre supplémentaire.

Ça tombe bien, je suis libre. Personne ne m'attend.

- Tu as déjà écrit sur tes fantasmes sexuels ?
- Tu as déjà peint sur les tiens ?
- On ne répond pas à une question par une autre.
- Je croyais que les règles étaient faites pour être transgressées ?
- On va bien s'amuser, toi et moi, Emma.

Je suis curieuse de savoir tout ce qui se cache derrière cette phrase.

J'ai mal aux cheveux. Devant mes tartines indécentes de miel et de beurre, j'ouvre mon courrier sans conviction. Je ne commence pas par les enveloppes clairement estampillées Trésor Public et Banque Postale. Je préfère desceller en premier celle qui porte une écriture manuscrite, assez jolie.

Erreur.

« E-M-M-A.

JE VOUS AI VUE À L'ÉQUITATION. VOUS ÉTIEZ GRACIEUSE... MAIS VOUS DEVRIEZ ÊTRE PLUS PRUDENTE, C'EST UNE ACTIVITÉ DANGEREUSE ET VOUS AVEZ BESOIN DE RESTER ENTIÈRE POUR ÉCRIRE.

J'AIMERAIS VOUS RESPIRER PARFOIS. RESSENTIR CE QUE VOUS RESSENTEZ POUR PRODUIRE DE TELS ROMANS. JE ME DEMANDE SI VOUS UTILISEZ À LEURS DÉPENS LES GENS DE VOTRE VIE OU SI VOUS AVEZ UNE IMAGINATION SIMPLEMENT TRÈS FERTILE.

QU'IMPORTE. ÇA ME TRANSPORTE. MAIS ÇA ME FAIT MAL AUSSI DE VOUS AIMER AUTANT.

J'ATTENDS LE PROCHAIN. J'ESPÈRE QU'IL ME NOURRIRA ASSEZ DE VOUS.

JE NE VEUX PAS VOUS FAIRE PEUR. SOYEZ TRANQUILLE.

ANONYMEMENT VÔTRE. »

Sont-ils tous devenus fous ? Quelqu'un m'espionne ? Plus de Voldemort, plus de voleuse de valise. Un peu de répit. C'était trop demander à la vie ? Il fallait les remplacer par un corbeau ?

Sexual Healing

Six jours plus tard, ses iris me pénètrent, plus profondément encore que son sexe. C'est comme s'il cherchait la possession ultime. Je ne me détourne pas, pour vivre pleinement cette expérience nouvelle. Dorian ne me regardait jamais dans les yeux quand on faisait l'amour. Il fuyait l'intimité, se concentrait sur l'action. Il avait peur que je le lise, peur de se donner et de me prendre complètement. Peur de l'absolu. Gaspard, lui, semble courir après.

Il m'entoure le visage de ses larges mains, m'attrape les poignets, les remonte d'un geste ferme au-dessus de ma tête. Il me défie, saisit mes seins entre ses lèvres, puis entre ses dents. Je suis au summum de l'excitation. Il étreint son corps contre le mien avec puissance et tendresse. J'ai l'impression d'être à la fois sa muse et sa chose. Contrainte, je ne peux plus le toucher. Alors je caresse ses boucles brunes par la pensée. Je respire plus fort que je ne le voudrais. Je ne réfléchis plus.

D'un coup, il me soulève, me plaque contre son immense miroir mural, m'invite à me cambrer, et s'accroche à mon cou. C'est un animal.

C'est bon. Et sans être une palette complète des positions du Kamasutra, notre danse est rythmée. Un peu comme des montagnes russes, sans les grandes descentes.

— Tu aimes ? Tu me sens ?

— Oui...

— Parle-moi. Dis-moi ce que ça te fait.

— Ça me transperce.

— Tu as envie que je te mette ma langue ?

— J'adorerais...

Je ne suis pas fan des dialogues en plein coït, mais Gaspard m'emmène sur des chemins inconnus. Je me laisse porter. J'ai envie de jouir. J'aime qu'il en ait envie aussi. J'aime qu'il me scrute de cette façon, si perçante. Il n'y en a que pour moi. Sa tête n'est pas ailleurs, dans un fantasme lointain. Ce moment nous appartient.

Je m'allonge sur son tapis noir, et ondule pour le satisfaire

visuellement. Pour mériter la suite.

— Caresse-toi, me lance-t-il, son sexe en main.

Je m'exécute. Je brûle. J'ai le désir chevillé là, plus bas, et ça en devient gênant tellement j'ai besoin qu'il me touche à nouveau. Qu'il tienne sa promesse. Que l'humidité de sa langue, son souffle et sa bouche viennent me surprendre et me faire voyager.

— Je crois que je pourrais bander toute la vie devant toi. T'enfermer dans la chambre et te garder juste pour moi.

— Comme une esclave sexuelle ?

— Exactement. Je veux que tu sois à moi, Emma.

Le retour du côté sombre. Il n'y a pas de sourire dans sa plaisanterie. Pas de fossettes qui trahiraient le trait d'humour dissimulé. Non. On pourrait presque croire qu'il le pense.

Pas le temps de considérer davantage le danger : il s'installe entre mes jambes, repousse ma tête en arrière. Commence et s'interrompt. Pendant de longues minutes. Il me rend folle. Il me presse un peu trop fort les hanches, mais ses micro-pauses redoublent mon exaltation. Il me mord l'intérieur des cuisses, puis se recentre. J'ai le sentiment qu'il pourrait me découper et me manger. Mais cette brèche, cette noirceur m'enivrent.

Je sens monter la petite mort. Je ne veux pas céder. Je me bats. Jusqu'à l'explosion plus bruyante que je ne l'aurais imaginée.

Être désinhibée, c'est être bien ?

— J'adore t'entendre exulter.

Moi, j'adore qu'il utilise le mot exulter.

J'observe le bordel autour de nous et reconnais la patte artistique. Le merdier organisé. Son petit loft, niché dans un quartier populaire du XVIII^e arrondissement, respire la passion. On devine la volonté initiale d'un style épuré, qui a cédé sous le poids des chantiers en cours. Peintures sur chevalets ou à terre, maquettes achevées ou en construction. Sans parler des tas de livres, de vêtements et de chaussures. Depuis la grande mezzanine, j'ai une vision globale sur la cuisine américaine et nos restes de lasagnes, sur le serpent dans son vivarium qui attend la pauvre souris, et sur l'univers atypique de mon hôte.

Mes yeux s'accrochent soudain à un détail. Après avoir cligné et tenté de reprendre mes esprits post-orgasme, je vois toujours la même chose. Deux piles de quatre livres en tout, derrière la télé. Piles qu'on ne pourrait pas repérer d'en bas. Piles dont je ne perçois que les couvertures des deux du dessus. *Abstinence* et *Azur*. Recouvrent-elles celles d'*Après* et d'*Abrupt* ?

Je suis touchée.

Il me connaît à peine et il a déjà acheté au moins deux de mes quatre romans. Mais a préféré les cacher, par pudeur. Ça me plaît.

C'est fin. Je serai fine à mon tour et ferai semblant de n'avoir rien remarqué.

Je me retourne vers lui, mais il dort déjà. Moi, je suis chaude. J'ai un feu d'artifice dans la tête et une fièvre au corps. Un jour, j'aimerais qu'on m'explique pourquoi le sexe endort les hommes et réveille les femmes. Injustice. Ils tombent comme des masses, alors que l'on a tant à donner encore. On ne ressent plus la fatigue, mais on se surprend à l'espérer, seule avec notre entrain, souvent au service de rien.

Je suis bonne pour une heure de lecture, pour me calmer. Pour étouffer les braises et éteindre le Tetris. J'attrape le premier roman que je trouve près du lit. *Justine ou les malheurs de la vertu*, du marquis de Sade. Décidément...

À l'écurie aujourd'hui, je ne retrouve pas ce sentiment habituel de quiétude. Si dans les bras de Gaspard ou chez moi, j'ai réussi à faire fi de ce corbeau, ou du moins à m'en détacher par moments, ici c'est impossible. Je descends de Roméo avec la sensation d'avoir volé sur son dos, sans réussir à planer dans ma tête. Je plante mes bottes dans la carrière en me disant que j'ai hâte de les ôter : il fait beaucoup trop chaud pour cette tenue.

En tirant l'étalon en direction de son box, je ne peux pas m'empêcher de regarder autour de moi, avec une boule vissée au creux du ventre. Et si j'étais vraiment épiée ? Ce lieu était un havre de paix pour moi et, désormais, je ressens une forme de malaise. Je serre les rênes comme si je m'accrochais à la force qu'elles entourent. Roméo et ses sept cent vingt kilos me protégeront-ils vraiment du corbeau qui semble rôder ici ?

Cet oiseau de malheur m'obsède depuis une semaine. Depuis la lettre dans ma boîte. Estelle est persuadée qu'un seul homme est à l'origine du mail étrange reçu par Sabrina et de ce courrier, elle me dit qu'il faut se méfier de ce genre de trouble du comportement. Est-ce l'avocate qui parle ? Je me demande si cela peut vraiment avoir un lien. Sab pense qu'il s'agit de deux personnes différentes, qu'il n'y a pas de corrélation à faire, que ce n'est pas le même style, pas la même émotion. Chloé dit qu'il faut zapper le corbeau, qu'on s'en fout, que c'est peut-être même une blague pas drôle. Que c'est la rançon de la gloire et que ce qui compte, c'est Gaspard.

(Hum, Gaspard.)

Moi, je manque de distance. J'ai le nez dedans et ça m'effraie, comme toutes les attitudes excessives à mon égard, liées à mon métier. J'aime l'échange avec les lecteurs, mais je ne supporte pas les intrusions. Les effractions. Les projections. Je n'écris pas pour ça. Je n'écris que pour moi, et ne publie que pour pouvoir continuer à écrire. Bon, il y a aussi le plaisir narcissique d'être lue, évidemment. Mais je ne suis ni actrice, ni mannequin, ni chanteuse. Pas un catalyseur de

débordements comportementaux, *a priori*. Juste un écrivain. Une bête de l'ombre, qui gratte dans son coin et se montre occasionnellement pour donner un visage à une plume. Ma tendance à être paranoïaque depuis douze ans n'arrange rien. Depuis qu'un ouvrier, venu faire des travaux dans la chambre que je louais, s'était mis à me suivre partout pendant presque un mois. Flippant.

— Arrête de cogiter, Em, tu fais flipper Roméo !

— N'imp' !

— Tu n'es pas zen, ma caille. Les chevaux le sentent...

— Tu serais zen, toi, à ma place ?

— Carrément ! Tu ne vas pas te ronger pour un déséquilibré en manque d'affection, si ? T'as rien reçu d'autre, de toute façon ?

— Non... C'est juste l'idée qu'il soit venu ici. Qu'il ait parlé de l'équitation.

— Mais c'est bidon cette histoire d'écurie. Il a dû lire dans une interview que tu faisais du cheval ou voir une photo sur Facebook. Si quelqu'un de louche traînait ici, je m'en serais aperçue. Je viens tous les jours !

— Hum...

— Sérieusement, Em, ça suffit.

— Qu'est-ce qui suffit, maman ? intervient Édouard qui s'incrute entre nous.

— Rien, Doudou. Emma n'est pas sage, c'est tout.

Je lui fais les gros yeux. Elle exagère. Je reconnais la signature de la scorpionne. Chloé est née en octobre. Comme Gaspard.

La pluie cogne contre le velux au-dessus de mon bureau. Ça me coupe dans mon élan. Ce bruit me dérange. En entendant les gouttes s'écraser avec véhémence sur la vitre et le vent siffler, je ne peux pas me concentrer sur mon monstre en construction, sur le Hugo de mes rêves et de mes cauchemars. Il y a des gens qui adorent le tumulte d'une averse ou d'un orage. Moi, je déteste. C'est la seule forme de l'eau qui ne m'inspire rien. Pire, elle m'opprime.

J'abdique. Je dépose Berlioz dans son panier, histoire de libérer mes jambes engourdis, et je me prépare un café allongé. Mon chien se secoue de tout son long, me regarde avec un air hébété et commence le cinéma des yeux ronds, des oreilles courbées et du bout de langue sorti. Punaise.

— Je sais que t'étais bien sur mon jogging gris. Que c'est ton préféré. Mais moi je voulais un café. Tu veux des croquettes, toi ?

Oui, je parle à mon chien.

Aucune réaction.

— Tu veux une surprise ? Une surprise pour Berlioz ?

Il reconnaît immédiatement les mots et l'intonation. Sa queue qui était en berne il y a trente secondes commence à s'agiter pour me

montrer son approbation. Il tourne sur lui-même, sort la langue. Puis s'assied et me tend la patte, parce qu'il n'a même plus besoin que je lui rappelle les règles : il les connaît par cœur.

Je l'aime tellement, ma bestiole. Si fort que je voudrais un « bébé lui ». Je voudrais qu'il rencontre une femelle non stérilisée et que sa progéniture reste avec nous. Pour prolonger l'histoire.

— Maintenant, va un peu dans ton dodo. Maman doit travailler.

Il m'obéit, presque sans boudier.

À défaut de pouvoir écrire plus longtemps, je décide d'aller faire un tour sur Facebook pour prendre des nouvelles de ma petite sœur et rafraîchir ma page officielle. Une photo de Berlioz qui roupille sur mes genoux et me complique l'exercice sur le clavier : ça fera parfaitement l'affaire. Mes lecteurs, ou devrais-je dire mes lectrices, sont aussi fans de mon compagnon poilu que moi.

Gabriella est au Brésil. Ils ont l'air heureux avec Nico. Et je suis contente pour elle, même si elle me manque tous les jours. J'aimerais lui parler au quotidien. Qu'elle me raconte les odeurs et les couleurs des pays qu'elle parcourt. Lui dire que la douleur est moins forte, que Dorian devient Hugo, que j'ai peur du corbeau. Que vivre dans Paris ne me manque plus. Que j'ai consommé toutes les bougies qu'elle m'avait offertes alors qu'il faut qu'elle revienne. Qu'elle me parle de son expérience de cueillette en me mimant les gestes.

Lui dire que j'ai rencontré un Gaspard. Qu'on fait des défis culinaires et qu'on rit la nuit.

Je n'en ferai rien. Parce qu'il faudrait être physiquement proches, pour aborder ces sujets-là. Et puis c'est trop tôt pour évoquer Gaspard. Rien ne m'indique à ce stade s'il sera une étoile filante ou une branche de plus à mon arbre de vie. Pour le moment, c'est une respiration et un excitateur de sens. Mais les papillons ne me saisissent pas le ventre, sauf en plein orgasme. Et les papillons, c'est primordial, contrairement aux apparences et aux premiers rendez-vous qui ne disent pas tout.

En voyant le like du compte Facebook commun de mes parents sur la dernière photo de Gab, je me demande à partir de quand ils ont respectivement su que les papillons s'étaient installés. Je me demande aussi si j'aurai, un jour, un compte Facebook commun avec quelqu'un.

Il n'y a que les anciennes générations qui faisaient du un avec du deux. Nous, parfois, on fait du trois avec du deux.

« Tu ferais quelque chose, juste pour moi ? »

« Peut-être... Quoi donc ? »

« Tu resterais attachée dans le noir, au radiateur, avant que je te rejoigne ? »

« Demain soir ? »

Ma réponse ne reflète en rien mon opinion sur la question.

« Oui, quand tu auras fini de préparer à manger... »

« Je ne crois pas. »

« Petite joueuse... »

« Tu n'aimes que les jeux, toi en fait ? »

« Non, j'aime que tu m'appartiennes. »

« Je le ferai après manger, seulement si ton tiramisu bat mes cannelloni. »
Je suis extrêmement sûre de mes cannellonis.

« OK. Mais on devra être très honnêtes sur les saveurs et récompenser le meilleur plat, en oubliant que ce sont les nôtres. »

« Parfait, que le meilleur gagne. »

Je pense qu'on est fous. Ou que sa folie déteint sur moi.

Je ne veux pas m'attacher au radiateur.

Retour aux réseaux sociaux. Pause déjantée terminée. Je fais un tour dans ma boîte de réception. Et je clique sur la discussion qui m'intrigue le plus. Celle dans laquelle, sur un coup de tête, j'ai présenté Clarisse, la jolie pilote, et Romane, la seule de mes lectrices qui est devenue une amie. Je les aurais bien réunies dans un roman, mais comme je suis dédiée à *Asphyxie* pour un temps, j'ai décidé de les relier en vrai. Leurs échanges sont timides sur cette conversation groupée mais je ne suis pas dupe : je sais qu'elles s'approvoisent en privé, loin de mon regard bienveillant mais trop curieux. J'ai hâte de savoir si elles vont s'aimer d'amour ou d'amitié.

Dorian ne comprenait pas la proximité que j'ai laissé s'instaurer avec Romane. Il l'a méprisée dès le départ. Elles et toutes celles qui me témoignaient une affection trop particulière. Je me souviens de ces soirées, dans le lit ou à mon bureau, que je passais à répondre aux messages de mes premières lectrices. Et ces remontrances en fond sonore. « Tu ne devrais pas leur accorder autant d'attention », « Elles vont t'en vouloir si un jour tu as des millions de lecteurs et que tu ne réponds plus », « Si tu continues, elles vont venir frapper à la porte ! », « Garde de la hauteur, je te rappelle qu'elle a pleuré en te voyant », « Elle est amoureuse de toi, enfin, tu vois bien ? ». Voldemort devait encore penser qu'elles empiétaient sur son terrain. Qu'elles m'empêchaient de lui être dédiée. De faire le ménage, la cuisine, les pipes quand il était d'humeur. D'être une petite femme normale qui ne fouille pas dans le téléphone, ne passe pas à la télé, ne lui fait pas d'ombre, ne devine pas ses vices. J'étais beaucoup *trop* pour lui qui aurait préféré avoir le contrôle de la situation, comme il a sûrement pensé l'avoir avec les autres et Margaux, avant le ventre rond. Il avait du mal à supporter mon début de célébrité, même s'il le cachait bien. Il avait l'air si fier devant les gens d'avoir une femme qui touche des doigts son rêve de gosse, mais, au fond, il sautillait pour exister. Parce que soudain, son job bien payé et ses études de commerce ne suscitaient plus autant de réactions que mes livres à la FNAC. J'étais

devenue originale. Il était devenu banal. C'est en tout cas ce qu'il a cru ; pour moi, il n'avait rien de banal.

Il ne m'en a trop rien dit, mais ses actes ont parlé pour lui. C'est un boosteur qui espère l'accomplissement – le sien, celui de l'autre ou du couple – mais qui ne s'épanouit pas dans la réalisation. Il est dans la vie comme au lit : éternel insatisfait, obsédé par la nouveauté et la future acquisition, incapable de profiter du moment présent et des fondations.

Même si je ne connais rien de son passé, je suis convaincue que Gaspard ne se sentirait pas menacé par mes lectrices. Ni par une complicité installée et une sexualité débridée à deux, qu'il ne verrait certainement pas comme un carcan mais comme un moteur.

Je me fige. Je viens de ranger dans le casier la couverture propre de Roméo que j'ai lavée et j'ai l'impression d'entendre des pas. Chlo est partie ce matin avec Édouard rendre visite à ses parents dans le Sud. J'ai donc la responsabilité de l'étalon pour les prochains jours et je tremble comme une feuille. Il fait nuit. J'ai écrit tard, après l'orage, et je voulais m'assurer que tout allait bien. Remettre du foin. Vérifier le niveau d'eau. Donner une pomme pour me faire pardonner de mon retard. Mais je n'arrive plus à me sentir sereine dans ce lieu qui a pourtant été mon refuge post rupture. C'est désert le soir et je perçois malgré tout des bruissements inhabituels. Je délire ? Putain de corbeau. Il va me hanter. Me pourrir chaque moment de répit ici, même s'il n'y est pas. Je vais l'imaginer sur mes traces, inlassablement, à cause de cette stupide missive.

Je verrouille la pièce des casiers et attrape une lampe torche, pour en avoir le cœur net. J'entends les pas qui se rapprochent, puis un rire. Un rire d'homme, suivi d'un autre. OK, il y a deux personnes, je ne crains donc rien, ça n'a pas de rapport avec moi. Je rejoins l'allée des box et tombe sur Vincent, accompagné du dentiste.

— Salut ma belle ! Tu te souviens de Seth ?

— Oui, bonsoir.

— Qu'est-ce que tu fais là à cette heure-ci ?

— J'ai travaillé tard et je suis venue voir si tout allait bien pour Roméo avant de me coucher.

Seth m'observe de la tête aux pieds. Je ne souris pas, j'ai peur qu'il s'intéresse à mes dents.

— Tu veux qu'on te dépose ? amorce-t-il.

— Non merci, je suis en voiture.

— Tu écris dans ta voiture parfois, seule dans le noir ?

— Euh, non. Enfin si, ça m'est arrivé une fois, il y a longtemps en vacances.

— La question est peut-être idiote mais je me dis que plus les conditions d'écriture sont loufoques, plus le texte peut se retrouver

empreint d'une atmosphère particulière, non ? Et comme tu m'as parlé de thrillers psychologiques...

— Ce n'est pas faux.

— J'aimerais bien en discuter autour d'un verre, tu as des dispo la semaine prochaine ?

— Je ne suis plus célibataire.

Bon sang, c'est sorti tout seul. Mais pourquoi j'ai dit ça ? Pour me prouver quelque chose à voix haute ? C'est non seulement complètement déplacé, parce que le dentiste ne pensait sûrement pas à un rendez-vous galant, mais c'est aussi très prématuré de s'imaginer en couple après seulement une dizaine de jours.

— Et alors ? me lance-t-il dans un sourire sans se démonter. Tu ne bois plus de verre quand tu es casée ?

Vincent intervient, sûrement gêné par cet échange maladroit.

— On ira prendre un pot tous les trois, ou même à quatre quand Chloé sera rentrée, OK ?

— Vendu.

Ils s'éloignent vers le parking et je me sens vraiment dinde. Dinde d'avoir flippé sans raison. Dinde d'avoir brandi une étiquette hors sujet et plus qu'incertaine.

Il est temps que je me couche.

Clown

16 juillet 2017, 9 h 23

La vue des falaises crayeuses et pittoresques qui bordent cette étendue bleu marine me saisit. Étretat est belle, depuis la fenêtre de notre chambre. Sauvage, un peu austère, terriblement verticale mais très charmante. Je ne connaissais pas. La Normandie s'arrêtait pour moi à Honfleur, Deauville et Trouville. Les classiques. Les incontournables qui avaient accueilli les prémices de mon histoire avec Dorian. Des débuts empreints d'une forme de timidité sentimentale, comme tout premier grand amour, mais fougueux et simples aussi. Des débuts qui ne laissaient pas imaginer qu'un jour il y aurait une fin. Des débuts romantiques et naïfs, finalement.

En détournant les yeux du paysage, je réalise que j'ai mal dans chaque parcelle de mon corps. Mes cheveux tirés, mes joues giflées, mes cuisses compressées, mon ventre agrippé, mes jambes tendues, mes poignets contraints, mes épaules maintenues, ma bouche utilisée : je suis défaite. J'ai à nouveau accepté de jouer selon les règles de Gaspard. Parce que, quelque part ça m'excite. Ça tranche avec les images de tendresse qui ont conduit au cataclysme de ma vie. Ça me permet de ressentir des émotions intenses qui n'ont aucun rapport avec mon passé, et prennent l'espace. Même si ça commence à m'oppresser. Cela fait plus d'un mois maintenant que l'on a passé notre première nuit ensemble. Un mois rythmé, dense et audacieux. Un mois d'excès.

— C'est quoi cette cicatrice ? Ce n'est pas moi, ça a l'air ancien, me susurre Gaspard dans un sourire.

— Un vieux souvenir.

J'aimerais lui dire que cette trace indélébile sur ma cheville est mille fois plus profonde que celles laissées par son goût pour la possession et la domination. Lui dire qu'elle est un vestige ancré du moment le plus sombre de mon existence. Une cicatrice physique qui me ramènera toujours à la douleur psychologique qui lui est liée. Mais je ne lui dis rien. Je n'en parle jamais.

Ses traits d'humour sur les marques qui habillent ma peau m'étonnent de plus en plus. Il aime me rappeler l'emprise qu'il a sur moi. Ou plutôt que je lui laisse avoir.

Pourquoi ? C'est la question que je me pose depuis que j'ai compris que l'on était sur une échelle, et encore loin du barreau tout en haut.

Je crois que j'aime son désir passionnel, qui tranche avec celui que Dorian n'avait pas. J'aime son obsession pour moi et nos orgasmes. J'aime son regard qui ne me quitte pas au restaurant ou ailleurs. J'aime me dire que je suis son centre, au présent. Et, au nom de ce que j'aime, je tolère ce qui me dérange. Ses mots directs, son ton parfois agressif, ses gestes trop brutaux. On dirait qu'il veut me contrôler, comme une muse soumise aux caprices de l'artiste.

Le voir peindre mes formes, cuisiner habilement, conduire son bolide à deux roues sans crainte, réfléchir à son projet en cours devant ses maquettes, prendre les devants pour nous offrir des instants enivrants ; tout ça me séduit. Et puis, j'essaie de me raisonner : je voulais de la passion, j'en ai et je suis consentante. Alors les emportements et les étreintes qui brûlent plus longtemps qu'elles ne le devraient, je dois m'y accommoder. Afin de ne pas perdre la sensation d'être vivante et d'exister pour quelqu'un.

— Le petit-déjeuner est servi !

Il pose le plateau sur le lit. Il a commandé pour nous et il ne manque pas grand-chose. Au bout d'un peu plus d'un mois, ça compte ça aussi, non ?

Clarisse pense que oui. J'ai érigé la belle pilote en confidente depuis quelques semaines, parce que j'ai, sur ce sujet, moins de pudeur avec elle qu'avec Chloé et Estelle. On se parle sur WhatsApp entre ses heures de vol, en passant du sujet Gaspard au sujet Romane.

Elle se borne à me répéter que si le jeu de la violence reste purement sexuel, et que j'y prends un plaisir certain, alors je dois cesser de me poser mille questions.

« Garde cette manie de tout décortiquer pour ton écriture ! »

Selon elle, on cherche en général un pansement à l'opposé de celui qui nous a fait souffrir. Ou, à l'inverse, une copie. Dorian et Gaspard ne se ressemblent en presque rien. Clarisse estime que si j'accepte pour la première fois de me laisser vraiment aller avec un homme, plus de quelques nuits, c'est justement parce qu'il ne m'évoque pas mon passé. Il le recouvre, le masque, prouve que les sentiments peuvent naître autrement. Je n'irais toutefois pas jusqu'à dire que j'éprouve un sentiment d'ordre amoureux, le mot me fait plus peur encore que le corbeau. Mais il y a indéniablement un feeling particulier, nous avons une forme de connexion. J'ai simplement l'impression que c'est avec la partie la plus torturée et obscure de moi-même. Ce à quoi Clarisse rétorque qu'à certaines périodes de notre

existence, on a faim d'expériences nouvelles, pour redécouvrir nos aspirations et nos limites. Parce que les fêlures nous abîment et nous changent.

« Gaspard est peut-être une transition, un moyen pour toi de te dépasser et de faire une croix sur tes anciens démons en fouillant dans une autre noirceur, plus agréable, qui te remplit. Laisse-toi guider par ton cœur et ton désir, pas par ton cerveau. Et, quand tu en auras assez, ce sera limpide, ton cortex reprendra le contrôle. Pour le moment, si c'est trouble c'est que tu n'en as pas fait le tour. Alors mets encore de la crème et garde le pansement. OK ? Quant à l'escalade de la passion, pose un cadre en dehors des pauses charnelles. Tout ira bien. N'oublie pas que tu es maître de tes choix. Pour l'instant, ce qui t'effraie c'est juste d'apprécier souvent les chemins hors normes qu'il te propose. Tu as pourtant ce droit, ma jolie ! »

Je ne veux pas de transition, moi. J'ai trente et un ans et le seul grand amour de ma vie à ce jour s'apprête à devenir papa de l'enfant d'une autre. L'autre avec laquelle il nous a tués. Je fais croire aux gens et à moi-même que j'ai digéré ma haine, ma jalousie et mon manque, mais quand je m'autorise à les imaginer, l'envie de vomir revient. Sûrement aussi parce que je sais que c'est un sacré gâchis. On avait tant de choses pour nous. Dès le départ, on s'était reconnus. Et si Voldemort semble encore douter de ses propres virages, ce n'est pas anodin.

Bref. Je chasse.

Gaspard ne doit pas être un moyen de serrer un peu plus les fils de ma plaie. Il doit m'aider à occulter les deux autres pour une durée illimitée. Je rêve du jour où je ne tressaillirai plus en les visualisant ensemble. À deux ou à trois.

Clarisse se trompe forcément. Gaspard est tout ou alors il n'est rien et va disparaître. Pour l'heure, il me tire de mes pensées.

— J'ai envie de faire une vidéo de toi.

— Une vidéo comment ? lui lancé-je, tartine en bouche.

— À ton avis ?

— Je ne sais pas...

— Fais un effort, princesse.

Je déglutis. Et je l'observe en attendant qu'il précise sa pensée.

— Je voudrais une vidéo de toi sous la douche.

— Comme hier soir ?

— Oui, une main attachée, une main qui te sert à te toucher. Et l'eau froide qui te trempe le corps.

— T'es scandaleux !

— Ça veut dire oui ?

Ses yeux brillent d'une lueur d'espoir, comme un gosse capricieux devant une glace au chocolat.

— On verra. Je ne suis pas adepte des vidéos. Je préfère vivre et mémoriser les moments.

— Ne joue pas les prudes, tu adores te donner en spectacle devant

moi... Ce sera juste une vidéo pour nous.

— Oui, j’imagine bien que tu ne comptes pas mettre ça sur YouTube mais quand bien même. Et je ne suis pas prude sous prétexte que je ne suis pas attirée par la caméra, si ?

— Tu es attirée par la caméra, Emma, crois-moi. Tu ne le sais juste pas encore...

Il m’intime de m’approcher, m’embrasse en m’attrapant la nuque avec ferveur et commence à me déshabiller. Je m’abandonne à ce énième round.

J’adore me rendre dans ma maison d’édition à Paris. Chaque fois que je suis en marche pour un rendez-vous là-bas, la petite fille en moi s’éveille. Se souvient qu’elle a tant voulu faire ce métier et être entourée de gens qui y croient avec elle. La petite fille aux cent cahiers de poèmes a bien grandi et le rêve s’est réalisé. Et, même si rien n’est jamais acquis, les premières pierres sont bel et bien posées sur le long chemin.

En attendant Sabrina à l’accueil, je discute avec la secrétaire. J’observe la cohorte de manuscrits du mois dans son dos et les dizaines de romans de l’année en exposition. On est vraiment nombreux à avoir ce goût pour la plume. Nombreux à penser que l’on a des choses à dire.

Mon éditrice arrive en bas des escaliers, cheveux blonds en queue-de-cheval, tee-shirt rose et jean blanc. Elle envoie du lourd aujourd’hui, on dirait qu’elle a emprunté des vêtements dans le placard de Chloé. Je me sens un peu simple, dans ma petite robe marron, sans couleur pour la relever. Il faut que je remette du jaune, du rouge ou du bleu dans mes journées.

— Salut ma belle, suis contente de te voir !

— Moi aussi, Sab, ça faisait un peu trop longtemps.

— Comment tu vas ?

— Pas mal, et toi ?

— Oh bah depuis que j’ai reçu ton synopsis d’*Asphyxie*, je suis joie !

On rit.

— Il n’y a que toi pour employer l’expression « je suis joie » à l’oral. En tout cas, je suis ravie que ça te plaise.

— Oui, vraiment. Il y a de la matière même si c’est ambitieux et épineux tout ça.

— Hum, grave.

— Alors, je suis désolée mais comme je suis à la bourre, je t’ai préparé le courrier des lecteurs dans la salle du deuxième et après on se prend un café pour parler de mes notes sur le pitch et les deux premiers chapitres ?

— OK.

Je m’installe sur l’immense table blanche qui m’a servi à signer tant

d'exemplaires de mes romans pour les envois presse. J'ai tendance à préférer l'exercice des réponses aux lecteurs, plus naturel et plus émouvant.

— Je n'ai pas fait de préouverture, hein. Donc je n'ai aucune idée de ce qui se trouve dans ces enveloppes. Mais on a eu peu de mauvaises surprises jusque-là.

— Hum.

— D'ac, quand tu reprends les onomatopées, c'est mon signal : à tout à l'heure ! dit-elle, taquine. Tu as de l'eau citronnée, du café et le téléphone fixe si tu veux m'appeler dans mon bureau. Je me dépêche.

— T'inquiète. Merci, Sab !

J'observe la pile, entre curiosité et appréhension. Je me suis déjà laissé submerger par l'émotion de ces lettres. On ne s'habitue pas à recevoir des témoignages d'affection ou des confessions intimes de la part d'étrangers qui voient en nous quelque chose de familier.

La première me raconte qu'elle a perçu dans mon roman *Abrupt* l'image de ses parents, eux aussi, décédés précocement. Dur. La deuxième me remercie pour la folie d'Agnès dans *Azur*, parce qu'elle aussi parle en hashtags et qu'elle s'est reconnue dans ma geekette enquêtrice. La troisième, je la connais bien. Elle ne m'écrit pas sur Internet, elle préfère les correspondances à l'ancienne. Mon Élodie. Écrivain en herbe, elle me demande de temps à autre des conseils. Elle m'a dit un jour que mon premier livre, *Abstinence*, publié à vingt-quatre ans, lui avait donné le courage de se lancer. Mais elle a si peu confiance que l'entreprise est longue, malgré le talent qui transpire de sa plume. Sa douceur et sa discrétion m'incitent souvent à lui répondre. Elle qui habite dans le Sud de la France et qui fait régulièrement des centaines de kilomètres pour venir me voir à des événements littéraires parisiens. J'écarquille les yeux chaque fois. Cet attachement par les mots est désarmant.

Le quatrième me trouve charmante et me demande si je suis toujours célibataire, comme je l'ai déclaré dans une interview quand une journaliste a eu l'indélicatesse de me poser la question. Petit un, je ne saurais définir ma situation sentimentale. Petit deux, ce genre de courrier m'exaspère. Je le dépose, en fronçant les sourcils, sur le tas destiné à la poubelle. Le mec pense qu'une maison d'édition joue les intermédiaires comme Meetic ? Crétin.

Soudain, agacée, je songe au corbeau. Et si dans la vingtaine d'enveloppes restantes, il y avait une trace de lui ? Non, faisons confiance au karma. Je n'ai rien fait pour mériter ça. Je me concentre sur le visage de Françoise, elle va m'envoyer des bonnes ondes à distance.

Un quart d'heure plus tard, mon esprit joue à saute-mouton, d'idée tordue en idée tordue. Impossible de me reconcentrer. Et si le roi de

l'entourloupe se cachait derrière cette missive reçue chez moi ? Derrière le mail adressé à Sabrina ? Tout a commencé quand j'ai ignoré son message et son invitation sur Facebook. Et il détestait ce rapport aux lecteurs inconnus qu'il trouvait dangereux, chronophage, malsain. Pourquoi ne pas s'amuser à me punir par ce biais, en se faisant passer pour un fou ? Un fou qu'il m'avait prédit... J'ignore si mon ex, aussi équilibriste soit-il, irait jusque-là. Pourtant, une petite voix lointaine me crie qu'il en est capable. Pour que je retourne vers lui, chercher sa protection, en faisant fi du reste ? Je souris. Comme s'il me protégerait. Il a beau être grand, bien bâti et charismatique, avoir tout d'un protecteur, il m'a abandonnée en crachant sur notre histoire. Alors, même si j'avais très peur, pas sûre que je pourrais me confier à lui. Parce qu'une confiance trahie jadis cherche inlassablement des béquilles plus solides.

Je finis d'éplucher les pages qui me sont destinées, en gardant dans un coin de ma tête que ce soupçon ne doit pas être évincé. Voldemort m'a, plus d'une fois, prouvé que l'habit ne fait pas le moine.

En sortant de ma pâtisserie de quartier préférée, avec un immense fraisier absolument déraisonnable pour une personne, j'essaye d'éviter les obstacles. Et les petits vieux que j'adore mais qui ne me lâchent pas la grappe avec Berlioz. Je suis happée par mon téléphone et le dernier mail de Romane, qui me fait part de ses sentiments pour Clarisse. Je devine les battements de cœur à contretemps. Les débuts à deux vitesses qui font marcher sur des œufs. Et je me sens vaguement responsable, parce que j'ai joué les entremetteuses, sans trop de réserve. Je réprime l'envie de répondre à Romane pour le moment, et me promets de gratter le sujet avec Clarisse. On n'a de toute façon rien à dire sur Gaspard, puisqu'il est en déplacement à Lyon pour le boulot depuis deux jours. Je vais donc détourner la conversation.

Je préférerais être à l'origine d'une magnifique histoire d'amour plutôt que des stigmates d'une grosse déception assimilée à un rejet. Mais je pense que l'hypersensibilité de Romane la pousse à se torturer trop vite. Clarisse ne me semble pas être de celles qui s'encombrent d'une relation si elle n'a pas un intérêt réel. Et force est de constater qu'il ne s'agit pas seulement de sexe entre elles.

Je promène mon regard dans le vide, en réfléchissant. Berlioz en profite pour marquer son chemin habituel, patte en l'air, langue sortie et mine satisfaite. Il salue les autres chiens au passage, renifle des derrières et lèche des museaux. Quelle drôle de façon de se dire bonjour... Mais les humains qui s'ignorent sont-ils plus méritants ? Les animaux vivent certes, parfois, dans un monde à part mais ils se considèrent.

Mes yeux s'accrochent soudain à une voiture. Une Audi A4, noire, devant l'épicerie bio. Avec une rayure sur la portière avant gauche.

Mon cœur fait des bonds. Punaise. J'ai l'impression de revivre l'émotion de ce jour où, deux mois après notre rupture, porte de Bercy, j'avais cru être derrière son véhicule. Ma jambe tremblait si fort sur la pédale d'accélération que j'avais dû la maintenir d'une main pour maîtriser ma conduite. Tout mon corps était en suspens, dans l'attente d'un reflet dans le rétroviseur central. Et puis rien. La berline avait suivi une autre direction que celle de notre appartement, le profil furtivement aperçu ne correspondait pas, et après deux coups de klaxon, j'avais enfin repris ma route.

Aujourd'hui, devant cette Audi, je ne vacille plus mais je ne suis pas sereine. La rayure est située au même endroit que celle qu'on avait retrouvée en sortant du parking des Halles un soir d'hiver. Cela dit, les rayures, ça peut être assez commun. Je m'approche pour en avoir le cœur net. Intérieur cuir. Hum. Il y a bien son arbre magique anti-odeurs suspendu et son éternel chargeur d'iPhone visible. *Combien de fois lui ai-je dit de ne rien laisser en évidence dans l'habitacle ?* Et pour finir, la plaque d'immatriculation, qui ne laisse pas de doute. Je sais qu'il y a un 5 dedans, parce que c'est mon chiffre fétiche, et un D, comme Dorian.

Bordel, qu'est-ce qu'il fout garé à Sceaux ? À quelques rues de chez moi ? Je traîne Berlioz au pas de course jusqu'à ma maisonnette, lui retire sa laisse rouge en arrivant et m'écrase sur le canapé. Je dégaine mon smartphone avec l'envie furieuse de demander à Siri d'écrire à ma place.

Il est drôle Siri. Il a répondu qu'il ne trouvait pas « ma place » dans mes contacts.

Alors j'ai formulé à *la Emma*, par mail :

« Pourrais-tu m'expliquer ce que ton Audi fiche dans ma ville ? Tu l'as revendue, j'imagine ? Merci pour ta réponse. »

Une heure plus tard :

« Salut Emma... On vient d'emménager à Châtenay-Malabry, pour accueillir décemment le bébé à la rentrée... Tu habites dans le coin ? Je n'en avais pas la moindre idée. Comment tu vas, toi ? »

Donnez-moi un cosmo, un whisky, une boîte de tranquillisants, un album d'Adele, des profiteroles et un punching-ball.

The Sound of Silence

Châtenay-Malabry, pourquoi pas Sceaux ? Je suis en feu et je tape dans le vide, parce que je n'ai pas de sac de boxe. Heureusement, j'ai un fraisier, que j'avais trop vite oublié, du whisky, un album d'Adele et du Lexo. Je m'installe à mon bureau après deux bouchées, un quart de comprimé et trois gorgées. Mes enceintes font résonner la voix écorchée que je préfère. J'allume mon écran, fais craquer mes doigts, respire un bon coup, et me lance. Ça me dépote de recréer un lien entre nous parce que je sais d'avance que ça laissera de nouvelles traces, mais j'ai le sentiment de ne pas avoir le choix. Je dois savoir à quoi rime ce cirque.

« Dorian,

Je vais bien, merci. J'irais mieux si je ne me sentais pas encerclée...

Je ne comprends pas ce que tu me dis. C'est un pur hasard que vous emménagiez dans la ville qui borde la mienne ? Pour accueillir l'enfant ? (Tu pensais à l'accueillir quand tu faisais l'amour avec moi à New York aussi ?)

C'est par hasard également que tu as créé un faux profil Facebook pour me contacter ? Il serait temps de faire tomber les masques, non ? Tu n'en as pas assez des manigances ?

À trente-six ans, il faut choisir un camp... »

Il va détester ce mail. Il n'aime pas les discours moralisateurs. Mais je m'en fous, moi je n'aime rien de ce qu'il m'impose depuis notre rupture non plus. Je n'aime pas qu'il soit encore avec cette fille, je n'aime pas cette fille, ni son ventre rond et je n'aime pas cette tension latente depuis quelques mois, depuis les États-Unis. Il m'est déjà difficile de faire une croix définitive sur nous, il est hors de question qu'il vienne égoïstement me compliquer l'exercice. J'essaie de vibrer pour autre chose, de faire une petite place à Gaspard et de trouver des marques différentes. Je n'ai pas besoin de pollution extérieure, j'ai bien assez à gérer avec mes souvenirs, mes fêlures, mes doutes et mes regrets.

« Emma,

Tu exagères... Personne n'encercle personne et, oui, le hasard est parfois étrange, c'est ainsi. Je ne savais pas que tu habitais à Sceaux et, de toute façon, tu te doutes bien que ce n'est pas moi qui ai choisi... Margaux s'est entêtée sur

Châtenay-Malabry, elle a repéré une crèche et une école qui lui plaisaient ici. Moi, j'ai suivi... Mais je ne voulais même pas vivre à deux. Pas comme ça, pas avec elle. Je fais ça pour le bébé. J'ai même gardé mon appartement en parallèle...

Je suis perturbé depuis fin mai, que veux-tu ? T'avais peut-être raison y a deux ans... Ce qu'on était nous, je ne l'ai jamais retrouvé.

Ne me parle pas des moyens, ce qui compte c'est le résultat. Se parler... Non ? :)

Ce smiley final me laisse pantoise. Son culot n'a aucune limite. Je ne réponds pas.

J'ouvre les portes vitrées qui donnent sur mon petit jardin pour prendre l'air. Les papillons virevoltent sous les derniers rayons du soleil. Sur ma chaise, assiette pleine de fraisier en main, je ferme les yeux pour me concentrer sur le goût. C'est ça, vivre l'instant présent. Chasser les images et les pensées d'hier à demain pour ne se focaliser que sur ce que nos sens nous racontent dans l'immédiat. Françoise m'a appris à saisir les émotions positives dans les petites choses qui pourraient sembler insignifiantes pour la majorité des gens. C'est désormais ma position de repli quand j'ai l'impression de glisser dans le noir.

« OK. Tu n'as pas l'air de comprendre : ta nouvelle vie ne m'intéresse pas. Adieu Dorian. »

« Tu sais bien qu'on va se revoir... À bientôt Emma. »

Je tourne en rond dans ma chambre. Mes armoires dégueulent de vêtements et je ne sais pas comment m'habiller pour retrouver Gaspard au restaurant ce soir. Quelle idée d'avoir verni mes ongles de ce bleu audacieux ? Je suis maintenant contrainte de trouver une tenue qui évoque ce céruleen, parce que je déteste l'absence de concordance de couleur. C'est presque obsessionnel. Depuis mon plus jeune âge, je m'interdis de mélanger plus de trois coloris sur mon corps. Et je ne porte aucune paire de chaussures qui ne soit pas assortie à un autre élément de l'ensemble.

J'ai au moins déjà choisi ma lingerie – fine, bleu électrique, bordée de dentelle noire – en pensant au moment où Gaspard me l'ôtera avec ardeur. J'ai hâte de jouir dans ses bras, pour me vider la tête et ressentir une autre douleur, quand il me contraindra avec un peu trop de poigne.

— T'en penses quoi, ma bestiole ? La mini jupe noire et le top bleu ? La robe ? Le leggings en similicuir ? Il fait trop chaud pour ça, non ? Comme si tu allais me répondre, hein ? Je demanderai ça au Père Noël devant la cheminée cette année : qu'on te donne la parole...

J'arrête, parce que même sans témoin, je me sens idiote. Mais ça me détend de me faire rire toute seule.

— Allez, ça suffit ! dis-je à voix haute pour me convaincre, en

attrapant la mini et le top.

Ça fait longtemps que je ne me suis pas habillée de manière aussi sexy. J'ai d'ailleurs eu un mal de chien à le faire pendant des mois, après avoir quitté ma vie et notre appartement du XII^e arrondissement. C'était comme si je ne supportais plus le regard des hommes sur moi et leurs projections sexuelles. Comme si le mal, qui était arrivé par le sexe, le sexy et l'envie, m'interdisait de me sentir femme à nouveau. Je me sentais juste sale. Je voulais me cacher.

Ce soir, je ne me cacherai pas. Et l'idée ne m'effraie absolument plus.

Malgré mes dix minutes de retard, j'arrive dans le quartier des Halles la première. Je m'installe donc Chez Vong, sur la petite estrade derrière la balustrade, là où la serveuse me place. Je sens déjà qu'elle me plaint d'être celle qui va poireauter. L'idiote, elle me fait culpabiliser davantage.

Je commande un verre de vin, en ne me préoccupant que de mon envie et pas de ce qu'il pourrait en penser. Prends ça, la serveuse. Je ne suis pas à plaindre, je fais ce qu'il me plaît. Il est à la bourre, j'ai soif, c'est aussi simple que ça.

En laissant le mercurey me ravir les papilles, je réfléchis à tout ce que l'on pourrait faire dans ce restaurant sombre, avec ces quelques marches, cette rambarde en bois, cette ambiance rouge-orangé tamisée, ces anneaux aux portes, ces fauteuils spacieux et ces murs en pierre. J'aimerais connaître les *scenarii* que ce lieu lui inspirerait pour nos ébats. Je suis certaine qu'il m'étonnerait encore. Que le rouge de la décoration déteindrait sur mes joues devant ses idées. Et que j'aimerais ça... Clarisse a raison sur un point : les femmes affirmées dans la vie doivent être nombreuses à apprécier de se laisser aller occasionnellement à la soumission, dans l'intimité. Parce que, ce que les gens ignorent souvent, c'est que le pouvoir est aussi entre les mains du soumis.

— Salut princesse ! Suis désolé, j'ai mis une éternité à me garer.

Je me retiens de lui dire qu'en moto ce n'est pourtant pas compliqué et je souris en gardant mes dernières pensées bien à l'esprit. Je veux jouir avec lui après ce repas.

— Je t'ai manqué ?

— Tu connais la réponse, dis-je en baissant les yeux

— Et ça te tuerait de le dire à voix haute ? me lance-t-il avec un regard appuyé qui cherche à accrocher le mien.

— Disons que je n'enfonce pas de portes ouvertes ?

— Bon, OK. Ne lâche rien, Emma. Toi, tu m'as manqué. Tu ne voudrais pas venir passer quelques jours dans mon appartement, d'ailleurs ? Ce serait peut-être le moment de tester une version de

nous moins épisodique, non ?

J'avale presque ma gorgée de vin de travers. Il me prend au dépourvu. Mais comme je sens le silence de l'attente et que je n'ai pas de réponse immédiate, je vise au milieu :

— Pourquoi pas, il faudra qu'on prévoie ça.

Il n'insiste pas. Je regrette déjà d'avoir été tiède. Moi qui aime les hommes sûrs de leurs choix, les hommes qui assument et qui proposent. Me voilà dans la position de la trouillardarde dissimulée. La fille qui n'a connu la vie à deux qu'avec un seul homme. Et qui, l'air de rien, tient à son cocon. Je m'empresse donc de lancer un autre sujet, pendant qu'il parcourt la carte.

— Tu as avancé sur ta dernière toile ?

— Laquelle, *baby* ?

— Hum... Celle de moi ?

— Non, j'ai besoin de retrouver une dose d'inspiration... Besoin de te voir nue, pas seulement en photo, dit-il, espiègle.

Il commande un canard laqué, je m'en tiens à un assortiment de Dim Sum et à un potage pékinois.

— Tu sais que j'ai acheté tes romans ?

— Ah oui ?

Je feins la surprise. Je ne suis pas mécontente qu'il m'en parle, qu'il s'assoie sur sa pudeur à présent.

— Évidemment, je suis curieux de tout te concernant.

— Tu as pris les quatre ?

— Oui, je n'arrivais pas à me décider.

— Et tu as commencé ?

— Non, pas encore. Je n'ai pas eu le temps avec le boulot, mais je compte m'y mettre vite.

Je souris.

On trinque au mercurey, puisqu'il a suivi mon *lead*. Ses yeux noirs plongent dans les miens comme s'il cherchait une réponse plus précise à sa question de tout à l'heure.

Je bats des cils et je le relance sur la peinture. J'ai envie de l'imaginer, nu ou presque, derrière son chevalet, la palette prête à rugir sur le blanc, pendant qu'il me décrit ses dernières séances de travail.

La sonnerie de mon téléphone interrompt malheureusement ses confidences. Surprise, je rejette le coup de fil et découvre dans la foulée les SMS paniqués de Chloé. Roméo a fait une colique, il va mal et elle va devoir passer la nuit à l'écurie.

Je la rappelle instantanément.

— Excuse-moi, ma chérie, je suis au restaurant, je viens de voir tes messages... Tu as besoin de moi ?

Gaspard me dévisage.

— Je suis désolée de te déranger, Em, mais je ne sais pas quoi faire... Édouard n'est pas bien, il couve un truc et je ne peux pas être avec lui et avec Roméo. Tu veux bien venir dormir à la maison ? Je suis partie en panique quand Vincent m'a appelée pour me prévenir pour Roméo... J'attends le véto mais je ne me sens pas de laisser Dou tout seul...

— Pas de souci, je comprends. Je pars et je le rejoins d'ici une demi-heure, ne t'inquiète pas. Tiens-moi au courant, d'accord ? Ça va aller...

— Merci beaucoup, poulette, je te revaudrai ça.

— Je t'en prie, je t'appelle quand j'arrive chez toi.

Les plats viennent d'être déposés sur la table et Gaspard semble attendre une explication.

— Mon amie Chloé a un problème avec son cheval et il faut que j'aille m'occuper de son fils qui ne va pas bien. Je suis désolée, dis-je en attrapant mon sac.

— Tu plaisantes ? Tu ne vas pas me planter là ? On vient juste d'être servis.

— Je n'ai pas le choix, elle n'a personne d'autre. Ne m'en veux pas.

Il me saisit le bras au vol, alors que je m'apprête à sortir un billet de mon portefeuille.

— Emma, tu ne vas pas partir ?

— Mais enfin, tu m'as entendue ? Je sais que ce n'est pas cool pour notre soirée, mais on va se rattraper, promis...

Il ne me lâche pas. Pire, il serre.

— Emma...

— Gaspard, arrête. Qu'est-ce qui te prend ? Si tu devais aider un proche, je comprendrais.

— Je ne te ferais pas ça. C'est ridicule. Tu vas me faire honte.

Je me lève en me défaisant de son emprise. Il se dresse à son tour et m'empoigne la gorge. Il ne joue pas, je le vois. Il bout de colère.

— Assieds-toi, Emma, s'il te plaît.

— Lâche-moi putain, t'es fou ou quoi ?

— C'est toi qui es folle. Tu m'appartiens, c'est clair ?

— T'es un malade en fait !

La phrase de trop. Ses prunelles encre s'assombrissent encore et une gifle vient s'écraser sans prévenir sur ma pommette droite. Je fais un bond en arrière. Tout le monde se tait autour de nous. Suis-je en train d'halluciner ? Je pose la main sur mon visage et sens la chaleur qui en émane. Non, je n'hallucine pas. Il vient de me frapper, en plein restaurant.

— Emma...

— Va te faire foutre.

Je jette le billet sur la table, prends mes affaires et marche

rapidement jusqu'à l'entrée, sans me retourner. Il me poursuit, en s'excusant. Je pousse la porte du restaurant, sans dire au revoir au personnel tellement je suis embarrassée, et il essaie à nouveau de me retenir.

— Je ne veux plus jamais te revoir, Gaspard. C'est clair ?

En garant ma voiture devant chez Chloé, je suis fébrile mais satisfaite d'avoir tenu bon sur la route, malgré les tentatives incessantes de Gaspard sur mon téléphone. Tremblante, choquée et déçue : j'ai roulé vers Édouard, sans défaillir. Je me suis répété que si j'avais survécu à Voldemort et à Margaux, cette nouvelle déconvenue ne serait qu'une mince digestion.

Une heure plus tard, Dou s'endort contre moi. La fièvre est tombée et ma présence le rassure, parce que je suis sa tata de cœur depuis deux ans. Mes doigts glissent dans ses cheveux ébène, et je sens son souffle contre mon cou. Une respiration vaguement hachée, qui s'apaise au fil des minutes. J'ai l'impression de servir à quelque chose et ça vaut tous les dîners du monde. Tous les orgasmes. Toutes les expériences.

Dans le noir, le bruit du silence cueille malgré tout ma tristesse. Pourrai-je un jour reconstruire ce morceau de chair en déliquescence qui me maintient en vie ?

Un bip retentit.

« Emma, réponds-moi. »

Je baisse mes paupières lourdes d'émotion et j'attends demain. Je me suis promis de ne plus laisser de seconde chance à un homme. Et les bornes ont largement été dépassées.

« Emma, tu ne te débarrasseras pas de moi comme ça. »

Pourtant, je crois que si. Tu disparaîtras comme tu es arrivé : dans un fracas inattendu.

Chandelier

Je me sens comme un grain de riz dans une rizière. Comme une poussière dans une carrière. Comme une solitude au milieu des autres.

Paris scintille et je vacille. Il y avait probablement quelques verres ou shots de trop parmi la dizaine que je viens d'ingurgiter, au bar du Prescription Cocktail Club, rue Mazarine.

Je peine à mettre un escarpin devant l'autre, mais je refuse de m'arrêter. L'immobilisme me tuerait ce soir. J'ai essayé d'écrire, sur un carnet, puis sur des serviettes qui me semblaient plus compatissantes envers moi... Le néant. Des mots sans saveur, sans envergure, qui ne retranscrivent en rien ce qui m'habite. Probablement parce que j'ai encore le sentiment d'avoir touché le fond mais que je ne vois aucun trampoline à portée de pied. Alors j'avance et je suis bien décidée à remplir le vide d'une dose indécente d'alcool, d'un sexe en errance et d'une musique la plus forte possible.

J'observe le Café de Flore, qui me renvoie à l'une de mes premières soirées avec Voldemort. Pleine de paillettes, de désir, d'amour et d'une foule assoiffée que l'on ne voyait pas autour de nous. Je passe. Ça remue trop la lame. Je me rue donc vers Le Montana, boîte de nuit adjacente. L'endroit, qui est passé de deux à huit étages, est toujours aussi bondé. Dans l'obscurité, les gens ont l'air beaux, vaguement défoncés, plutôt souriants. Malgré tout, je sais que rien ni personne ne me séduira à cet instant. Je ne veux que de la consommation, à outrance. Quelque chose de vif, qui me fasse déborder.

Je continue au cosmo. C'est plus classe de se bourrer la gueule avec des *long drinks*. Je n'ai pas la moindre idée de l'heure qui l'est. Pas de montre, téléphone éteint. Personne ne viendra me sauver de mon cataclysme intérieur. J'ai l'impression d'avoir dix-sept ans ce soir. L'âge du n'importe quoi. L'âge où l'on n'est pas sérieux.

— Tu veux une rose, bébé ?

Je dévisage l'intrus. Dandy aux narines blanches. Il ne conviendra pas.

— Je préfère les épines.

— Toi, t'es une marrante !

— Pas vraiment.

Je me lève, attrape ma boisson et détourne les talons. Il reste con.

Je pense soudain à ma voiture. Où est-elle garée ? Et comment vais-je pouvoir la récupérer dans cet état ? Un problème pour plus tard : j'avale une autre gorgée.

Une brochette de bombasses qui ne doivent pas avoir plus de vingt-deux ans me zieutent avec curiosité. J'ai envie de lever mon doigt du milieu, comme au collège. *Quoi, vous n'avez jamais vu une femme dévastée ? Allez, faites un effort... Au moins dans un épisode de Desperate Housewives ? Ah oui, gap générationnel. Vous ne savez pas qui sont Bree, Susan, Lynette et Gabi... Et le cœur brisé, vous ne connaissez pas encore. Eh bien, écarter les jambes mais ne vous engagez pas. Conseil de vieille.*

Je suis aigrie, même dans mes pensées. Ces gamines ne m'ont rien fait et je me permets de mépriser leur insouciance. Pauvre moi.

Il faut que je trouve ma cible. Le sexe et l'alcool pour oublier. Recette gagnante. J'aurai tout le temps de culpabiliser plus tard, quand je mettrai une semaine à me remettre de cette nuit blanche. Parce que moi, je n'ai plus vingt ans.

Je repère un grand brun, tout à fait mon genre. Chemise et jean, chaussures noires élégantes. Barbe de trois jours, sourire Freedent. La trentaine très entamée. Il a l'air seul lui aussi. Suffisamment seul pour faire la conversation au barman. Beau mais peut-être pas si sûr de l'être. Sinon, il attaquerait gaiement la brochette en minijupes. À moins qu'il ne préfère les femmes plus mûres ? Suis-je déjà en âge de dire que je suis mûre ?

Je finis d'une traite mon breuvage et, contre toutes les petites voix raisonnables qui me crient d'en faire le dernier de la soirée, j'avance vers le barman en question pour en commander un autre.

— Vous êtes sûre ? me demande le brun.

— Sûre de quoi ?

— D'en vouloir un autre.

— Pourquoi ? C'est si évident que j'ai trop bu ?

— Vous avez laissé votre sac là-bas... me répond-il dans un sourire bienveillant.

Je rebrousse chemin pour récupérer mon bien et, dans mon mouvement trop rapide, je me rends compte que le décor se met à tourner. Je m'appuie contre le bar et le brun m'attrape le bras.

— On s'assoit ? Je vais vous le chercher, ne bougez pas.

Il revient et s'installe sur la chaise haute à côté de moi. Il ne me semble pas très sobre non plus.

Le barman, qui se fiche *a priori* royalement de mon état, me tend le verre commandé et la note qui va avec.

— En général, quand une femme boit seule, c'est qu'un homme est passé par là avant...

- Ou une femme ?
Il rit.
- Même pompette, vous avez du répondant.
- Je ne suis pas pompette.
- Non ?
- Non, je suis carrément ivre. Du coup, je vais me permettre d'être directe.
- Allez-y.
- Je n'ai aucune envie de parler. Mais...
Ce n'est pas aussi simple à sortir que je l'imaginais.
- Mais ?
- Je suis prise à mon propre piège.
- Devinez...
- Hum. Je donne ma langue au chat.
- Déjà ?
- Que peut bien vouloir une jolie femme qui a un peu trop bu si ce n'est une oreille attentive ?
- Je préférerais une autre partie de votre anatomie.
- Il est scotché. Je prie pour que mes joues ne trahissent pas mon malaise.
- Vraiment ?
- Vraiment.
- Où ?
- Dans les toilettes, comme si on n'en avait rien à faire de rien ?
- Je sens qu'il se demande si je suis sérieuse. Son regard vient de prendre une autre dimension. Il a changé d'intention. Je crois que je l'excite.
- Ah oui... Vous ne faites pas les choses à moitié.
- Je m'approche de son visage et j'aime l'odeur du parfum qui se dégage de son cou. Je dépose mes lèvres sur les siennes et je repense un instant à l'inconnu de New York. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ?
- Il me rend mon baiser et c'est suffisamment agréable pour que j'arrête de m'analyser. C'est ça le secret : cogiter après, mais pas pendant. *Carpe Diem*. Encore.
- Sa langue a le goût du whisky et j'essaie de ne pas songer à la langue que ça m'évoque. Sa bouche est chaude, ses mains me saisissent les hanches et nos yeux bavards approuvent l'idée folle. Mon brun est particulièrement expressif.
- Je n'ai pas fait ça depuis mes dix-neuf ans... me chuchote-t-il.
- Moi je ne l'ai jamais fait. Il faut une première à tout...
- Je bois un trait de cosmo qui passe difficilement et suis consciente de frôler mes limites.
- Et tu t'appelles comment, l'aventurière ?

— Lucia ! Et toi ?

C'est un demi-mensonge. Quand je n'imagine pas de suite à une rencontre, il m'arrive de donner mon deuxième prénom.

— William.

Vrai ou faux ? Qu'importe. Ce soir, Lucia et William existent, ici et maintenant.

Il prend ma main, mon sac, laisse nos verres et m'entraîne, dans le brouillard, vers le fond, près des escaliers. Mes jambes tremblent. Un mélange de panique, d'excitation et d'ivresse.

Personne ne fait la queue et ce doit être un miracle. Les vessies sont patientes, les nez déjà pleins ou les corps presque couchés. Ça laisse plus de place pour nous. On s'enfourne à la hâte dans ce minuscule cabinet, comme pour ne pas avoir le temps de changer d'avis. Ce sera inconfortable, rapide, mais salubre. Enfin, j'espère.

William remonte mon top sur mes épaules, dégage mes seins de leur emprise – en les goûtant au passage – et déboutonne mon slim noir. Je l'aide à se débarrasser de sa ceinture, tout en réfléchissant à la position qui sera la plus confortable. Je crois que je vais le suivre : j'ai pris assez d'initiatives pour la soirée !

Il sort un engin charmant de son boxer et commence à se toucher d'une main, tout en agitant ses doigts contre mon clitoris en transe. La situation loufoque et tordue me galvanise les sens. On s'agrippe, on s'embrasse et on s'amuse du moment. Il aura au moins réussi à me tirer un semblant de rire, ce qui n'était pas gagné d'avance. Je ne veux pas m'arrêter, de peur de perdre l'émotion de ces sensations, qui camouflent le trou noir. Je suis vivante. Exaltée et vivante.

Je m'accroupis sans poser de genou à terre (il ne faut pas déconner), et fais glisser son sexe au fond de ma gorge. Il est déjà si raide. Prêt à nous satisfaire mutuellement. *Miam*.

William me redresse et me retourne délicatement contre la porte vitrée pour me pénétrer. Il pose sa tête entre mon épaule et mon visage, et plante ses prunelles dans les miennes. Ses muscles s'occupent de me surélever régulièrement pour mouvoir le va-et-vient. J'aime. Je voulais ça. De l'alcool, de la musique trop forte et un sexe puissant, disposés à remplir le vide qui me grignote.

— Madame, on est arrivés. Madame ?

— Hum, hum, merci. Désolée, je me suis... endormie.

Se faire réveiller par le chauffeur de taxi, c'est glorieux. Passons sur ça et sur le « madame ». Je m'extrais de la voiture, non sans difficulté, et tente de ne rien oublier.

En rebroussant chemin sur le trottoir, parce qu'il s'est évidemment arrêté après le bon numéro, je fouille dans mon sac à la recherche de mes clefs. Trouver rapidement quelque chose dans un sac à main relève déjà du miracle en temps normal, mais, cuite comme rarement,

c'est du domaine de l'impossible.

Je finis par sentir le porte-clefs en forme de tortue, ouf ! Je relève la tête et là, je tombe nez à nez avec Gaspard, assis sur le pas de ma porte.

Que fiche-t-il devant chez moi ? Soudain, j'ai peur.

Let It Go

— Em, je te dis qu'il faut agir ! Tu ne vas pas te laisser harceler quand même ?

Estelle est remontée à bloc à l'autre bout du fil. J'ai déjà cru la perdre en lui disant que Gaspard avait levé la main sur moi... Alors le coup du mec devant la maison, ça ne passe pas du tout. Au fond, je sais bien qu'elle a raison. Je crains juste de mettre de l'huile sur le feu parce qu'il est tellement imprévisible.

— Em ?

— D'accord.

— Donc je vais lui envoyer un courrier non officiel à son adresse en lui expliquant que s'il s'approche encore de ton domicile ou cherche à entrer en contact avec toi, nous prendrons les mesures légales nécessaires.

— Ce n'est pas un peu fort ?

— Euh... Ça te paraît normal de gifler une femme en plein restaurant parce qu'elle doit prendre congé du dîner ? De l'assaillir d'appels et de messages et, devant l'absence de réponse, de se présenter en pleine nuit à son domicile ?

— Non. Mais bon... Je ne sais pas si j'ai de l'énergie pour gérer tout ça maintenant. Et puis, il était venu s'excuser. Il n'avait plus une once de violence, ni dans la voix ni dans les gestes. Il était plutôt penaud, pris de remords. Quand je lui ai rétorqué que je ne voulais pas le voir et que j'ai fermé la porte, il a fini par partir. Je pense qu'au fond, il a des sentiments et qu'il ne supporte pas que je lui échappe.

J'ai tellement mal au crâne. Ma grasse matinée n'a pas suffi à éponger les excès d'hier. Je bâille en silence, en réalisant que j'aurais peut-être dû garder mes problèmes pour moi au lieu de laisser mon trouble prendre bêtement le dessus.

— Ça ressemble à l'attitude d'un pervers narcissique... La gifle et la caresse. Et encore heureux qu'il n'ait pas insisté plus. Non, vraiment, ne t'inquiète pas, ma chérie, je m'en occupe. Je vais tourner ça de manière calme mais péremptoire.

— Ça se fait d'envoyer une lettre d'avocat à un mec qui n'a pas de

lien personnel ou professionnel sérieux avec la cliente ?

— Tout se fait, tant que c'est en bonne intelligence. Je te l'ai dit, ce sera d'abord un courrier non officiel.

— OK. Je t'envoie son adresse par SMS.

Je crois que j'ai simplement envie de raccrocher et de me recoucher.

— Parfait. Et, pitié, va te reposer... Tu as une voix d'outre-tombe.

— Ouais, j'avoue, on pourrait m'appeler Robert.

— Eh bien, Robert, à défaut de savoir ce qui vous a fait rentrer si tard, puisque vous semblez résigné à ne pas le mentionner, je me permets de vous conseiller le combo bouteille d'eau, Aspégic et gros dodo.

Je souris, même si elle ne l'entend pas.

— Merci doc !

— Allez, on se tient au jus, des bisous !

— Bisous.

Vers 18 heures, j'enfile une combinaison plutôt discrète et confortable, des ballerines, mes lunettes de soleil cache-misère, et je rassemble mon courage. Direction Paris en RER pour récupérer ma voiture. Je me console à l'idée que d'autres auraient sûrement pris le risque de la chercher à quatre heures du matin, se pensant invincibles. Moi, j'ai payé ma fortune de taxi et je n'ai mis personne en danger. *On peut me reconnaître ça ? Hein Berlioz, qu'est-ce que tu en penses ? Ta maman est peut-être pitoyablement trop sensible et excessive dans ses réactions, mais elle n'est pas inconsciente !* Voilà.

Je sais que parler à mon chien est devenu l'excuse pour parler seule sans en avoir l'air. C'est bien un truc qu'on n'explique pas aux nouveaux célibataires qui ont longtemps vécu à deux : quel que soit votre âge vous allez probablement vous mettre à réfléchir à voix haute et ce ne sera pas vraiment votre faute.

En marchant vers la gare, je croise des étudiants qui rient en groupe, un couple de petits vieux, main dans la main, des chiens du quartier qui se demandent sûrement pourquoi le mien n'est pas au bout de sa laisse près de moi, mon esthéticienne qui me salue et ce petit monde me rappelle que je me suis construit ici une vie qui ne me déplaît pas. Il suffit juste de porter les bons verres. D'accepter d'observer ce qui m'entoure avec douceur.

Me mettre la tête à l'envers le temps d'une nuit a souvent un effet bénéfique à court terme. Ça me donne l'impression d'avoir fait un plongeon très profond qui n'appelle que la nouvelle prise de respiration. Même si depuis New York, j'ai perdu les pédales, je suis capable d'analyser à froid les situations et mes réactions. J'ai dû reprendre le travail de deuil quelques kilomètres en arrière, mais pas au début. J'oscille juste entre les phases. La pratique est loin de la théorie. La vie, ce n'est pas un enchaînement logique et précalculable.

Quant à la déconvenue avec Gaspard, ça ne me touche réellement que parce que ce début d'histoire me permettait de regarder devant. Je n'étais pas amoureuse, pas déjà. Je commençais simplement à développer une forme d'addiction sexuelle assez rare. Puissante. Son corps me manque plus que son esprit. Je me délectais de sa manière de me toucher. J'aimais notre manière singulière d'atteindre le plaisir. Nos étreintes incandescentes me faisaient du bien, m'amenaient ailleurs. Sa manie de m'emmêler les cheveux, de s'attarder sur chaque parcelle de peau, de souffler contre mes oreilles : je m'y étais attachée. Mais le jeu n'en valait pas la chandelle. Je ne tolérerai jamais la violence. Jamais.

Installée dans le RER, je réalise qu'en dépit de mes mésaventures, je devrais être ma meilleure amie, en toute circonstance. M'auto-guérir. M'auto-suffire. Faire dépendre son bonheur de quelqu'un d'autre est absurde. Et s'auto-juger devant ses propres erreurs l'est encore plus. On devrait se soutenir soi-même.

Entre deux réflexions, un bip s'invite dans la musique vissée sur mes oreilles. Je fais mon code pour lire le message. « Maintenant que l'on est voisins, on pourrait trouver un moment pour se voir, non ? D. »

Dorian, à quoi tu joues cette fois-ci ?

Je me replonge dans ma lecture du moment, très à propos : *La Fille du train*.

Je gare ma voiture à Sceaux et raccroche avec Françoise. Oui, messieurs les agents que je n'ai pas croisés, j'ai su conduire et tenir une conversation simultanément. Dingue, non ? On peut utiliser ses mains pour une chose, sa bouche pour une autre, et dédier son cerveau aux deux activités. Bizarrement, ça choque moins dans un lit que sur la route.

Entendre sa voix m'a ressourcée. Cette voix posée, fluide, pleine de nuances et de douceur. Pleine de vécu et de sagesse. Celle qui a refusé de me répondre concernant le corbeau pour ne pas lui donner trop d'importance, qui a approuvé à mille pour cent ma décision au regard de l'attitude déplorable de Gaspard, qui m'a rappelé que la terre est vaste et peuplée, que je trouverai chaussure à mon pied, peut-être plus vite que je ne le pensais. Françoise me suggère de prendre du temps pour moi, de me recentrer, de digérer vraiment l'affaire de New York qui m'a trop ébranlée, de m'autoriser des pauses dans des endroits qui comptent, m'apaisent et m'inspirent. Elle a évoqué l'Italie, l'écurie, ma cuisine, mon jardin et ce voyage à Bali dont je rêve depuis si longtemps. Beaucoup de « i » dans l'évasion. Faudrait-il apprendre à aimer les « i » autant que les « a » ?

À peine le seuil de la maison franchi, Berlioz vient sautiller entre mes jambes pour m'accueillir. J'adore l'observer faire sa danse de

bienvenue. Il y a tant de sincérité qui émane de ce tout petit corps. Je le prends contre moi et le couvre de bisous. Perds mon regard dans ses grands yeux marron qui pétillent. À cet instant, nous sommes seuls au monde.

Pas de nouvelles de Gaspard. Mais j'imagine que bloquer son numéro s'est révélé plus efficace qu'espérer son silence.

Thé noir fumant en main, bestiole contre mon flanc gauche et ordinateur portable calé sur les genoux, je m'enfonce dans mon canapé avec l'intention de ne plus en bouger de la soirée. Pas de chaise et de bureau, meilleurs pour la posture ; désolée docteur, désolée maman. Aujourd'hui, j'ai besoin de matière moelleuse et confortable. De liquide non alcoolisé et hydratant. De musique douce. De calme.

Besoin de tout sauf de ce qui s'affiche sur mon écran. Un appel Skype de Dorian. Bon sang. Depuis quand réutilise-t-il cet outil avec moi ? C'est intrusif, la caméra. On s'en servait à l'époque, quand l'un ou l'autre était en déplacement et qu'on voulait se voir sur un écran plus grand que celui de nos smartphones.

J'hésite. Et je décroche.

Pour quelle raison ? Aucune idée.

— Salut Emma.

— Euh, salut. Pourquoi tu m'appelles ?

— Surprise, hein ? Parce que j'en avais envie, tout simplement.

— Et suivre tes envies, c'est ce que tu fais de mieux, dis-je à voix basse.

— Qu'est-ce que tu marmonnes ? Je ne t'entends pas...

— Rien d'intéressant.

Son visage est crispé, comme quand il sait qu'il a fait une connerie mais qu'il n'a pas pu résister. Il y a une forme de douceur aussi dans ses yeux bleu gris. Un côté attendrissant dans ses cheveux en pagaille qui se reflètent contre le mur blanc, derrière le lit, derrière l'oreiller.

— Tu fais quoi ?

— J'allais écrire. Et toi, déjà couché ?

— Je jouais.

Dorian et ses jeux de stratégie en ligne. Toute une histoire.

— Hum.

— J'ai beaucoup pensé à nous ces jours-ci.

— Entre deux cours d'accouchement ?

— Très drôle.

— Lucide.

— On aurait pu être heureux si tu n'avais pas été... si... égoïste et focalisée sur tes livres.

Je me redresse d'un coup. J'ai chaud, j'ai envie de balancer une droite dans l'ordinateur.

— Pardon ?

— Non mais, Em, franchement. Tu ne parlais plus que de ton chien et de tes romans... De tes lectrices, de tes ventes, de tes prochains synopsis.

— Il fallait bien que je m'occupe pendant que tu tronçais des putes.

— Emma...

— Quoi ? Je me suis focalisée davantage sur ma carrière ces dernières années parce que, excuse-moi, mais après ton premier coup de canif, je n'avais plus confiance en toi. Je ne pouvais plus miser que sur nous pour construire l'avenir. Fallait bien mettre des billes dans un autre panier.

— Oui, dans celui de ton unique grand amour : l'écriture.

— Tu es ridicule.

— Tu sais pertinemment que j'ai raison.

— Non. Tu étais aussi mon grand amour, en chair et en os. Mais je ne te suffisais pas.

— Parce que tu ne me regardais pas comme...

— Comme Margaux ?

— Pfff.

Il s'arrête un moment, détourne les yeux, passe sa main contre sa nuque et reprend :

— Oui, c'est idiot, mais oui. Comme elle.

— Tu aimes ça qu'on te mette sur un piédestal, hein ?

— Je ne sais pas si c'est le terme, mais j'aime me sentir important. Pas jugé. Margaux est dévouée. Généreuse.

— Elle ne sait rien de toi.

— Peut-être...

— Et si tu es tellement bien avec elle, pourquoi tu m'appelles ?

Je le défie du regard.

— Parce qu'elle n'est pas toi. Elle m'apporte ce qu'il me manquait chez toi mais ma relation avec elle est incomparable à ce qu'on a vécu ensemble. Toi, tu me connais par cœur.

— T'es gonflé. On ne peut pas tout avoir : le beurre, l'argent du beurre et le cul de la crémière. Toi, t'as choisi le cul de...

— Arrête.

Il me sort une fossette. J'ignore.

— C'est la vérité, non ?

— Il n'y a pas que ça. Tu étais tellement concentrée sur tes trucs, tu ne te rendais plus compte... Et avec tes idées féministes là, du partage des tâches et de...

— Dorian, t'es sérieux là ?

Je sens mon corps se raidir. J'ai chaud aux joues.

— Mais oui... Tu ne te remets jamais en question. Margaux, elle

s'en fout de faire le ménage, la cuisine et le rangement. Elle dit qu'elle est née femme et qu'elle fait ça mieux...

— EH BIEN GARDE-LA ! *I ain't your mama !*, hurlé-je.

Je vois rouge, je raccroche.

J'ai envie de tuer quelqu'un. Il faut que je tue quelqu'un dans mon livre, vite.

Il rappelle, sur Skype, sur mon téléphone. M'intime de répondre par SMS. Je coupe tout.

Il ne me culpabilisera pas : cette époque est révolue. Je ne me remets pas en question ? J'ai passé des mois à me reprocher de ne pas avoir été à la hauteur. Et j'ai enfin compris qu'on n'est jamais à la hauteur d'un éternel insatisfait, coureur de jupons, qui cherche à combler son manque de confiance en se nourrissant de l'admiration des premières venues.

Même si toutes ces grandes certitudes n'empêchent pas mon cœur de battre quand je le vois, quand je pense à nous, quand je l'entends ou quand je nous rêve une autre vie. La seule grande différence entre hier et aujourd'hui, c'est que mon cœur n'est plus aveugle.

Il faut que je tape des mots.

J'ouvre le fichier de mon roman, ainsi que les documents annexes, et prépare mon terrain. Je décale Berlioz sur le canapé, allume mes bougies, enfile mon casque branché à ma playlist *Asphyxie* sur Spotify – chansons consciencieusement choisies pour me mettre dans l'ambiance. Je rapproche cigarette électronique, théière et tasse. Je mets un plaid entre l'ordinateur et mes genoux. Je suis prête. Prête pour Charlotte, Hugo et tous ceux qui naissent autour d'eux.

Je vais pouvoir me soulager sur le clavier. Mélanger les émotions dans un shaker, les secouer bien fort et les distiller dans mes personnages. Il me semble que l'on fait tous cela quand on écrit. On brouille les pistes, on donne un sentiment à Pierre, une caractéristique à Paul, une épreuve, une anecdote, un souvenir aux Jacques. On glisse des morceaux de nous, étayés, rognés ou parfaitement sincères. Pour *Asphyxie*, je puise dans mes plaies, dans mes fêlures et dans le goût passé du beau. Je mets l'ensemble au service d'une autre histoire que la mienne. Histoire à travers laquelle j'aurai la possibilité d'extraire mes ressentis pour les recracher sous une forme différente. Charlotte fait du CrossFit comme j'ai pratiqué la boxe, son amie Carmen a appris que son fiancé se tapait sa secrétaire comme j'ai surpris Dorian avec Margaux, Hugo sèche les cheveux de Charlotte, comme Voldemort séchait les miens. Pourquoi ne pas décider de raconter directement ma vie, me direz-vous ? Probablement parce que j'imagine que ça n'intéresserait personne. Ensuite, parce que le fait de projeter les sensations dans un contexte maquillé ou revisité permet, je crois, de mieux les digérer. Pour finir, parce que c'est mille fois plus

enrichissant de créer des voix, des visages, des liens, des aventures et des enjeux : ça donne l'impression de vivre de nouvelles vies.

Par exemple, il fait frais en ce moment dans *Asphyxie*, alors qu'à Sceaux, dans ma maisonnette, je crève de chaud. Et j'aime caresser l'idée du vent.

J'adore décrire la petite musique d'une saison, particulièrement l'automne. Ses couleurs, ses respirations, ses rendez-vous, ses tourbillons et ses senteurs. Je trouve qu'il y a une odeur reconnaissable dans l'air, selon les villes et les saisons. Une odeur qui renvoie à des moments. En sortant du métro, ligne 12, l'hiver dernier, je me souviens précisément de cette réflexion : « Ça sent Dorian, ça sent ici, ça sent nous. Ça sent l'hiver et l'amour. L'hiver et la rupture. »

Charlotte, aussi, a les narines fines.

La nuit a été productive mais le réveil corsé. Et, devant mon réfrigérateur peu généreux, j'ai dû me résoudre à sortir faire des courses matinales, moi qui déteste ça. Je m'approvisionne toujours en fin de journée. Le matin est dédié au travail, à la mise en jambes. Mais j'ai besoin d'un petit-déjeuner plaisir pour démarrer du bon pied et me concentrer. C'est mon repas préféré, celui où je ne compte pas les calories. Celui qui doit être appétissant, joyeux et copieux. Des tartines, de la confiture, du beurre, du café, un jus pressé ou à la centrifugeuse, des fruits secs ou frais, et, les jours de fête, des œufs brouillés, agrémentés d'huile de truffe, de ciboulette et d'une pointe d'oignon nouveau. Voire de quelques lamelles de parmesan.

Je n'avais presque rien de tout ça. Me voilà donc au Monop' en train d'arpenter les rayons à vive allure.

Pas assez vive.

Punaise.

Ce n'est pas possible.

Qu'est-ce qu'elle fout là, toute seule ? Elle est si grosse qu'elle pourrait exploser à tout instant.

Et c'est quoi, cette coupe de cheveux ? Un carré plongeant brun... J'en reste sans voix.

J'hésite à lui balancer le contenu de mon panier à la figure puis je me reprends : elle ne m'a pas vue, je fuis.

Je ne pourrais visiblement plus jamais fuir assez loin.

Fuck You

Je fixe le cadre photo sur le chiffonnier blanc de ma chambre. Celui qui trône entre un coquillage souvenir de plongée et un couple enlacé, taillé dans du bois. Ce cliché réunit ma sœur, ma mère, mon père et moi, dans la maison familiale en Toscane. Il me donne un frisson. Jamais je n'aurais pensé, enfant, que mes parents retourneraient vivre en Italie à la mort de mes grands-parents maternels, que je resterais en région parisienne et que ma sœur partirait un an au bout du monde. Nous sommes éclatés, alors que ce qui nous lie est la seule chose qui me fait encore croire à l'amour véritable.

Aujourd'hui, j'aurais envie d'appeler Gabriella, de lui dire que j'ai réservé des billets pour Rome, notre ville de cœur, et que l'on part demain. Je voudrais parler à ma grand-mère, Lucia. Je voudrais serrer maman et papa dans mes bras. Impossible.

La sonnette me ramène à la réalité. Chloé et Édouard sont déjà là, mon jean n'est pas boutonné et ma sauce bolognaise a largement assez mijoté.

— J'arrive !

Je finis de me changer, enfille un débardeur blanc – qui n'aurait pas fait long feu devant mes plaques de cuisson – et me précipite pour accueillir mes invités.

— J'ai cru que tu nous avais oubliés, me lance Doudou en s'accrochant à ma joue.

— Comment veux-tu que je vous oublie un jour, mon lutin ? Avec des bouilles pareilles...

Je lui ébouriffe les cheveux pour le faire pester et il s'éloigne vers ce qui l'intéresse le plus : Berlioz et l'odeur de la cuisine.

— Ça va ma beauté ?

— Hum, j'essaie ! Et toi ? Tu sens bon.

Chloé porte Si de Giorgio Armani, parfum qui m'enivre les narines chaque fois que je l'embrasse. Un mélange de bergamote et de mandarine pour les notes de têtes, un cœur de rose et de jasmin égyptien, une base profonde de vanille et de bois doré. Un délice.

— Merci ! Tiens, j'ai pris une partie de ton courrier, il dépassait de

ta boîte... Il serait temps que tu t'intéresses à son contenu, non ?

— Hum.

— Bon, je vais le faire pour toi.

Elle chope mes clefs, dont elle connaît l'emplacement, et ressort. Je me sens vaguement infantilisée, mais je sais qu'elle ne le fait pas exprès. Elle a juste des tocs avec certains gestes du quotidien. Une boîte aux lettres pleine, ça n'est pas envisageable. Pas plus que des chaussures qui traînent dans l'entrée, une tasse pas directement lavée après le café, un cheval non brossé, un enfant sans manteau à l'automne, Noël sans les chaussettes qui pendent quelque part, cheminée ou pas. Chloé est une maniaque à tendance mère poule avec des habitudes fermement chevillées au corps et un besoin irréprensible de les transmettre.

— Voilà ! dit-elle, satisfaite de revenir les mains chargées d'enveloppes.

— Emma, je peux goûter ?

Doudou a le nez presque dans ma sauce, et joue les Rémi dans *Ratatouille*, avec sa mimine qui tente de capturer l'effluve.

Chloé lui fait les gros yeux.

— C'est prêt dans une minute, alors si tu veux, tu peux aller t'asseoir à ta place, et j'arrive avec ton assiette !

— Miam, d'accord !

— Tu veux que je l'ouvre pour toi ? me demande Chlo en désignant le tas asymétrique, blanc et marron.

— Non, t'inquiète, je m'en occuperai après dîner.

— OK. Ne t'angoisse donc pas. Ce n'est pas parce que tu as reçu un truc louche un jour que ça va recommencer.

— Je sais. Allez, va te mettre à ta place toi aussi ! lui réponds-je dans un sourire taquin.

— Oui, maman !

On pouffe.

J'apporte les spaghettis à table et je vois mes invités se lécher les babines, au sens propre. C'est ce qu'il y a de plus agréable dans la maîtrise de la cuisine : le plaisir de faire plaisir.

— Tu sais que Vincent et Seth attendent avec impatience le verre à quatre que tu leur as promis ?

— Ah bon ? On en avait vaguement parlé à l'écurie quand tu n'étais pas là, mais je n'y pensais plus.

— Eux, ils l'ont bien en tête. Vincent m'en a reparlé ce matin, pour la troisième fois.

— On fera ça.

— Cache ta joie...

— Oui, hein, cache ta joie, tata, appuie Dou qui, comme tous les enfants, adore répéter les phrases qui l'amuse.

— Vous avez fini, tous les deux ? On va trouver une date ! Parlez-moi plutôt de Roméo : comment va-t-il ?

— Il s'est complètement remis. Et arrête de changer de sujet...

Ils s'envoient une œillade complice et je reprends une gorgée de vin. Il y a des gens dont on n'a pas besoin de partager le sang pour les appeler « famille ».

Chloé et Dou sont rentrés et je fais mes devoirs, seule, sur la table basse du salon. La pile d'enveloppes rétrécit à mesure que le reste de bouteille se vide. Du courrier administratif, une carte d'Amérique latine, une lettre d'une amie d'enfance italienne, quelques missives de lecteurs transmises par Sabrina, et deux places en carré or pour le concert d'Adele à Paris dans trois jours. Pas de note jointe à ce beau cadeau. Tout le monde sait que cette chanteuse a bercé mes dernières années : ça ne va pas être simple de trouver qui remercier. Moi, ça ne me viendrait pas à l'idée d'offrir anonymement quelque chose. Qu'importe, je suis bien trop fatiguée pour y réfléchir maintenant. Mais pas assez pour me retenir d'appeler Sabrina, à 22 h 30.

— Transmission de pensée ! me lance-t-elle en décrochant.

— Ah bon ? J'avais un peu peur de te déranger... Je viens de recevoir deux billets pour Adele samedi soir, tu m'accompagnes ?

— Avec plaisir ! T'as eu des invit ?

— Non, j'ai juste trouvé deux places dans ma boîte aux lettres. Pourtant, ce n'est ni Noël ni mon anniversaire...

— Ah ouais ? Encore un fan qui voulait te gâter.

— Oh ben non, pas à mon adresse personnelle.

— Un admirateur secret ?

— Tant que ce n'est pas Gaspard...

— Mais non, mais non. Bon, moi aussi je voulais te parler... Tu es une sacrée cachotière, dis-donc !

— Hein ? Pourquoi ?

— Je viens d'achever la lecture de ton manuscrit...

— Quel manuscrit ?

— Arrête de te fiche de moi. On sent que c'était ton premier, mais il est vraiment pas mal quand même...

— Je te jure que je ne vois pas à quoi tu fais allusion. Je suis loin d'avoir terminé *Asphyxie*.

— OK, tu dois avoir plus d'un verre de trop dans la coquille. On se rappelle demain, quand t'auras repris tes esprits ? En tout cas, j'adore le personnage de Lola.

Je me redresse d'un coup dans mon canapé. Lola ?

— Tu n'es pas en train de lire *À tort et à travers* ?

— Ah, te revoilà ! Siiii ! Je l'ai englouti en deux jours.

J'ai un vertige.

— Je ne t'ai jamais envoyé ce roman, Sab.

- Comment ça ?
- J'ai besoin d'air, on se reprend plus tard. Je t'embrasse.
- Tu m'inquiètes.
- Je te téléphone demain.

Je raccroche un peu vivement.

Comment ce manuscrit, dont j'ai égaré la version écrite à la main pendant mon déménagement, a pu se retrouver sur le bureau de mon éditrice ?

Putain, j'hallucine. J'avais décidé de ne jamais le présenter pour publication. C'était un essai, un défouloir, une sorte de premier grand exercice d'écriture quand j'avais dix-neuf ans.

J'ai le tournis, je me sens pillée, une fois encore. Une fois de trop.

Je fais une liste rapide de tous ceux qui se sont retrouvés au contact de ce livre et qui auraient pu oser le transmettre sans mon accord. Estelle, qui l'avait lu à l'époque, ne ferait pas ça. Les membres de ma famille qui lisent – et ce n'est pas le cas de tous – non plus. Vanessa ne fait plus partie de ma vie et n'en a pas eu de copie. Ne reste que Dorian.

Il savait comme cette écriture au vitriol m'avait été salutaire mais à quel point il était improductif de la révéler au public. Notamment au regard de ce que je voulais réellement réaliser par la suite. Sans rapport avec ce journal intime d'un cœur en errance et d'une âme abîmée. Autobiographique ? Pas complètement, mais en partie, comme toutes les premières tentatives d'une plume qui s'éveille, je crois. J'y ai craché mes addictions de gamine apeurée. J'ai abordé la boulimie sans voile, avec des mots crus, des scènes réelles. Lola détestait son corps de jeune femme formée trop tôt. J'ai parlé de sa rencontre avec la drogue, dans un milieu parisien artificiel, qui attirait son ambition d'artiste en devenir.

Et de cette fameuse nuit, où ce serveur qu'elle connaissait pourtant depuis longtemps, a abusé d'elle et de son état. Nuit dont personne n'a eu connaissance. Nuit de la honte. Nuit à oublier.

Je ne peux pas réellement croire que Dorian m'ait fait un coup pareil. Quel intérêt pour lui de me mettre en rogne, alors qu'il essaie de se rapprocher, avec sa danse du crabe savamment dosée ?

J'ai le dos en vrac, comme chaque fois que je suis profondément contrariée. Mes douleurs chroniques et diffuses se muent soudain en douleurs vives, intenses, insupportables. Après ma rupture, j'ai même découragé la kinésithérapeute au bout de vingt-cinq séances de massage. Mon corps était un morceau de béton impénétrable. Et, à cet instant, j'ai l'impression que ma nuque essaie d'implorer tandis que des lames s'enfoncent dans mon dos, toutes les secondes, à des endroits bien précis. Des points qui doivent être directement liés à mes

émotions de la soirée. C'est comme si j'avais dessoulé en quelques minutes. Je ne ressens plus que cette souffrance corporelle indescriptible, qui traduit celle que ma tête distribue à mes membres.

Je me sens acculée, depuis des mois. Les tourments sont certes moins violents que ceux post séparation. En revanche, la multiplication des éléments perturbateurs commence à peser trop lourd.

J'aimerais qu'on me foute la paix.

« Dorian. Comment *À tort et à travers* s'est-il retrouvé dans les mains de mon éditrice ? S'il te plaît, réponds-moi. »

Je me demande si quelqu'un ne l'a pas trouvé dans une poubelle et a pensé faire une bonne action en l'envoyant à ma maison d'édition. Deux ans après, c'est étonnant. Mais peut-être que la personne a mis deux ans à le lire et à avoir l'idée ?

Non, un truc cloche. Il n'y avait pas mon pseudonyme d'auteur dessus. Juste mon vrai nom. Emma Bianchi.

« Je n'en sais rien, H. »

Ce « H » m'exaspère. Quand va-t-il comprendre qu'on n'est plus l'hirondelle et le papillon ?

« Pourtant, j'ai égaré la seule version papier pendant le déménagement. »

« Tu ne l'as pas perdue. »

« Comment ça ? »

« Je l'ai gardée. »

« Pourquoi ? »

« Parce que tu l'avais oubliée et c'est tout ce qu'il me restait de toi. Quelque chose de tangible. »

« Je croyais que tu jetais tout ce qui concernait le passé ? »

« Les photos, les cadres, les babioles oui. Je n'allais pas vouer un culte à une histoire terminée et me faire mal en regardant des souvenirs. Mais ton roman, c'est différent. Il est dans une boîte, je n'y touche pas. Je sais juste qu'il est là. Il me rappelle, quand j'y pense, la fille que j'ai connue et qui rêvait de devenir écrivain. Cette belle gosse, à la verve acide et à la langue pendue. »

Que répondre ? Ça me touche, évidemment. Son évocation de moi plus jeune me rappelle ce qu'il était quand je l'ai rencontré. Un beau brun de vingt-sept ans, aux yeux clairs, assez grand pour que je me sente protégée dans ses bras. Un homme qui respirait l'intelligence, avec un humour fin, une envie de vivre communicative. Un épicurien séducteur, très sexuel et qui tombait amoureux pour la première fois. J'aimais tellement être le premier grand amour de celui qui était le mien. Les autres ne comptaient plus. Nos passifs turbulents, les corps à corps fiévreux et les lendemains pauvres : ce temps-là était révolu.

Nous nous étions trouvés.

Pendant que je déroule ces images néfastes pour ma santé mentale, il me réécrit.

« Emma, je viens d'aller regarder puisque je suis dans mon appartement, dans le III^e. Je sais précisément où j'avais rangé ton roman. Dans mon armoire, dans une grande boîte à chaussures, d'après-ski. Il n'est plus là. La boîte est vide. Je ne comprends pas. »

Oh, mais moi je comprends très bien. Ça aurait dû être évident depuis le départ. C'est encore Elle.

« Demande à la mère de ton futur enfant. Tu sais, celle qui s'est fait la même coupe de cheveux que moi ? »

Pourquoi agit-elle ainsi ? Se sent-elle menacée ? Fouille-t-elle dans les affaires de Dorian et trouve-t-elle des éléments qui font de moi l'ennemi à abattre ? Il est certain que si elle a pris connaissance des messages qu'il m'envoie depuis New York, elle doit avoir mal au ventre.

Juste retour des choses ? Qu'importe.

Habiter près de moi, me copier physiquement, me jouer des tours et me faire passer ensuite pour une folle : c'est ça son plan ?

Mon Dieu, elle a la psychologie aussi épaisse que la taille.

« Arrête. Pourquoi veux-tu qu'elle fasse un truc pareil ? Elle est inoffensive. C'est une gentille fille, tu sais. »

« Tu dois l'aimer plus fort que tu ne me l'avoues alors. Parce que ta cécité est à un stade très avancé. »

« Sab, c'est Margaux qui t'a envoyé ce texte. Pouvons-nous ne plus jamais en parler s'il te plaît ? Vraiment ? Je t'en écrirai beaucoup d'autres, promis. Lui, c'est le passé. T'embrasse, à samedi pour le concert. »

Devant mon miroir, je compte mes rides en ajoutant des couches de maquillage. C'est moche de se dire qu'on n'aura plus jamais vingt ans. D'ailleurs, c'est quoi cette tenue ? Une robe longue, dos nu, pour aller voir un concert à Bercy ? Avec Sabrina ? Non, franchement, c'est ridicule. Je me change en tentant de ne pas tartiner mes vêtements de fond de teint. Une combinaison short, c'est plus *casual*. Avec mes sandales guêtres, une pochette décontractée et un chapeau, ça fera parfaitement l'affaire.

J'éteins mon ordinateur en prenant soin de vérifier plusieurs fois si j'ai bien enregistré mon travail du jour. Deux chansons supplémentaires pour le groupe dont s'occupe Jules et un chapitre d'*Asphyxie*. Je me sens toujours plus sereine de sortir après une journée productive.

Une caresse à Berlioz et extinction des feux. Direction la jouissance des oreilles.

Une heure et demie plus tard, me voilà garée et prête pour Adele. Ne manque que mon acolyte, que j'attends en tirant sur ma cigarette électronique. Ce XII^e arrondissement ne sera décidément jamais un terrain neutre. Je balaie l'espace en essayant de chasser les fantômes, de m'accrocher à des passants, d'imaginer leurs histoires.

— Hey, beauté !

— Tu m'as fait peur !

Sabrina adore se coller à moi par surprise.

— On y va ?

— Ouiiii !

— Et, pour information, je t'ai tout remballé et on n'en parlera plus, c'est promis, me dit-elle en me tendant un Tote Bag.

— Merci Sab.

Moi qui déteste la foule en général, j'aime les pas pressés des gens qui marchent côte à côte vers une voix qui les réunit. Je trouve ça poétique.

Quand on arrive à nos sièges, mon cœur se met à battre plus fort. Parce que j'ai hâte... et parce que j'aperçois, deux allées devant nous, une silhouette qui ressemble à Jonathan. Cet homme charmant, que j'ai éconduit faute d'intérêt et que j'évite, par gêne. Je me raisonne très vite : il déteste ce genre de musique, il ne viendrait pour rien ni personne au monde poser ses fesses ici. C'était d'ailleurs un de nos points de désaccord, lors de nos échanges.

— C'est laquelle, ta préférée ?

— Difficile à dire. Ça a longtemps été « Set fire to the rain »... Mais, ça, c'était avant « Hello ».

— Oui, eh bien ce soir, on n'est pas en mode « Hello », hein ? On se concentre sur « Send my love... to your new lover » !

Je souris.

— On va essayer. Ou alors on pourrait transformer les paroles ? Je lui enverrais bien de l'acide plutôt que mon amour, à cette nuisance.

Elle rit.

— Moi je veux qu'elle chante « Skyfall » ! s'exclame-t-elle.

La salle s'assombrit, les pieds tambourinent sur le sol. C'est l'heure de la première partie. Patience.

Mes mains tremblent légèrement autour de ce cliché. Je me mords l'intérieur de la joue. Le corbeau est de retour. Il m'a piégée. Salement.

« EMMA,
J'ESPÈRE QUE VOUS AVEZ APPRÉCIÉ ADELE. VOUS ÉTIEZ BELLE. PHOTO
SOUVENIR CI-JOINTE.

NE ROUGISSEZ PAS. JE VOUS CONNAIS JUSTE MIEUX QUE VOUS NE LE PENSEZ.
À BIENTÔT. SOYEZ INSPIRÉE. NE ME DÉCEVEZ PAS. »

Wind Beneath My Wings

— Je vais faire ça, merci Françoise.

— Courage, Emma. Prenez soin de vous et tenez-moi au courant.

— Promis, à bientôt.

Dans la vie, il y a visiblement trois gros chocs émotionnels. La perte de son habitat, le deuil et la séparation sentimentale. Des épreuves qui chahutent le quotidien, bouleversent les repères, mettent le cœur en vrac. J'ai perdu ma grand-mère, l'homme avec qui je projetais de finir mes jours et notre appartement, dans une même période, effroyable.

J'ai survécu.

Depuis, j'ai repoussé les fantômes, combattu les idées noires et rebâti sur une terre fragile mais fertile. Ce début de renaissance m'a coûté une énergie considérable. Comme tous les rescapés de ces chocs-là. Oui, se dire que l'on n'a rien d'original, que notre douleur est celle que presque tout le monde traverse dans l'une ou l'autre de ses tranches de vie, ça aide. Ainsi, on n'a plus le choix que de se relever pour prouver que l'on n'est pas moins robuste qu'un autre. Qu'on rejoint les rangs. Que tout ce qui ne tue pas rend plus fort.

Jusqu'à la reprise du chaos. Jusqu'à New York.

Mais l'ébranlement n'est plus le même. Parce qu'il y a la conscience que la surface, aussi loin puisse-t-elle être, reste accessible à ceux qui veulent bien nager.

Ce que je n'avais pas prévu dans mon programme, c'est qu'aux vieilles ou récentes déchirures s'ajouterait une impression de ne plus vraiment m'appartenir. Une forme de peur nouvelle, un carcan qui oppresse et qui menace.

Non, c'en est trop. Il est largement temps de faire une pause.

Loin. Vite. Seule.

Dans trois semaines, je décolle pour Bali.

Je viens de terminer *La Fille du train*. Je sais, je suis en retard : je lis souvent les best-sellers en marge de leur succès.

Ce roman m'a transportée. Percutée aussi. Il a fait écho à tant de choses. La rupture. L'infidélité. La trahison. La dépression. Le destin des autres, qui devient plus important que le sien. Le mensonge. Les

faux espoirs. La solitude. Les échappatoires artificielles. Les choix cornéliens. La jalousie. Le manque.

Je me répète que je m'en sortirai. C'est une question d'endurance.

Après avoir déposé le livre sur ma table de nuit, je tente de me défaire de mon plaid, de mon lit et de mon chien. Et, à cet instant précis, juste avant que je soulève la partie sur laquelle Berlioz roupille comme un bienheureux, pattes en l'air et tête de travers, il se met à ronfler. Il ne s'agit pas d'un ronflement discret qui se fondrait dans l'ambiance. Non, c'est un ronflement dense, sonore, assumé. Comme si un camionneur avait pris possession du petit corps de ma bestiole.

Je pouffe, puis je ris carrément. De plus en plus fort, à mesure que le bruit s'épaissit. J'attrape mon téléphone, parce qu'il faut capturer ce concert improvisé. Mon premier fou rire depuis des semaines, et la preuve que mon chien est un ovni. Sa taille modeste ne l'empêche pas d'être un vrai bonhomme. Et il a trouvé une nouvelle façon de me le démontrer. En rythme, avec conviction. J'ai les zygomatiques en feu et c'est délicieux.

Ça me renvoie à mon dernier gros fou rire. Un moment un peu hors du temps, comme celui-ci. J'étais allongée sur la table de mon ostéopathe, en espérant vivement qu'il allait pouvoir me remettre en état de marche. Bassin vrillé, cervicales et vertèbres déplacées. Le tout à cause de mon cerveau, de mes états d'âme et de mes angoisses. Si vous pensez que seuls un coup ou une chute peuvent abîmer votre corps, détrompez-vous. La simple affliction du cœur s'en charge à merveille.

J'étais donc sur le dos, légèrement crispée, concentrée sur sa voix. « Relâchez-vous. Respirez bien fort et... soufflez ! » J'aime bien cet homme. Monsieur Chang. Ses traits asiatiques, son sourire franc, ses yeux expressifs. Il transpire la bienveillance. Et il en connaît un rayon sur le lien entre souffrance psychique et physique. C'est un puits de ressources, d'expériences et de sagesse. Une clairvoyance qu'il a acquise aussi lors de voyages initiatiques, dans différents pays du monde. C'est toujours passionnant de me confier à lui et d'écouter sa vision des situations.

Ce jour-là, en me triturant la nuque, il m'a dit que j'avais à nouveau un problème avec un des muscles de ma mâchoire.

— Il est coincé. Et ça joue ici, sur vos cervicales. Je vais devoir le détendre, m'a-t-il lancé en enfilant un gant.

— Ah non, ai-je rétorqué.

— Pourquoi ?

— Je m'étais promis en venant que vous ne mettriez plus jamais votre doigt dans ma bouche. C'était tellement douloureux la dernière fois.

— Oh, mais ce n'est qu'un doigt.

J'ai gloussé. Il a souri. Puis s'est rendu compte du caractère saugrenu de nos phrases, sorties du contexte. Le silence s'est tendu un instant et nous avons inlassablement ri pendant vingt minutes. Chaque fois que l'un se calmait, l'autre reprenait de plus belle.

J'ai quitté son cabinet avec la sensation que la vie pouvait vraiment offrir des épisodes de joie inattendus.

Devant mon ordinateur, je peste intérieurement contre l'orage qui gronde et noircit ma journée. Je déteste le tonnerre, les éclairs et la pluie harassante depuis que je suis gamine. Pire, j'en ai longtemps eu une peur irrationnelle. Surtout lorsque j'étais seule, dans l'obscurité. Mais depuis ma séparation, j'ai appris à me contenir. À me redresser. À être forte. Notamment avec Édouard, un soir où nous jouions aux fantômes. Le ciel s'était mis à mugir. Il était terrorisé et, devant son affolement, j'ai dû maîtriser le mien. Grandir, pour le rassurer, lui dire qu'il ne pouvait rien nous arriver. Je pense que c'est un des secrets pour se débarrasser d'une trouille chronique : se retrouver avec un enfant qui a besoin de compter sur notre calme. C'est un peu comme ma phobie des guêpes. Je haïssais leurs corps jaune et noir désarticulés, leurs antennes provocantes et leur bourdonnement particulier. Jusqu'au jour où j'ai dû cohabiter avec l'une d'entre elles, dans ma voiture, et Doudou sur la banquette arrière. Je n'ai pas pu piler, pour sortir dans un hurlement tétanisé. Il a fallu que je tienne mon volant et que je pense à la sécurité d'Édouard avant tout. J'ai ouvert la fenêtre. Je lui ai demandé d'en faire autant de son côté. Et la vilaine a fini par s'éclipser.

J'essaie donc d'occulter les caprices du ciel et de me concentrer sur l'actualisation de mes réseaux sociaux. Satané Facebook. Lui et ses fonctionnalités dont on se passerait bien. Notamment celle par le biais de laquelle il se permet de te remémorer des souvenirs en photos. Quelle idée, franchement ? Je me demande comment le mec qui a ajouté ce truc ne s'est pas interrogé sur la maladresse éventuelle de la manipulation... Ils peuvent gaiement te planter devant les yeux une photo de ton ex quand vous fêtiez votre anniversaire de rencontre, de ton grand-père disparu, de ton amie avec qui tu t'es brouillée il y a trois ans, de ton chat qui s'est fait assassiner par un chauffard depuis, de ta maison qui a brûlé... Comment savoir si, en montrant des clichés rappels au détenteur du compte, Facebook ne va pas jeter de l'huile sur un feu déjà vorace ?

En l'occurrence, voir la tête de Dorian, blottie dans mon cou sur la plage, ne m'amuse pas du tout. Je me fous de savoir qu'il y a cinq ans, à cette date précise, nous étions au Mexique ! Pire, ça me heurte. Parce qu'évidemment, une image c'est aussi l'expression de visages heureux, le reflet d'une relation ou d'un sentiment ; possiblement évaporés. Parce que je sais que depuis, il est allé au Mexique avec elle.

Dans le même hôtel. Comme s'il avait pu remplacer un visage par un autre, sur le mur de ses souvenirs.

Si elle savait, elle.

Merci Facebook, merci de m'obliger à réfléchir à la question maintenant. Bien sûr, j'aimerais tirer un trait sur ces dernières années et me téléporter sur le sable blanc. Là où nous étions encore deux amoureux que rien ne semblait pouvoir séparer. Mais ce siècle ne sera pas celui de l'invention de la machine à remonter le temps, *a priori*.

On ne peut défaire que les liens, pas les erreurs.

Dorian voudrait probablement aussi prendre un train en sens inverse, si j'en crois ses messages. Oui, simplement parce que je ne lui appartiens plus. Hier, Margaux était attrayante, comme une nouveauté flamboyante, qui venait distraire ses journées avant de me retrouver. Aujourd'hui, c'est elle qu'il rejoint « à la maison » alors que je lui échappe. Je suis un électron libre. Et, comme un enfant, il veut le jouet qu'il n'arrive plus à dégoter. C'est un de ses plus gros défauts, avec sa propension à mentir au rythme où il respire et son goût pour la dissimulation. Margaux doit penser que son cœur est sien et qu'il se projette loin. Penser aussi que ce qu'il fait avec elle est unique. Erreur.

En les visualisant ensemble, je songe à ce soir, post rupture, où il m'a imputé la responsabilité de l'ébrulement de leur relation dans sa boîte. Un comble. Il m'accusait moi, sa compagne trahie, d'avoir mis en danger son poste, en me confiant à un de ses anciens collègues, dans un moment de désespoir. Parfois, Voldemort n'a aucune limite. Aucune décence. Aucun recul. Aucune honte. Il avait décidé de troncher une subordonnée mais anticiper et en assumer les conséquences, c'était autre chose. Me faire porter le chapeau était confortable. Surtout à cette époque, lorsqu'il se croyait à l'abri des réminiscences de son amour pour moi.

Oui, c'est moche.

Oui, quand ces flashs me reviennent, je me demande pourquoi j'ai succombé à New York. Il paraît qu'un homme qui fabule et qui pratique l'inversion accusatoire ne change pas. Ou très rarement. Dorian ne fera pas taire les statistiques. Il continue à tweeter à visage masqué, à se présenter sous un jour flouté devant sa famille, à leurrer les femmes en se leurrant lui-même, à prétendre posséder un diplôme et des biens qu'il n'a pas, à se cacher dans la pénombre pour mitrailler des ennemis imaginaires dans ses jeux violents.

Je crois d'ailleurs qu'il s'est même mis à tirer pour de vrai, dans un club. Au moins, là, il assume.

On lui donnerait le bon Dieu sans confession quand il se pare de sa moue de gosse. Mais derrière ce vernis séduisant, il y a une rage trop longtemps enfouie. De celle qui émane de l'enfance et des problèmes non traités. Des non-dits. Des interprétations qui pourrissent

l'inconscient, transforment un être sans le prévenir.

J'ai vu ça venir. Pourtant, je n'ai pas été capable de lui faire réaliser l'importance de ce travail à effectuer sur le passé. Son père, sa mère, ses démons.

Soudain, j'en ai assez de ses intrusions dans mon cerveau. Alors je fais glisser le désagréable vers l'utile. Je pense à *Asphyxie* et à Hugo. À sa dualité. Je vais pomper Dorian. M'en abreuver encore et encore, pour densifier Hugo.

Au revoir Facebook, merci pour ce moment. Je réfléchirai à deux fois à l'avenir, avant de te confier mes amis, mes amours, mes emmerdes.

19 août 2017, 18 h 47

Estelle et moi avions prévu une soirée filles, tranquille à la maison, avant mon départ. Des pizzas faites par mes soins, une bouteille de vin rouge, des tiramisus fraise-pistache, aux couleurs encore estivales. Et le fond musical que l'on préfère ensemble : le meilleur de la chanson française. Mais Estelle a plus d'un tour dans son sac... Alors que je pense ouvrir la porte à ma meilleure amie et sa chienne Ava, je tombe sur ces deux-là, entourées d'une dizaine de personnes.

« SURPRISE ! »

Je suis bonne cliente pour ce genre de chose : j'adore que l'on m'étonne. J'observe les visages qui rentrent au fur et à mesure, en comprenant vite que Chloé et Sabrina ont travaillé avec Estelle pour le listing. En plus de mes trois amies, il y a Clarisse et Romane, Vincent et Seth, Jules et Andrea, l'une des membres du groupe pour lequel j'ai écrit des chansons... Et, en voyant le bout de la file, je sautille sur place. Mon pote Alex et son homme, Greg, que je n'ai pas vus depuis un an ! Je n'avais aucune idée du timing de leur atterrissage, post tour du monde.

— T'es contente ? me lance Chloé en brandissant des provisions pour la soirée.

— Vous êtes les meilleures ! Je suis trop touchée.

— Interdiction de pleurer, hein ? me souffle Estelle.

Sabrina ferme la boucle en me serrant dans ses bras. J'ai une chance folle d'avoir ces sourires-là dans ma vie. Ce petit comité est si bien choisi. Éclectique, tendre et peu conventionnel. Tout ce que j'aime.

Berlioz semble aussi comblé que moi. Il va reprendre sa danse du ventre pour Ava, en espérant enfin conclure, plus profondément, cette fois-ci. Je prie pour qu'il ne lui fasse pas sa démonstration d'aboiement anti-araignées. Je crois que cette chienne a besoin de

virilité. Et je la comprends.

— Tu m’as tellement manqué, dis-je à Alex en l’étreignant.

— Et moi, je compte pour du beurre ?

— Mais non ! Toi aussi, Greg, évidemment.

Alex c’est celui qui m’avait sorti cette phrase, d’une drôlerie absolue, sur l’absurdité de se peser pour voir si l’on a maigri, alors que l’on est en pleine dépression. Comme si l’appel de la balance était plus fort que tout, chez nous, les femmes.

C’est entre autres pour sa finesse d’esprit, son humour et sa capacité à détourner les conversations tristes que je l’apprécie autant. On s’est connus dans un bar, un soir d’excès, il y a une douzaine d’années. Une de mes plus belles rencontres impromptues.

Pendant que je découpe mes pizzas en format buffet improvisé, Estelle, Chloé et Sabrina se chamaillent sur la playlist. Chacune veut brancher son téléphone à mes enceintes, persuadée d’avoir le monopole du bon goût. Elles me font marrer. Je trouve ça agréable de les regarder évoluer dans mon salon en sachant qu’elles ont développé une complicité au fil des années. Estelle l’avocate à la main de fer, Chloé la cavalière sauvage, Sabrina l’éditrice audacieuse. Trois mondes qui se sont apprivoisés.

Alex et Greg discutent, clope au bec, avec Romane et Clarisse dans le jardin, en se moquant gentiment du cinéma des chiens. J’aurais presque envie de leur en taxer une, en passant avec mon plateau. De troquer ma cigarette électronique contre une bonne vieille bouffée. Je résiste.

— Je fais les cocktails, lance ma Chlo. Qui veut quoi ?

— Un gin fizz !

— Un mojito !

— Un cosmo !

— Une piña !

— Euh, les enfants, on se calme ! Vous ne voulez pas vous mettre d’accord sur deux recettes ?

Cette effervescence, ponctuée d’éclats de rire, m’apaise. Je me rends compte que je me délecte de cette agitation de corps familiers dans mon espace.

Je ne me sens pas seule au milieu des autres ce soir. Je suis en communion avec eux. Leur présence me rappelle, au passage, que je n’attire pas que les âmes noires et les comportements déviants.

— Tu sais, j’ai l’impression que t’as directement capté l’essence du groupe avec tes mots. Vraiment, avec les filles, on est trop heureuse que Jules t’ait proposé d’écrire nos paroles.

— Merci Andrea, mais ce sont vos voix et vos notes qui m’ont inspirée. C’est un travail d’équipe.

— Elle est délicieuse ta pizza, Emma. T’es un vrai cordon bleu en

fait ? me complimente Seth.

— Le secret, c'est de prendre du plaisir dans la création. Pour les romans comme aux fourneaux.

— Hum.

Il a l'air songeur. Je ne rebondis pas. Je sais que les premiers shots de tequila m'ont déjà entamée.

Je suis contente de voir l'allégresse qui se dégage de Clarisse et Romane, depuis mon canapé. Elles ont l'air d'avoir trouvé un équilibre.

À moi de trouver le mien. J'espère que Bali sera le vent prêt à souffler dans mes ailes. « The Wind beneath my wings ».

En attendant, buvons, mangeons, rions, dansons et aimons-nous.

À l'heure de se dire au revoir, Vincent m'embrasse à la commissure des lèvres. Je ne comprends pas mais je pense que nous avons trop joué les buvards. J'ai hâte d'être loin de toute cette testostérone qui me trouble les sens. Hâte de faire ce que je crains le plus : me confronter à ma seule compagnie. Comme un défi.

Je ferme la porte derrière les derniers noctambules, me démaquille, me déshabille, embrasse Berlioz, saisis mon téléphone et... efface les numéros de Gaspard et Dorian.

Il faut savoir s'aider, avec les gestes les plus simples.

Demain ?

Tout est possible.

Who You Are

Cette matinée est plus éprouvante que je ne l'aurais pensé. À l'aéroport, je suis fébrile. Je ne suis jamais partie en solitaire, sauf pour rejoindre quelqu'un. J'ai la sensation de me jeter dans le vide. Et je m'accroche trop fort à ma valise.

Comme nous sommes dimanche, Estelle, Chlo et Doudou se sont arrangés pour m'accompagner. Je regarde mon chien se tortiller dans les bras de Chloé et je sais déjà à quel point il va me manquer. Lui, nos habitudes, nos pauses câlines et nos jeux idiots. Hier soir encore, je me suis allongée, j'ai fait la morte, en attendant qu'il s'intéresse à moi. Il est venu me renifler la main, le cou, puis s'est mis à me lécher frénétiquement le pied. Jusqu'à ce que je me relève, en mimant le zombie, pour le faire détalier à l'autre bout de la pièce.

Je n'ai ni mari ni enfant, mais j'ai un chien, une famille et des amis fantastiques. Il faut parfois se le répéter, comme pour se convaincre et l'intégrer. Un peu de soleil pour les jours de pluie.

— Allez ma poulette, c'est l'heure, me dit gentiment Estelle, en guise d'impulsion.

— Je sais...

— Tu as juste à passer les portiques et à te concentrer sur toi pendant quelques semaines, ajoute-t-elle.

Chloé conclut :

— Exactement. Et tu laisses cette histoire de lettres, de photos et de mec taré ici. Tu voyages léger, OK ?

— OK.

Elles m'enlacent chacune leur tour et je sens les larmes se frayer un chemin vers le bord de mes yeux. Doudou, qui remarque tout, passe son doigt sur le haut de ma joue. « Tu vas être une habitante de Bali géniale. Et je vais bien m'occuper de Berlioz avec maman. Ne sois pas triste, d'accord, tata ? »

Je lui colle un bisou dans son petit cou, caresse une dernière fois ma bestiole et envoie un geste de la main. Il est temps de marcher vers ailleurs, avant de devenir fontaine.

Au pire, un mois, ça passera vite.

Dans le deuxième vol, qui relie Doha à Denpasar, je cogite. Évidemment, il fallait que je sois assise à côté d'un jeune couple en chaleur. Je me console en me disant que j'ai le hublot et que je peux détourner le regard de ce qui se joue à ma gauche. La nana glousse sans discrétion en touchant son mec sous la couverture fournie par la compagnie. Elle doit se trouver très drôle, la grande téméraire.

— Tu crois qu'elle nous voit ? lui chuchote-t-elle.

Je réprime l'envie de lui envoyer une réponse cinglante : « Non seulement elle te voit mais elle t'entend. » J'ai encore sept heures à tuer dans cet avion, je ne vais pas me mettre mes voisins à dos. J'essaie de prendre de la hauteur : ça me fait déjà un truc amusant à raconter aux filles en rentrant. Alors je dégaine mon carnet de route et décide de noter l'anecdote. « J'étais installée sur mon siège, à la recherche désespérée du sommeil, et j'ai vu un chapiteau monter en contrebas. Non, je ne rêvais pas : Jeannette était bien en train de branler Jeannot. Et je pense qu'elle était à deux hésitations d'y mettre sa bouche. Bon voyage, Emma ! »

Je souris. Loufoque mais définitivement comique.

Cent vingt minutes plus tard, je ne ris plus. Déjà quatorze heures que je suis en voyage et je n'ai pas fermé l'œil. C'est le malheur des personnalités en tension permanente : on ne trouve le chemin du repos que dans un lit. Impossible de m'écrouler dans un train, sur un fauteuil, à l'arrière d'une voiture ou encore à la belle étoile comme Gabriella. J'ai besoin d'être à l'abri, à l'horizontale, et avec une couette de préférence. Pas confinée dans un espace réduit, avec le désir grandissant de me couper les jambes pour avoir plus de place.

Damien Rice chante « The Blower's Daughter » dans mes écouteurs et je me concentre sur sa voix plutôt que sur mon envie de piétiner les deux rigolos assoupis pour aller faire un footing dans l'allée. Punaise, que je déteste ça. L'enfer de l'angoisse qui monte, dans une cabine éteinte, entourée de gens qui pioncent sans difficulté. Mes paupières sont lourdes mais je ne parviens pas à lâcher prise pour dormir. Et je sais que si je prends un Lexo, ce sera pire : mon corps et mon esprit se livreront une bataille dont je serai le dommage collatéral.

Je jalouse les gens en business mais je sais qu'il va falloir vendre encore quelques romans pour m'autoriser ce genre de luxe. Deux mille euros supplémentaires pour jouir d'un lit sur un long courrier, ce n'est pas à ma portée.

Après avoir tenté la musique, la comédie romantique sur l'écran intégré, et l'auto-persuasion, j'abandonne : il faut que je m'étende. J'enjambe les voisins et me faufile jusqu'aux issues de secours les plus proches. Je m'aplatis sur le sol, en espérant que l'on m'oublie. Et que le souffle froid, qui me gèle les lombaires, ne m'empêche pas de me

reposer quelques instants. Avant qu'une hôtesse ne me réveille et m'oblige à me relever.

Je connais bien ce jeu du chat et de la souris. Dorian détestait ça. Mon indiscipline dans ce genre de cas lui faisait un peu honte. Aujourd'hui, je n'ai rien à perdre. Les minutes grappillées sont bonnes à prendre. Dodo.

En traînant ma valise, je respire à pleins poumons l'odeur de l'air. C'est un nouvel effluve. Ça me plaît déjà. Le ciel est azur, la température clémente. Et j'en ai fini avec l'avion pour quatre semaines. Alléluia.

Mon chauffeur, qui m'attendait à la sortie avec une pancarte à mon nom, porte le caractère affable de sa personnalité sur sa figure. Il s'appelle Gede et doit avoir environ quarante-cinq ans. Son anglais approximatif est attendrissant. L'essentiel étant que nous parvenions à nous comprendre.

Il m'explique que nous en avons pour un peu plus d'une heure, afin de rejoindre le Jannata Resort, à six kilomètres d'Ubud. Je ne suis plus à ça près et me sens bien mieux sur quatre roues qu'enfermée dans un oiseau métallique.

Gede me semble à la fois réservé et curieux. Comme j'ai engagé la conversation, il m'interroge sur mon parcours à venir.

— J'ai réservé au dernier moment un combiné d'hôtels sur Internet. D'abord le Jannata, puis le Sofitel à Nusa Dua, l'Ayana Resort à Jimbaran, et retour à Ubud pour la dernière semaine, au Jungle Fish.

— De beaux endroits !

— Tant mieux... Mais je ne compte pas stagner dans mes chambres. J'ai envie de visiter votre île.

— Si vous voulez, je peux être votre chauffeur attitré. Je vous ferai des prix.

— Avec plaisir. Vous avez WhatsApp ?

— Hum, non.

— Vous pouvez me donner votre téléphone ? Je vais vous l'installer. Ce sera plus pratique pour communiquer.

— D'accord.

Il me tend son appareil comme si nous nous connaissions déjà. Je lui rends avec l'application, et lance Spotify sur le mien. J'ai créé une playlist spéciale Bali, pleine de chansons indonésiennes. La bande originale du somptueux film *Toute la beauté du monde* de Marc Esposito m'ayant servi de point de départ.

Gede est étonné. Il me demande comment je connais les musiques de chez lui. Ça a l'air de le toucher que je me sois intéressée en amont à sa culture. Moi, ça me paraît logique. J'aime me plonger dans une ambiance, lorsque je voyage, jusqu'à en occulter mon vrai quotidien. Il n'y a pas d'autres manières d'être dépaylée.

Je manque juste de courage pour pousser l'expérience. J'aurais pu simplement réserver des billets d'avion et chercher des logements sur place chez l'habitant. J'ai préféré m'assurer une forme de confort en avance, pour ne pas consacrer trop de temps à cette quête-là. Ici, je veux désormais profiter de chaque journée pour découvrir, écrire. Inspirer, expirer. M'apaiser.

Fenêtre ouverte sur un tout nouveau décor, je chantonne dans la voiture sans comprendre de quoi parle le texte. Je questionne Gede et il me révèle l'histoire derrière les voix qui la racontent. Je sens que l'on va faire une équipe de choc tous les deux.

Arrivée à bon port, je lui promets de lui envoyer demain matin un planning détaillé de ce que j'aimerais faire cette semaine. Il me répond qu'il ajoutera si besoin ses suggestions.

Parfait.

On se salue, je récupère mes clefs à l'accueil, accepte le cocktail de bienvenue, et avance vers ma chambre. L'endroit est paradisiaque, même si la nuit, qui tombe tôt, a pris le pouvoir.

J'ai hâte de voir ce que le jour me réserve.

Je retire mon masque, et essaie de décoller les paupières de mes pupilles. Je n'avais pas pensé à fermer les rideaux hier soir. Un bel acte manqué. Le spectacle qui s'offre à moi est à couper le souffle. Depuis mon immense lit immaculé à baldaquin, je découvre la vue de ma terrasse en bois. Magique et lénifiante, entre le vert et le bleu. Un plongeon dans la jungle luxuriante, qui s'éveille sous les premières caresses du soleil. Je saisis l'instant, en écoutant la mélodie de cette nature à portée de main.

Entre ma décision de partir, son accomplissement et cette fresque inédite, je sens littéralement l'accalmie qui vient se nicher dans mon ventre. Et une paille, fictive, qui commence à aspirer une partie du trop-plein.

Mon premier petit-déjeuner balinais sera face à ce tableau. Je commande un *nasi goreng*, spécialité dont j'entends parler depuis des années. C'est un des plats emblématiques de la cuisine indonésienne. L'assiette se compose de riz frit dans de l'huile, assaisonné de sauce soja sucrée, d'échalote, d'ail, de tamarin et de piment, accompagné d'un œuf cuit au plat et d'une fine couche d'omelette, de poulet, de crevettes frites, de chips asiatiques et de quelques crudités.

Le serveur qui me la dépose sous cloche m'inspire autant de tendresse que Gede. Il s'évanouit après avoir fait ce signe, mains jointes et tête penchée, qui semble être la marque de respect locale.

Ubud, je t'aime déjà.

En dégustant mon plat qui mérite sa réputation, je songe à Julia Roberts dans le film *Eat, Pray and Love*. La dernière fois que je l'ai vu, c'était dans l'avion au retour de New York. Je rêvais de marcher dans

ses pas sur l'île des Dieux et, aujourd'hui, j'y suis. Je me sens pénétrée par une vague de légèreté et un sentiment de plénitude. Je n'ai pas peur de ne partager ce repas qu'avec le chant des oiseaux et les cris des singes au loin. Une victoire qui ferait sourire Françoise. C'est un peu grâce à elle. Je profite de chaque bouchée, me concentre sur le goût des aliments et la lumière si particulière de ce lieu.

Rassasiée, je me promets de me contenter d'une coupe de fruits à midi. En attendant, je me glisse dans la baignoire d'angle qui propose la même vue que la terrasse, dans cette salle de bains spacieuse et relaxante. La décoration, inspirée du design du pays, est une invitation à la détente ; entre les pierres qui bordent la douche ouverte, les vasques blanches sur le meuble en bois et le carrelage marbré. Je lance « Who you are » de Jessie J sur mon téléphone et ferme les yeux un moment. Je suis bien. *Don't lose who you are in the blur of the stars, Seeing is deceiving, dreaming is believing, It's okay not to be okay. Sometimes it's hard to follow your heart. Tears don't mean you're losing, everybody's bruising, Just be true to who you are...*

Plus tard, je lézarde au bord de la petite piscine à débordement qui surplombe cette étendue de palmiers, bananiers, caféiers, amandiers et autres bambous. Le planning de la semaine a rejoint le téléphone de Gede, comme convenu. Je voudrais désormais dédier cette journée à la lecture, l'écriture et la contemplation. Sur mon transat rouge, je me délecte de la sensation des UV qui me chatouille la peau. Il fait trop chaud pour écrire maintenant, donc j'attrape *L'Homme qui voulait être heureux* de Laurent Gounelle, et m'immerge dans cette eau bleu sarcelle. Nous sommes trois femmes, sur la plateforme en bois. Pas un homme à l'horizon, en dehors du personnel de l'hôtel qui montre de temps en temps le bout de son nez. On se croirait seules au monde dans cet écrin, qui ne doit compter qu'une vingtaine de chambres. Je fais une photo dans ma tête. Je veux me souvenir longtemps de ce que je ressens à cet instant. Une forme de libération.

Les doigts qui s'écrasent avec agilité contre ma voûte plantaire réveillent des douleurs qui font écho à mes organes en souffrance. Il n'y a pas plus efficace qu'une séance de réflexologie pour savoir de quelle partie du corps il est urgent de prendre soin. Le masseur a même osé me dire il y a une demi-heure que mon dos dupait moins que mon sourire. Qu'il fallait que je me fasse du bien et vite. J'ai répondu que j'étais ici pour ça. Ça a eu l'air de lui faire plaisir. Puis il a commencé à m'enfoncer un bâton métallique contre le pied, et je me suis demandé s'il fallait rire ou pleurer.

Déjà cinq jours que je parcours Ubud et ses environs. Dire que je suis charmée serait un euphémisme. Chaque endroit que je découvre semble avoir une âme. La ville en elle-même est en effervescence

permanente, mais une effervescence qui ne ressemble en rien à celle de mon pays. Au milieu de cette architecture indonésienne si particulière, il y a des taxis à tous les coins de rue qui alpaguent les touristes parce que c'est un des métiers les plus accessibles et rentables. Je décline toujours leurs propositions puisque mon tandem avec Gede me convient bien. Nous nous sommes vite liés, malgré la pudeur qui caractérise les gens d'ici. Je crois que je l'amuse, avec mon émerveillement d'enfant, ma cohorte de questions journalistiques et ma compassion pour les animaux. J'ai du mal à ne pas m'arrêter pour donner de l'eau aux chats ou aux chiens errants, caresser un veau encordé ou prendre en photo un singe qui emprunte le même chemin que nous. Gede fait preuve d'une extrême patience. Enfin, sauf au volant. La conduite locale me donne des sueurs froides. Les chauffeurs n'ont aucun problème avec les dépassements en plein virage ou en côte, sans visibilité. Tout repose sur l'utilisation abusive du klaxon. La règle est simple : le plus intrépide s'impose, l'autre plie. Alors, je pousse régulièrement des petits cris qui font marrer Gede. Pour lui, cette conduite est ordinaire. Il n'est pas non plus choqué par les scooters que l'on croise et qui transportent souvent deux adultes et un enfant, sans casque. Cela fait partie du folklore de Bali, de son décor.

Avant-hier, nous avons passé une longue journée sur les routes sinueuses, d'Ubud au lac Bratan, en passant par Tanah Lot le matin et les rizières de Jatiluwih, classées au patrimoine mondial de l'UNESCO l'après-midi. Il est venu me chercher à 7 heures à l'hôtel et je ne suis rentrée qu'à 21 h 30. Un périple que je ne suis pas prête d'oublier. J'ai appris, au détour d'un arrêt, que le café le plus cher du monde s'appelait le *kopi luwak*. Il est fait à partir de graines rejetées dans les excréments d'une civette asiatique, le *luwak*. Ce dernier consomme en effet les cerises du caféier, digère leur pulpe mais pas leur noyau, qui se retrouve dans ses déjections. Dans le tube digestif du *luwak*, les sucres gastriques font ainsi subir une transformation visiblement bénéfique aux arômes des grains de café. Dès le départ, j'ai ressenti une gêne et j'ai douté du confort de l'animal dans ces exploitations. Mes recherches sur Internet ont confirmé mon pressentiment. Ce café n'a rien de si exceptionnel et ces civettes ne méritent pas leurs cages. Une expérience que je ne retenterai donc pas.

En revanche, les rizières en terrasse de Jatiluwih sont époustouflantes et méritent indéniablement leur réputation. Véritables marques de fabrique du paysage de ce paradis insulaire, elles dessinent un amphithéâtre verdoyant, qui lie profondément culture et agriculture. J'ai passé deux heures à admirer leur étendue et je me suis même accordé trente minutes d'écriture au sol, tablette sur les genoux. Je ne pouvais pas me refuser mon péché mignon qui consiste à exercer mon activité préférée dans des édens propices à l'inspiration.

Cela dit, ce qui m'a le plus marquée, c'est définitivement le temple sur le lac Bratan à Bedugul. Niché à plus de mille mètres d'altitude, c'est un ancien cratère de volcan qui s'est rempli d'eau pour former l'un des deux plus grands lacs de l'île. Au milieu de ce panorama, qui rivalise avec certaines splendeurs canadiennes, trône un lieu de culte fondé au ^{xvii}^e siècle et dédié à la déesse Dewi Danu. J'ai été submergée par l'émotion, pour la première fois depuis mon arrivée ici. Au coucher du soleil, juste avant que la brume nocturne reprenne ses droits, il émane de cet amas de pierres, en forme de sapin, une énergie qui donne envie de dire merci.

Après cette heure et demie de rêverie et de palpations, je quitte le salon en saluant la bienveillance et l'efficacité de mon masseur. Il est temps de rentrer à l'hôtel pour dîner, face à la jungle qui ne dort jamais. J'ai hâte de retrouver Charlotte, Hugo et les autres. Je me sens de plus en plus forte pour affronter l'histoire que j'imagine pour eux.

En postant sur Facebook mes photos de la journée (on ne se refait pas), je découvre un message des plus surprenants. En anglais.

« Bonsoir Emma,

Je ne sais pas si vous vous souviendrez de moi mais, personnellement, je n'ai pas réussi à vous sortir de mon esprit. Ce baiser était aussi exquis qu'inattendu. Je vous ai reconnue dans une publicité pour votre roman. Une jolie femme, audacieuse et écrivain, ça ne se rencontre pas partout... Alors, même si l'on ne se connaît pas, j'ai décidé de faire un pas, pour prendre contact avec vous.

Au plaisir de discuter ensemble.

Joshua »

L'inconnu de New York ne sera plus un inconnu.

Feeling Good

Face à la mer, je réalise que ça fait déjà treize jours que je vis une aventure solitaire enrichissante. Bien sûr, Berlioz me manque, mais Doudou m'abreuve en photos sur WhatsApp, en piquant le téléphone de Chloé. Il a l'air d'apprécier ses balades quotidiennes à l'écurie. Je suis heureuse de le savoir entre de bonnes mains, ça me déculpabilise. De toute façon, il aurait été très égoïste de le trimballer ici, entre les températures inadaptées, les expéditions et les risques sanitaires éventuels pour lui.

J'enfonce mes pieds dans le sable et me délecte de la sensation des grains contre mes orteils. Le vent iodé adoucit la chaleur de plomb. Et le wifi arrive jusqu'à la plage. Que demander de plus ? Un homme pour me tenir la main ? Même pas sûre.

Mes échanges avec Joshua ont été assez brefs. Je lui ai dit que son message était charmant, comme notre moment hors du temps, mais que je ne comptais pas plus déménager à New York que lui venir vivre à Paris. Parfois, il faut laisser les souvenirs en suspension et ne pas chercher à les ramener au présent. Nous nous sommes engagés à nous prévenir si l'un ou l'autre traversait l'Atlantique, pour s'autoriser au moins un dîner. Mais au fond, je sais que ça n'arrivera pas. Et c'est probablement très bien comme ça. Cet état second qui a été le nôtre ce soir-là doit rester tel un tableau que l'on ne pose pas sur le mur mais dont on aime la présence au grenier.

C'est un peu comme le mail que Dorian m'a envoyé hier. J'aurais tant aimé qu'il le fasse juste après notre rupture. Qu'il se raccroche tout de suite à nous, me prouve qu'il n'imaginait pas un avenir sans notre amour. Mais, deux ans et un ventre rond plus tard, le goût est amer. À quoi bon me dire qu'il pense à moi et que son quotidien ne lui sied pas parfaitement ? Qu'il doute désormais des chemins qu'il a empruntés ? Il peut y mettre toute la poésie qu'il veut, ça ne changera rien : il a rayé toute possibilité de retour en arrière. Il n'arrive d'ailleurs pas à comprendre que, malgré les restes de braise enfouis au fond de mon cœur, je n'aurais jamais renoué avec lui aux États-Unis si j'avais su la vérité cette nuit-là. Je n'ai donc pas répondu, même si je

pense à lui dans ce contexte de vacances qui me renvoie à nos multiples pérégrinations que l'on chérissait tant.

Je préfère concentrer mon attention sur ce voyage et les trésors dont il regorge. Je le regretterai peut-être une fois rentrée dans ma maisonnette à Sceaux mais, pour l'heure, je refuse de laisser un quelconque élément extérieur perturber ma quête d'apaisement et mon apprentissage de l'éloignement. Je plonge pleinement mon être dans cette expérience balinaise. Oui, c'était possible de respirer un autre air, sans narines partenaires. Juste moi. Il suffisait, là encore, de changer ma perception. De faire la paix avec ma compagnie.

Les cerfs-volants m'offrent un ballet incroyable, depuis mon transat. La pratique de cette activité, à la fois ludique et traditionnelle, existe depuis des siècles à Bali. De sept à soixante-dix-sept ans, cette capacité à mettre un objet en vol semble fasciner. J'observe un touriste qui apprend à son enfant le maniement de son bateau de pirate volant et me demande si un jour, moi aussi, je connaîtrai cette complicité-là. Une question pour plus tard.

Gede me fait tout un mystère du lieu où nous nous rendons avant la plage de Padang-Padang et le temple d'Uluwatu en fin d'après-midi. Il a toute ma confiance. Je sais que s'il se réjouit pour deux c'est qu'il est sûr de son coup. En attendant, je tire sur ma cigarette électronique et on fredonne ensemble les chansons indonésiennes de ma playlist. C'est un peu la nôtre désormais. Je pense que, lui et moi, ne nous oublierons pas.

Une fois la voiture garée, il me demande de le suivre. Mon regard et ma bouche semi-ouverte doivent trahir mon émotion.

— C'est magnifique, Gede. On est où ?

— Balangan Beach. J'ai pensé que ça vous plairait pour écrire une heure.

— Vous êtes merveilleux.

Il sourit en baissant les yeux. J'ai envie de lui écraser un bisou sur la joue mais je me retiens, par respect pour son caractère réservé.

Perchée sur une falaise, entre le vert et la pierre, j'ai une vue plongeante sur le sable blanc, l'eau turquoise et les surfeurs déterminés. Le ciel, qui s'est parsemé de nuages, devrait accompagner à merveille le dessein de Gede : je vais pouvoir m'agiter sur mon clavier sans finir écrevisse. Je ne me risquerai pas à descendre la roche, comme les pêcheurs en contre-bas. Je suis bien en haut, sur cette plateforme circulaire qui s'aligne avec l'horizon.

À cet instant, je me dis que si je n'avais pas traversé ces tempêtes dans ma vie, je ne serais pas venue ici, en tout cas pas dans ces conditions, et n'aurais pas connu ce bonheur accessible, simple, d'une pureté absolue. Ce bonheur qui me reconnecte à moi-même.

Merci, donc, aux infidèles et aux fous.

Devant les étoiles qui percent l'obscurité, je lorgne l'alignement des planètes à l'œil nu et tente de comprendre qui est qui grâce à une application de mon smartphone. Je me surprends à ne jamais m'ennuyer. De jour comme de nuit, cette île me donne toujours une nouvelle idée. Une nouvelle envie. Un nouveau souffle.

Aujourd'hui, après la séance d'écriture sur mon pigeonnier, j'ai invité Gede à déjeuner sur la plage de Padang-Padang. Il a mis au moins un quart d'heure à accepter mais a fini par comprendre que je ne lâcherais pas. Qu'il n'y avait aucune raison qu'il se ravitaile dans son coin comme s'il ne pouvait pas manger à ma table. Pas après nos deux premières semaines de vie commune, si j'ose dire. Face à cette petite crique ravissante, nous avons avalé un *mie goreng* – les nouilles remplaçant le riz dans la recette déjà décrite – et longuement discuté des *baliens*. Ces derniers ont été rendus célèbres notamment par le fameux roman d'Elisabeth Gilbert dont est inspiré le film *Eat, Pray and Love*. Quand Julia Roberts a rencontré Ketut Liyer, le monde entier a pris connaissance de l'existence de ces guérisseurs de l'âme. Malheureusement, Ketut Liyer est décédé quelques mois avant mon expédition. J'aurais tant aimé qu'il pose sa main sur la mienne. Qu'il me dise ce qu'il percevait au fond de moi. Qu'il me conduise à une meilleure interprétation de mon for intérieur.

Plus tard, nous avons aussi partagé un fou rire à Uluwatu, lorsqu'un touriste, pourtant averti par les règles de sécurité à l'entrée, est devenu la cible d'un singe chapeleur. Adieu les lunettes de soleil dorées, qui scintillaient sur son crâne dégarni, comme un appel au vol. Le singe a pris le soin de les dépiauter avant de disparaître derrière un rocher.

Je crois que l'explosion de couleurs sur la mer, à l'heure de la révérence de l'astre du jour, a réconcilié tout le monde.

Hier, j'ai posté la pire anecdote en date sur mes réseaux sociaux. Le tête-à-tête indésirable avec un scorpion que j'ai frôlé au seuil de ma porte. Huit pattes, une queue, un dard aiguisé et une paire de pinces. Après vérification, il ne s'agissait pas d'une espèce au venin mortel mais je me demande tout de même lequel de nous deux a déguerpi le plus vite. Entre lui et la cohorte de moustiques qui avait pris mon corps pour un garde-manger pendant la nuit, j'étais remontée contre les arachnides et les insectes.

Je ne pensais pas que ça m'attirerait la compassion de Seth, qui en a profité pour m'envoyer son premier message depuis que je l'ai accepté parmi mes amis virtuels.

« Salut Emma. J'espère que tu te plais bien à Bali, tes photos sont aussi belles que toi. Je voulais te dire que j'ai eu mes trois minutes de rire journalistiques grâce à ton post... J'étais en train d'enrager contre l'invasion de moucheron dans mon appartement quand j'ai réalisé que toi, tu pouvais être amenée à te battre contre un ennemi plus effrayant. Je me suis senti con, j'ai rangé les bombes et

j'ai dédramatisé : si tu peux cohabiter avec un scorpion, je peux supporter la trentaine de moucheron qui a fait son nid chez moi. Du coup, je leur ai même joué du piano.

Trêve de plaisanterie, prends soin de toi. J'ai été ravi de te connaître davantage avant ton départ. J'espère qu'on aura d'autres occasions... »

Je souris. C'est une manière habile de s'inviter dans mon espace. Et j'imagine volontiers le ridicule de la scène : un grand bonhomme comme lui, s'excitant sur de minuscules et inoffensives bestioles.

Je réponds.

« Salut Seth, merci pour le compliment. Le concert a-t-il calmé le ballet des intrus ? Au pire, sors-leur ton kit de dentiste : il me semble que ça ferait flipper n'importe qui... »

Il est connecté.

« Ça te fait flipper, toi ? »

« Complètement... De manière générale, j'aime choisir ce qu'on me met dans la bouche. »

Je crois que j'aurais dû engager cette conversation avant d'avoir siroté mon troisième cocktail de la soirée bien entamée. D'autant que pour Seth, il doit être 6 h 30.

« Intéressant... »

Je change de sujet.

« Ça fait longtemps que tu pratiques le piano ? »

« Hum, depuis que je sais bouger les doigts, je crois. Non, plus sérieusement, depuis mes six ans. Ma mère voulait faire de moi un artiste. Elle n'imaginait pas qu'en réalité, je choisirais un métier qui fait peur aux filles... »

J'aime son humour. Pourquoi ne l'ai-je pas remarqué plus tôt ?

« Je préférerais écouter ton interprétation des notes plutôt que le bruit de la roulette, c'est sûr... »

« Promis, je ne mettrai aucun outil dans ta bouche. Je t'inviterai à dîner et mettrai plutôt du son dans tes oreilles, OK ? »

« Pourquoi pas... »

« Tu es où en ce moment ? »

« Dans le sud de l'île. J'oscille entre Nusa Dua, la péninsule de Bukit, Kuta, Jimbaran, Seminyak... C'est très joli, même si ce que j'ai vu dans les environs d'Ubud m'a davantage émue. »

« Sympa, ça donne envie ! Ici, on devine déjà que l'été va nous abandonner. Tu arrives à écrire entre deux excursions ? »

« Oh oui, beaucoup. Même pendant les excursions. Ces paysages me mettent

dans les meilleures conditions... »

« Je suis content pour toi. On se trouvera une date à ton retour ? »

« D'accord. Reparlons-en. »

« OK. D'ici là, bonne évasion et bonne création ! PS : comme on a un écran et des dizaines de milliers de kilomètres entre nous, j'en profite pour te dire que tu me plais beaucoup. »

Je rougis.

« Merci... Je file avant que mes pommettes se muent en tomates. Ne m'en veux pas. À très vite. »

Je ne me couche pas de bonne heure, mais je perçois dans mon ventre une vague sensation qui lierait ces deux mots pour n'en faire qu'un. Peut-être que sous ses airs de tortionnaire des dents, Seth est en fait quelqu'un de charmant.

Ain't No Mountain High Enough

Sur le bateau, j'essaie de faire abstraction du mal de mer. C'est amusant – pour les autres – une accro à la plongée qui a des nausées en voguant vers le lieu de descente. C'est un peu comme un aficionado du ski qui aurait le vertige dans les remonte-pentes.

C'est la première fois que je vais plonger sans Dorian depuis notre séparation. Je l'avais initié à cette activité lors de notre premier grand voyage, et nous avons fait une partie des cours ensemble. C'était devenu important pour nous. Partager ces souvenirs avec des tortues, des dauphins, des raies, des murènes et des poissons multicolores. Aujourd'hui, mon binôme a quatorze ans et cinq fois plus de plongées que moi à son actif.

Les adultes à bord nous regardent en riant. Alors, en allant chercher mon sac de matériel pour me préparer, j'interroge le boss du club, pour comprendre ce que signifie ce grand renfort de fossettes général.

— Ben, t'as vu comme il est émoustillé le gosse ? Bientôt il va lui falloir une deuxième serviette sur les genoux...

— Pfff, vous êtes bêtes ! C'est pour ça que vous vous marrez depuis tout à l'heure ?

— On rit de ton côté cougar... On ne dirait pas comme ça, mais tu attaques ta proie sans prévenir.

Deux autres types approuvent en hochant la tête.

— Mais vous n'êtes pas bien, hein ? C'est un gamin ! Il me raconte ses expériences...

Les revoilà en train de pouffer en chœur.

— ... expériences de plongée ! Ce n'est pas bientôt fini ce cirque ?

— Retourne le voir, Emma, il a l'air en manque...

Je leur envoie un signe de main pour clore le débat et me dirige vers Maxime. C'est vrai qu'il a l'air un peu touché par ma présence. C'est mignon.

— Tiens, mets-toi là, tu seras moins arrosée, me lance-t-il comme un grand.

— Non, t'inquiète, je ne vais quand même pas prendre ta place. C'est moi la plus vieille.

— Oui, mais c'est toi la fille.

Je ris. Il a déjà le sens de la galanterie.

— Pour tes oreilles, tu sais, moi aussi j'avais ça au départ et pendant un moment. Mais ça passe. Le truc, c'est de souffler en appuyant sur ton masque. Comme si tu te mouchais dans l'eau, tu vois ? Ça aide.

Il a quatorze ans et il me coache. Le reste de l'équipage est hilare. J'essaie de garder mon sérieux par respect pour Maxime. Je ne veux pas qu'il se sente mal à l'aise. Il ne mérite pas ça. Moi, je le trouve attendrissant.

Pour l'heure, il est temps d'aller nager avec les raies manta. J'ai hâte de les voir voler sous l'eau, les grandes majestueuses. La danse de leurs ailes blanches et noires, selon l'angle sous lequel on les regarde, est vraisemblablement un spectacle époustouflant.

« Je ne te remercierai jamais assez de me l'avoir présentée... »

« Je suis ravie pour vous deux, ma Romane. »

« Moi aussi ! Promis, tu seras mon témoin si un jour Clarisse m'épouse ? »

« C'est encore un peu tôt pour cette discussion, non ? »

« Oui... Je plaisante. Quoi que, j' imagine déjà son costume. »

« Profite de l'instant, il n'y a finalement que ça qui compte. On n'a aucune prise sur demain. »

« Je sais. L'écriture avance bien ? Ça me manque de te lire. »

« Oui, je suis productive. Mais tu vas devoir être encore patiente ! »

« Oh, ne t'inquiète pas. Quand j'aime, je ne compte pas... Prends tout ton temps. Il paraît que tu discutes pas mal avec Seth ces jours-ci ? »

« Comment tu sais ça ? »

« C'est Seth qui l'a dit à Vincent, qui l'a répété à Chloé, qui elle-même l'a confié à Clarisse, qui du coup me l'a soufflé. »

« Vous êtes incroyables ! Bon, je dois te laisser, j'ai rendez-vous avec mon chauffeur... »

« On ne se refuse rien à ce que je vois... »

« Ici, avoir un chauffeur ne coûte pas un bras. C'est le moyen le plus pratique pour se déplacer, et ça aide les locaux à avoir de meilleurs revenus. En plus, je suis tombée sur une perle. On s'entend super bien. »

« Oui, j'ai vu passer une photo de vous deux, c'est canon ! Mais fais attention, Seth va être jaloux ! »

« Pfff. N'importe quoi. Allez, bisous ma belle. »

« Je t'embrasse. Prends soin de toi. Je suis heureuse de te sentir heureuse. »

Savoir qu'il ne me reste plus que six jours à Bali me tord un peu les entrailles. J'ai le sentiment de vivre mieux. D'être plus légère, de faire des rencontres inoubliables et de savourer pleinement mes journées. Comme si cette île me donnait l'impression d'exister plus intensément.

De percevoir plus intensément aussi, en prenant le temps de m'attarder sur les lieux, les odeurs, les saveurs et les autres. Il est possible de trouver au bout du monde des gens avec qui on a plus en commun que nos voisins de palier. J'avais peur de m'ennuyer seule mais cette solitude est en réalité une occasion de mieux s'ouvrir au monde. J'aime ma routine de lecture, d'écriture, de visites, de discussions avec Gede ou avec des inconnus de différentes nationalités. J'aime mes nuits paisibles, dans un grand lit que je ne trouve étrangement pas vide mais juste agréablement immense.

Le soleil essaie de percer le gris du ciel : pas de doute, je suis bien de retour à Ubud et il est plus de 13 heures. Je ne sais pas si l'on peut en faire une généralité, mais j'ai cru remarquer que le ciel du matin est toujours plus bleu ici.

— Emma, vous ne voulez pas vous arrêter là ?

— Pourquoi, Gede ?

— Regardez à droite, sur le trottoir... Il y a une femme qui fabrique des carnets à partir de vraies feuilles d'arbre, de bois et de papier naturel. Pour vos notes, pour vos livres.

— Trop bien ! Oui, je veux m'arrêter, merci Gede.

Je suis tellement touchée. Il commence à me connaître. Ses suggestions visent juste. Je vais absolument acheter un carnet à cette vieille dame, qui les crée de ses mains à partir de produits locaux. Ce sera un carnet pour un grand projet parce qu'au regard de sa confection, il a déjà une âme.

En repartant, on croise des enfants à vélo, que l'on double à une vitesse raisonnable. Merci mon Dieu. Je suis étonnée par l'homogénéité de leur tenue. Gede m'explique que les élèves changent d'uniforme selon les jours de la semaine. Je trouve ça assez contraignant. Tellement que je me demande si j'ai bien compris sa phrase. Mais je n'ose pas lui faire répéter pour m'en assurer.

Sur des petites routes, en s'enfonçant en dehors de la ville, le décor change un peu. Au milieu des rizières des environs, on distingue des poules, des canards, des oies et même des hérons. Les animaux avancent en cadence et semblent avoir un rôle à tenir dans cette chaîne de travail. Les têtes couvertes et les dos courbés sont nombreux, dans les champs de riz. Ces gens respirent le courage, sous leurs traditionnels chapeaux de paille triangulaires. Des visages parfois froissés, des corps fatigués mais des regards qui racontent de si belles histoires, en général.

Nous apercevons aussi des femmes, très menues, qui ont l'air de parcourir des kilomètres avec leur coiffe de récoltes, probablement très lourdes. La hardiesse n'est définitivement pas l'apanage de l'homme.

Et comment évoquer Bali sans parler de ses temples ? Il y en a au

moins trois par village et chaque famille est assignée à un lieu précis. Pas religieuse pour deux sous, et assez hermétique à la pratique d'un culte quelconque même si je respecte le choix de chacun, je trouve qu'ici ça sonne différemment. Les Balinais donnent presque envie de s'intéresser à leur foi tant il se dégage une forme de douceur dans leur manière de la véhiculer.

Tranquillement installée au Bali Buda devant un jus de coco que je bois à même la noix, je profite du wifi pour faire quelques recherches pour *Asphyxie*. J'essaie d'ignorer le couple qui s'ennuie ferme à ma gauche et qui contraste avec deux jeunes amoureux à ma droite. Me voilà coincée entre deux mondes.

Comme s'il m'avait entendu à l'autre bout de la terre, Seth se met à m'écrire. J'ai appris une profusion de choses sur lui ces derniers jours. Nos conversations sont devenues subitement journalières. C'est rare, pour ne pas dire inédit, de trouver quelqu'un avec qui il n'y a pas de blancs, même par écrit. Nous avons en permanence un truc à nous raconter. J'en ai parfois des crampes aux doigts ou aux poignets, ce qui ne m'était jamais arrivé. Entre nos échanges et mes heures dédiées à *Asphyxie*, je ne suis du coup pas mécontente d'être sur une île peuplée de masseuses et masseurs hors pair.

Depuis qu'il m'a expliqué son passif émotionnel, je me sens connectée à Seth. Il a vécu sept ans avec une femme qui l'a trahi et s'est tirée du jour au lendemain avec son patron. Peu d'explications et beaucoup de souffrance. Il s'est retrouvé seul dans un grand appartement choisi à deux. Elle a été indigne de leur histoire, il a été victime de son attachement. Je connais ça trop bien. Et même s'il ne m'a donné aucun détail, je comprends mieux pourquoi il pouvait me sembler vaguement maladroit par moments. Ce genre d'expérience nous fait perdre toute confiance. Et un an, c'est trop court pour récupérer un état normal, si tant est que l'on puisse appeler ça la normalité.

Par ailleurs, je lui découvre une finesse d'esprit et un humour qui me plaisent bien. Il ne m'agace pas. Ses phrases, ses questions ou ses réponses ne tombent pas à plat, ne sonnent pas faux. Alors, même si je n'ai pas d'idée sur le type de relation que nous sommes en train de tisser, je me laisse prendre au jeu. Serons-nous amis, amants, amoureux ou simplement une compagnie virtuelle agréable l'un pour l'autre ? Françoise me dirait de vivre aujourd'hui sans chercher à deviner demain.

« Et pourquoi tu n'as pas été saluer cette dame, si elle t'intriguait tant ? »

« Je n'allais pas l'accoster dans la rue alors que je ne la connaissais pas. Ça aurait été cavalier de l'aborder pour lui dire simplement que son visage me touchait et que j'avais envie de l'aider à porter son sac. »

« Peut-être oui, mais tu n'aurais pas eu de regrets. Et puis, je suis certain qu'en

l'espace de deux minutes elle aurait compris que tu étais simplement une fille très humaine et ouverte aux autres... »

« T'es mignon. Mais je crois que, parfois, il faut garder ses émotions pour soi. L'autre n'est pas toujours prêt à les recevoir, même si elles partent d'un bon sentiment. Surtout que les gens d'ici sont très réservés. »

« Plus je te lis, plus j'ai envie de passer des heures à te parler. Je ne comprends pas comment quelqu'un a pu briser un cœur comme le tien... »

« ... »

« Ne rougis pas, c'était la minute sans filtre. Je vais reprendre mon sérieux ! Tu connais déjà le planning de tes derniers jours ? »

« J'ai demandé à Gede de me reconduire au lac Bratan pour toute une journée demain. J'ai tellement aimé cet endroit que je veux y écrire encore quelques heures. »

« C'est vrai qu'à en croire tes photos, il y a vraiment une ambiance singulière là-bas. »

« Tellement. Et toi ? Ton programme de fin de semaine ? »

« Oh bah, passer la roulette au maximum d'enfants accros aux bonbons, mettre des couronnes à des vieilles pour qu'elles puissent mâcher autant que sucer, arracher des dents mortes. Enfin, torturer des gens, quoi. »

« T'es bête ! »

« Je suis sûr que je t'ai décroché un sourire. »

« Un grand ! Et même un gloussement. »

« Je vais capturer l'image dans ma tête alors. J'aime bien quand tu souris. Belle fin de journée. À vite. »

« À demain, non ? »

« À ton tour de retirer ton filtre. »

« Je ne vois pas de quoi tu parles. »

« À demain, jolie toi. »

À l'aéroport, la crise d'angoisse monte tout doucement. Je n'ai pas envie de rentrer. C'est comme si je n'avais pas fini mon travail personnel ici. Bali me fait un bien fou. Je me suis reconcentrée sur l'essentiel. Le goût des aliments, la texture de l'eau, les conversations les plus simples, la communion avec la nature et ses habitants souvent poilus, les besoins primaires, l'écriture, la lecture, la satisfaction d'accomplir des gestes basiques et de découvrir des terres nouvelles. J'ai vraiment réussi à faire abstraction des ondes négatives laissées en France. J'ai même eu l'impression de « rencontrer » Seth pour la première fois. Peut-être que l'esprit libre, on perçoit les autres différemment ? À Sceaux, je ne le voyais pas.

La perspective des presque trente heures de voyage porte à porte me scie les jambes et le courage.

« Allez Emma, tu vas retrouver Berlioz ! »

« Oh oui, mon amour de bestiole. »

« Et tes copines ! »

« Je préférerais qu'elles me rejoignent ici ! »

« Tu n'as plus l'âge de croire au Père Noël, et puis ce n'est pas la saison. »

« Pfff ! »

« Enfin, puisqu'il te faut une vraie, grande, importante raison de dire au revoir à ton île... »

« Oui ? »

« Eh bien si tu persistes à reculer, tu ne pourras ni tester mes talents culinaires, ni écouter les morceaux de piano que je t'ai promis... »

« Pas faux. »

« Cache ta joie ! »

« Non, vraiment, j'ai hâte... »

« Si tu es sage, je me renseignerai pour te faire un *nasi goreng*... »

« T'es vraiment un mec bien, en fait ? »

« Pour un dentiste tu veux dire ? »

« Non, tout court. »

Eye Of The Tiger

C'est décidé : dans une semaine, je reprends la boxe. Ça me manque beaucoup trop. Tant pis si mon ancienne coach n'est plus dans ce club, j'apprendrai à en apprécier un autre. Il s'appelle Sam et, ce matin, il m'a convaincue.

À chaque époque, ses nouveaux visages.

Bali m'a calmée et m'a permis de revoir au fond de moi-même. La boxe va me permettre de rester centrée. C'est un défouloir mais aussi une discipline. Elle requiert de la rigueur, de la détermination et de la concentration. Il ne s'agit pas juste d'envoyer des coups ciblés. Il faut savoir encaisser ceux que l'on reçoit, quand on ne parvient pas à les éviter. Accepter de courir, de faire des pompes, des abdos, des fentes, des jumps et tant d'autres mises à l'épreuve du corps avant qu'il soit en état de monter sur le ring.

Je suis rentrée depuis quarante-huit heures et me suis réadaptée plus vite que je ne l'aurais cru. L'automne n'a pas encore complètement chassé l'été, ce qui adoucit la transition. Berlioz m'a fait la plus grande fête de l'histoire des fêtes, et serrer les filles dans mes bras m'a consolée du changement de paysage. Je n'ai pas encore vu Sabrina, qui est en pleine charrette sur un texte à paraître, mais nous nous sommes parlé au téléphone pour compenser.

En arrivant à la maison après mon excursion au club, j'observe ma boîte aux lettres qui est à deux doigts de vomir. Comment peut-on recevoir autant de trucs en un mois ? Chloé a insisté pour que je la vide hier, mais je ne le sentais pas. Ce matin, je suis prête. Pour les impôts, la banque, les lectrices, les projets, les contrats et même pour les fous. Je suis une boxeuse. Je peux affronter des bouts de papier.

Je procède méticuleusement, comme d'habitude. Un tas pour l'administratif, un tas pour les lettres manuscrites. Dans ce dernier, je découvre une carte de Gabriella et Nico, une photo et un mot de mes parents qui viennent de fêter leurs trente ans de mariage à Venise, un cliché de la peinture que Gaspard a faite à mon effigie, une copie manuscrite du mail de Dorian (comme si j'avais besoin d'un double exemplaire pour comprendre ?), le dernier courrier des lecteurs

envoyés par Sab et... un joli carton d'invitation à dîner pour demain soir, envoyée par Seth.

Ce qu'il y a d'intéressant avec ma boîte aux lettres c'est qu'elle a le pouvoir de me faire passer par toutes les couleurs. Une espèce de palette d'émotions à portée de main.

Je range Gaspard et Dorian dans le placard interdit que j'avais rouvert pour commencer *Asphyxie*. Je me moque de Gaspard, même si je reconnais son talent. Un bon peintre, un bon amant mais un sale type. Quant à Dorian, je n'ai pas relu jusqu'au bout ses états d'âme. Je ne veux pas l'autoriser à souffler sur les braises. C'est douloureusement inutile. Je ne suis pas celle qui porte son enfant. Je me le répète chaque fois que c'est nécessaire, pour ne pas céder à la tentation d'entendre sa voix, pour ne pas me laisser à nouveau happer par le souvenir de nous.

J'accroche Venise et Buenos Aires sur mon réfrigérateur en inox. Un peu d'eux chez moi. Je glisse les missives des lecteurs près de mon ordinateur. Elles seront à disposition pour mes pauses dans le jardin. Et je me concentre sur ce qui m'intéresse vraiment. Sur ce qui a remué un truc dans mon ventre, sans prévenir.

« Cette invitation officielle, et dans les règles de l'art, me plaît bien. Je serai donc là à 20 heures, avec une bouteille de prosecco, l'estomac bien vide et les oreilles dégagées. T'embrasse. E. »

« Je t'attendrai (habillé) dans mon tablier, avec mon chat (un mâle) sur le canapé et mes instruments (du cabinet) bien cachés. Hâte ! T'embrasse aussi. »

Dans le XIV^e arrondissement, près d'Alésia et de sa fameuse église, Seth a un appartement décoré à la mode scandinave. C'est élégant et charmant. Épuré, dans les tons pastel, avec du bois doux pour l'œil. On s'y sent à l'aise, ce qui n'est pas peu dire pour un premier rendez-vous à deux, dans l'intimité d'un lieu de vie.

Je le regarde officier derrière ses fourneaux, avec le chat noir en contrebas qui attend qu'un bout de crevette s'envole miraculeusement. Non seulement Seth a tenu sa promesse quant au *nasi goreng* mais, en plus, l'odeur qui se dégage de sa préparation me renvoie vraiment à Bali.

Soudain, je réalise qu'il porte le même nom que Nicolas Cage dans *City of Angels*. Et cette histoire d'anges et d'amour difficile a toujours été l'un de mes films préférés. Simple coïncidence ?

— Tu es bien silencieuse...

— Je te regarde.

— Ah oui ?

— Ce tablier, c'est un attrape-filles ?

— Je ne sais pas... Ça fonctionne mieux que la roulette, non ?

Je ris.

Il dispose ses dessous de verre en ardoise, ses sets de table ronds –

qui tranchent avec les lignes droites de sa table blanche et bois –, ses couverts, et la carafe dans laquelle le vin rouge a pris le temps de décanter.

— Je te sers un verre ?

— Avec plaisir.

— On gardera le prosecco pour le dessert ?

— Comme tu préfères, c'est toi le chef ce soir.

Nos doigts se frôlent lors du passage du verre. On ne dit rien mais je sais que l'on n'en pense pas moins. C'est définitivement la naissance de quelque chose. Seule question : de quoi ?

Seth ne correspond pas exactement à mon genre d'homme. Il est grand mais assez fin. Il a les cheveux châtons qui tirent vers le blond foncé en plein été. Ses yeux ont des touches de vert dans la profondeur du marron. Et si je devais définir mon type, je dirais que j'ai plutôt tendance à flancher pour les grands bruns, au corps développé et aux yeux bleus.

Oui, quelle caricature.

Pourtant, ce soir, quand je balaie mon hôte d'un regard le plus discret possible, il me plaît. J'ai finalement appris à connaître son esprit, son for intérieur, ses références et son orthographe irréprochable avant de m'intéresser à son charme purement physique. Et, on ne peut pas nier que c'est un bel homme. Sa beauté ne fait simplement pas partie de celles qui m'interpellent d'habitude.

— Milord, descends !

Le chat vient de se chauffer un coussinet près des plaques à induction. Plus de peur que de mal. Le matou évolue tranquillement sur les meubles, la table, le plan de travail et, comme mon œil interloqué doit parler pour moi, Seth détourne mon attention.

— Tu viens goûter ?

Je m'approche et avance la bouche vers la cuillère en bois. L'effluve qui se dégage des poêles est un bonheur pour mes narines. Et le goût n'a rien à lui envier. Un orgasme pour mes papilles.

— La vache, c'est bon !

— Merci, je suis content que ça te plaise.

— Il faudrait être difficile...

— À table, alors.

À minuit et demi, Seth me raccompagne jusqu'à ma voiture en s'assurant que je sois en état de conduire. Je ne sais pas vraiment si j'aurais préféré qu'il me propose de rester. Je crois qu'il le fait exprès. Il a l'air d'avoir envie de moi, mais ne m'a même pas encore embrassée. Il calcule sûrement son coup pour me laisser de l'espace, pour nous laisser en suspens, parce qu'il a conscience que prendre son temps est souvent un gage de réussite. Non pas qu'il y ait de règles préétablies, mais il y a des codes de conduite moins risqués que

d'autres.

— Tu es sûre que ça va aller ? Sinon, je t'appelle un Uber...

— Oui, ne t'inquiète pas. Je n'ai bu que trois verres de vin, largement épongés par ce bon dîner.

Il sourit.

— En revanche, on a tellement papoté, qu'on en a oublié cette histoire de piano...

— Voilà une belle raison pour te faire revenir vite.

À mon tour de sortir les fossettes.

Le silence se tend un instant, parce que l'on ne sait pas comment se dire au revoir, après ces semaines de conversations denses et cette soirée réussie.

Je fais un pas en avant vers lui, il glisse sa grande main derrière ma nuque, et pose ses lèvres sur les miennes. Doucement. Avec une délicatesse absolue. Puis il se dégage, sans m'emballer vraiment.

Je le rattrape, pour en redemander un peu. J'entrouvre ma bouche, pour sentir sa langue.

Et l'on finit par se décoller sans prononcer un mot. On communique avec les yeux.

Je démarre, la musique rompt la pause sonore, et il m'observe m'éloigner dans la rue. Céline Dion chante « Recovering » dans l'habitable, et j'écoute les paroles que Pink a posées sur cette mélodie. Je roule, sereine, vers Berlioz, mon lit et demain.

Vingt-cinq minutes plus tard, je suis devant chez moi mais je reste dans ma Fiat 500. Qui n'a jamais fait ça ? Garder ses fesses sur le siège, contact allumé, pour finir d'écouter une chanson ? Impossible de couper Beyoncé au milieu de « Halo »... Je chante avec elle à pleins poumons, en espérant que personne ne m'entende. Ni ce soir, ni jamais.

Sur la dernière note, je coupe le moteur. La vie est douce, ici et maintenant.

« OK. T'es prêt ? J'ai un "sans filtre" absolu... Imagine que Berlioz et Milord ne s'entendent pas ? »

C'est vrai que son chat me semble plus « lord » que « mie » !

« Oh, tu envisages donc les présentations ? J'aime. »

Nos corps ont roulé sur le canapé, sur le tapis de ma chambre puis sur le lit. Un simple échange de regards a allumé le feu. Nous avons fait l'amour trois fois et il est deux heures et demie du matin. Nous sommes en fusion. En harmonie. Il n'y a pas de violence comme avec Gaspard, mais le juste équilibre entre désir ardent et infinie tendresse. Notre complicité décuple les sensations. Je me sens bien contre lui, comme si j'étais à ma place. C'est étrange. Je n'ai pas ressenti ça depuis... des années. Nos peaux s'épousent naturellement. On se

nourrit, comme dans nos conversations incessantes et interminables.

Après une telle partie de plaisir, nous voilà assoiffés et affamés. Je nous prépare un plateau de fromages, des morceaux de pain et ouvre une bouteille de prosecco. On ne se refuse rien.

Dorian n'aimait pas le fromage. Seth adore ça. Comme moi.

— On se croirait presque dans *Pretty Woman*. Ne manque que les fraises...

— Je ne l'ai pas vu.

— Non ? Tu plaisantes ?

— Oh, ce n'est pas un film de référence non plus, si ?

— Tu vas te faire ton propre avis.

J'attrape le DVD dans ma collection, allume mon ordinateur portable et installe notre pause cinéma. Il se laisse faire.

Le tableau vend du rêve. Deux êtres rassasiés par le ventre, le cœur et la chair, enroulés sous des draps, verre à la main, devant un classique du grand écran.

Pendant que la ville dort, nous, on vit.

Hugo et Charlotte m'ont épuisée aujourd'hui. Ou peut-être est-ce ma nuit qui a aspiré mon énergie ?

Je me redresse, m'étire et tire sur ma cigarette électronique en avançant vers la porte-fenêtre pour appeler ma bestiole. Une heure qu'il crapahute sans surveillance dans le jardin alors que je me bats avec mes mots et mes personnages. Je n'ai pas vraiment vu le temps passer, en m'agaçant sur ma lenteur du jour. L'écriture n'est pas un long fleuve tranquille. Jamais. C'est une expérience changeante et éprouvante, bien qu'incontestablement riche.

Berlioz tarde à montrer le bout de son nez. J'enfile donc des baskets pour fouiller ce jardin qui, pourtant, ne fait que quarante mètres carrés, et je le trouve, prostré, sous les arbustes. Il a un bout de papier coincé dans le collier.

Je le prends contre moi et m'assure qu'il va bien avant de déplier ce truc. Il tremble. Je m'en veux comme une mère qui aurait détourné le regard de son enfant.

— Tout va bien, mon amour, je suis là.

Je jette un œil inquiet autour de moi et rentre en vitesse.

« EMMA, EMMA, EMMA...

VOUS N'ÊTES PAS ASSEZ CONCENTRÉE EN CE MOMENT... VOUS ME CHAGRINEZ.

RESSAISISSEZ-VOUS.

ÉCRIVEZ. PENSEZ À CE QUI VOUS TIENT VRAIMENT À CŒUR.

LES MAUVAIS CHOIX ONT PARFOIS DES CONSÉQUENCES DRAMATIQUES.

À BIENTÔT. »

Je serre Berlioz. C'est décidé, demain, je vais porter plainte.

At Last

Au commissariat, derrière ses lunettes strictes, la policière me prend de haut depuis un quart d'heure. Elle m'explique que les premiers courriers du corbeau étaient plutôt gentils et qu'ils ne relèvent pas du harcèlement en l'état. En d'autres termes, je suis bien mignonne mais la police a du travail et mes craintes d'écrivaine attachée à son chien n'ont pas leur place ici. Il n'y a pas eu d'agression physique, pas de menaces concrètes, simplement des encouragements vaguement virulents concernant l'écriture. Ce doit être un lecteur ou une lectrice, et puis c'est tout.

— Je ne pense pas qu'une personne réellement malintentionnée prendrait la peine de vous envoyer des invitations pour Adele... C'est la rançon de la gloire, mademoiselle.

Saloperie. Elle, j'aurais préféré qu'elle m'appelle « Madame ».

Le fait que cette personne sache où j'habite, ait touché à mon chien, m'ait suivie au concert et à l'écurie : ça ne l'inquiète pas, la bonne femme.

— Trois ou quatre lettres ? C'est dérisoire...

Sentant que mon ton ne monte plus mais que ma respiration me lâche, elle s'adoucit en me disant qu'elle comprend, mais qu'elle ne peut rien faire pour l'instant. Il faut que je sois vigilante de mon côté.

Puis, elle me pose quelques questions sur ma vie privée, auxquelles je réponds les dents serrées. Et elle conclut.

— Ça pourrait être votre ex comme un admirateur. Mais honnêtement, je ne peux pas vous placer sous surveillance pour ça. Faites une liste vous-même et confrontez les gens qui vous semblent suspects ? Et, en cas de réelle attaque ou effraction, revenez nous voir.

En résumé : guettez, patientez, quand il se passera un truc grave, là, on agira.

Je viens de perdre une heure de ma matinée pour des clopinettes. Et je suis remontée comme un coucou.

J'ai hâte d'aller boxer ce soir. En attendant, j'envoie un SMS à Seth pour lui faire un bilan de la situation et pour la joie de voir son nom s'afficher sur mon écran.

Jouir des plaisirs simples dans un monde complexe.

Sur mon canapé, je fais face à Seth, qui me parle en tenant mes jambes entre ses cuisses. Il est à la fois concentré sur le contact salvateur de nos corps et sur le poids de mes mots. Il pèse les siens.

— Tu n’as aucune idée de qui ça pourrait être ?

— Aucune.

— Et ton ex ?

— Oh non, il veut à moitié me récupérer... Enfin, simplement parce qu’il ne peut pas m’avoir, pas parce qu’il m’aime vraiment. Bref, hors sujet, excuse-moi. Je veux juste dire que ça ne lui ressemble pas.

— Je vois, dit-il avec un très léger mouvement de recul, presque automatique.

— Je suis désolée, on n’a pas à parler de lui.

— Ne t’excuse pas. Avec tout ce que j’ai traversé, je comprends. Il y a des ex qui laissent plus de cicatrices que d’autres et qui, après avoir tout raturé, reviennent la bouche en cœur.

Je réponds avec les yeux. Il reprend :

— Tu n’as pas eu de débordements avec tes fans ces dernières années ? Réfléchis bien. Quelqu’un qui t’aurait semblé louche, dont l’attitude n’était pas normale *a posteriori* ?

— Non, vraiment, je ne pense à rien en particulier. Quelques larmes, des lettres qui regorgeaient d’affection, des câlins un peu oppressants mais, à dix-huit ans, on ne se maîtrise pas toujours.

— Hum. Et la traînée qui a mis le grappin sur ton ex ?

Je réprime un sourire. Il parle comme une femme. Il a vécu ça dans l’autre sens. Il n’est donc pas anti-vulgarité à destination des infidèles, des loups et des louves dans les bergeries... Bon à savoir.

— Margaux ? Je n’y ai jamais réfléchi.

— Pourtant, tu m’as raconté qu’elle t’avait volé ta valise à New York.

— Oui, pour trouver des preuves en rapport avec Dorian et moi. Ridicule. Le monde à l’envers.

— Peut-être qu’elle veut t’ennuyer, te faire peur, te rendre vulnérable.

— J’ai du mal à l’imaginer. Je ne vois pas pourquoi elle perdrait son temps à me pourrir la vie. Sachant qu’en plus, elle est enceinte jusqu’au cou. Si elle n’a pas déjà accouché d’ailleurs.

— Parce qu’elle n’est pas saine d’esprit ?

— Ça, c’est certain, quand je vois à quel point elle a retourné le cerveau de Dorian à l’époque. Je ne le reconnaissais plus. De là à me harceler à visage masqué, j’en doute. Non, visiblement, cette flic désagréable avait raison : pas de piste, pas de solution.

— Oui enfin bon, il y a quand même eu un contact direct avec Berlioz. Tu as le droit de ne pas te sentir tranquille.

Il prend sa respiration, comme s'il allait prononcer une phrase importante.

— Si tu veux, tu peux dormir chez moi quelque temps.

— C'est gentil, mais je ne vais pas t'envahir. Et puis je dois travailler.

— Tu pourras écrire autant que tu le souhaites. C'est juste une proposition, tu fais comme tu le sens mais surtout, n'hésite pas.

— Je ne veux pas tomber dans la psychose, mais merci, ça me touche.

Au fond de moi, je n'en mène pas large mais j'essaie de me raisonner et de lui dissimuler mon inquiétude. Il n'a pas à porter ce fardeau pour moi.

— OK. Alors on se verra souvent, et je veillerai sur toi.

Il finit sa phrase en m'embrassant tendrement. On garde les paupières ouvertes. J'adore sa manière de plisser les yeux lorsque l'on se touche, qu'on fait l'amour ou que l'on rapproche nos lèvres. Je me concentre sur cette vision et sur le goût de sa bouche pour occulter ce qu'il vient de dire à propos de cette pimbêche. Quand j'y songe, elle vit quand même dans la ville voisine de la mienne désormais.

Ce soir, nous avons dansé jusqu'à l'épuisement. C'était délicieux. Nous étions dans une bulle increvable, juste tous les deux, connectés à la musique.

Ce que j'aime avec Seth, c'est cette impression de pouvoir tout partager. Dorian ne dansait pas. Il détestait l'idée de se déhancher en public, quelles que soient les circonstances. Seth est en phase avec son enveloppe corporelle, avec le monde et la vie. Il n'interprète pas un personnage fictif. Il se contente d'exister, tel qu'il est.

Dans son lit, nous sirotions encore une coupe de prosecco. Je me demande combien de kilos supplémentaires sur la balance va me valoir cette nouvelle habitude.

— Tu es sûr que ça va aller ? Le chat avec Berlioz, toute la nuit ?

— Mais oui, ne t'inquiète pas. Allez, tourne-toi.

Je n'ose pas lui dire que, si, je m'inquiète. Son chat fait deux fois le poids de mon chien.

Je me focalise sur ses mains qui me massent désormais le dos et les fesses, avec l'intensité adéquate. Il appuie juste ce qu'il faut, et ses doigts ont l'air de saisir à merveille la carte de mes nœuds. J'en gémis.

— Tu es tellement doué...

— Merci, mais je n'ai pas beaucoup de mérite : ton corps m'inspire.

Je lui envoie une œillade, très à propos, par-dessus mon épaule et replonge la tête dans l'oreiller.

— Tu ne veux pas finir de me raconter ce que tu me disais tout à l'heure dans le taxi, avant de t'interrompre...

— Ce n'est pas très intéressant, me rétorque-t-il.

- Moi, ça m'intéresse.
- Je te disais qu'au-delà de la rupture difficile et de la trahison, ce qui m'a heurté c'est l'attitude de ma belle-famille. Enfin, de ceux que je considérais comme tels.
- Pourquoi ?
- Parce qu'ils m'ont répudié du jour au lendemain.
- Répudié ?
- Mes beaux-parents n'ont même pas daigné prendre de mes nouvelles après le coup de fil où je leur ai annoncé qu'on se séparait avec Daphnée et que, malheureusement, je ne viendrais pas à Noël. Pourtant, ils étaient sciés sur le coup. Ils m'avaient dit qu'ils m'aimaient beaucoup, qu'ils ne comprenaient pas ce qui s'était passé.
- Vous étiez proches ?
- Oui ! On allait souvent chez eux à Bordeaux. On a partagé sept ans de repas, de balades à vélo, de courses au marché, de fêtes de fin d'année, notamment dans le Sud. Sept ans, ce n'est pas rien.
- Tu ne peux pas savoir à quel point je comprends.
- Ils t'ont fait la même chose ?
- Oui, sauf ma belle-mère. Je crois qu'ils avaient tous du mal à concevoir ce que leur fils avait fait. Ce doit être pareil pour la famille de Daphnée. C'est plus facile d'éliminer la personne victime de la perfidie de leur enfant, pour ne plus avoir à la regarder en face. Et encore, ils en savent si peu.
- Tu as probablement raison. Pour autant, je leur en veux. J'étais aussi très proche de ma belle-sœur, je l'ai souvent épaulée dans ses crises sentimentales... Et, pareil, plus rien. À cause d'elle, j'ai perdu tout contact avec le neveu de Daphnée, que j'adorais.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Oscar. Il a eu ses dix ans cet été. Et comme c'est un gosse, je n'ai aucun moyen de rentrer en contact avec lui. Bref.
- Il te recontactera peut-être de lui-même.
- Peut-être.
- Cette conversation a éteint le feu du massage. J'ai envie de mettre mes jambes et mes bras autour de Seth. De lui dire que, moi, je suis là. Et que je saisis ce genre de fêlures. J'en ai plein le cœur.
- Viens. Câlin.
- En dix jours de rendez-vous rapprochés, j'ai le sentiment de connaître Seth plus en profondeur. Ce doit être le gros avantage des relations honnêtes, sans filtre, sans masque. J'ai appris qu'il chassait vraiment les mouches et les moucheron, à coups de revers de main bien envoyés, de bombes chimiques et de livres affûtés. Vincent a même déclaré qu'il devrait lancer un business sur Internet : « latapette.com – n'ayez plus peur de vous défendre contre l'envahisseur volant. »

J'ai aussi constaté qu'il était doué de ses mains en toute circonstance. De la confection de cocktails raffinés, à la création culinaire, en passant par sa façon d'effleurer les touches du piano ou ma peau avec une dextérité incroyable.

Malheureusement, ce laps de temps m'a également permis de faire plus ample connaissance avec le chat. Milord, dit *my Lord*, que je déteste profondément. Comment peut-on adorer les animaux et haïr un chat ? Hum. Quand ce chat noir est la personnification de Satan dans le corps de Simplet, avec quelques touches de Dory et de Bambi ? Un cauchemar. Il est d'une maladresse à faire rire tous les lolcats d'Internet, incapable de sauter sur son arbre à chat sans se rétamer. Du coup, il préfère distribuer ses poils sur les tables basses et celle de la salle à manger, en passant par le canapé, gris clair évidemment. En outre, monsieur est stressé et passe son temps à ingurgiter ses fameux poils noirs et à les vomir gaiement sur les tapis ou dans les toilettes. Toilettes dans lesquelles il se plaît à uriner et à déféquer en dehors de sa litière, c'est tellement plus drôle. Surtout pour moi, quand je me lève le matin, et que, l'œil pas très frais, je plonge les orteils dans son bordel intestinal. *Miam*. Je pourrais d'ores et déjà écrire trente pages sur ma détestation de ce chat, qui ne mérite pas de s'appeler comme une chanson d'Édith Piaf. Lui qui ravage les plantes, chahute Berlioz avec une véhémence qui fait ressortir la mère protectrice en moi, fait ses griffes sur les chaises en tissu, mange les lacets de chaussures, n'a pas une once de démonstration affective – sauf à l'heure des repas – et mène une guerre intense contre mon sommeil. Après avoir allumé Siri en pleine nuit sur mon téléphone, volé mes boules Quies, marché sur ma tête et balafré mon visage, il s'amuse désormais à jouer les coups de marteau façon Thor, contre la porte close de la chambre. Le tout à grand renfort de miaous et de pattes excitées. Une petite teigne comme je n'en ai jamais rencontré, moi qui aime tant les ronronnements d'ordinaire.

Bref, je préfère Seth à son chat. Et je crois que Berlioz est d'accord avec moi.

Happée par mon roman, je me maudis de ne pas avoir mis mon téléphone en mode avion, pour éviter les intrusions. D'autant que je pouvais complètement jouir de Spotify hors connexion.

J'attrape le coupable de ma déconcentration momentanée et lis quand même le message. Numéro non enregistré dans mon répertoire mais que je reconnais.

« Emma, j'ai besoin de te voir. Arrête de me donner ton silence et donne-moi une date s'il te plaît. On le mérite, non ? »

Elle a dû accoucher. Il doit paniquer. Et, quand il panique, Dorian fuit.

Locked Out Of Heaven

« Non, on ne le mérite pas. On ne mérite plus rien, Dorian. Sois papa et tais-toi. »

J'ai mis trois heures à lui envoyer une réponse, la sienne arrive en une minute :

« Ne me parle pas comme ça, Emma. Tu n'es pas la seule à souffrir de la situation. J'essaie de te dire que je regrette, mais tu ne me facilites pas la tâche. Tu joues aux fantômes... »

« Non, les fantômes ça hante. Je ne joue pas. Je fais ma vie. Et tu devrais en faire de même. »

« Ah. Tu as rencontré quelqu'un ? »

« Je ne vois pas en quoi ça te concerne. »

« De toute façon, ça ne peut pas durer. Tu sais bien que nous deux c'était différent. Tu m'as dit que tu n'aimerais plus jamais personne comme tu m'avais aimé. »

« On peut éviter de ressortir les morts des cercueils ? Je t'ai dit ça il y a presque deux ans. Il y a prescription. »

« Arrête de parler comme ta copine Estelle, ça ne te va pas. Je comprends que tu sois encore en colère. Mais tu crois que ça m'amuse, moi ? »

« C'est toi qui t'es fichu dans ce pétrin. Margaux n'est pas tombée enceinte par l'opération du Saint-Esprit. »

« Je sais. On fait tous des erreurs, non ? »

« Tu ne peux désormais plus parler de ton bébé comme d'une erreur. Assume. »

« J'aurais voulu notre Victoria, pas Ethan. Je voudrais tes bras autour de lui. On l'aurait appelé Léo, parce que c'était finalement un garçon. Ou peut-être que nous deux, on aurait eu une fille, comme on le souhaitait. »

« Arrête. »

« OK. Pour aujourd'hui. Mais tu ne pourras pas me radier de ton cœur. Regarde, en deux ans et en vivant autre chose, je n'ai pas réussi. »

« C'est pourtant toi qui nous as effacés en nous trahissant. Au revoir, Dorian. »

Je sais que l'usage de son prénom l'agace autant que moi. Parce que ça met une distance. Et j'ai à tout prix besoin de cette distance.

Je ne voulais pas savoir que son fils s'appelait Ethan. Maintenant

qu'il a un nom dans ma tête, c'est comme si je pouvais le visualiser. Et cette image fait brûler mon sang.

Je pense en permanence à Margaux depuis que Seth a suggéré qu'elle pourrait être l'auteur des courriers du corbeau. Pourquoi ferait-elle ça, alors qu'elle pouponne ? Ça n'aurait aucun sens. Mais cette fille est dénuée de sens. Pourquoi a-t-elle séduit Dorian alors qu'elle connaissait sa situation d'homme casé et qu'elle était elle-même en couple ? Pourquoi l'a-t-elle manipulé contre moi dans les jours qui ont suivi notre séparation ? Pourquoi m'a-t-elle un jour envoyé un message à propos d'un roman ? Pourquoi est-elle tombée enceinte alors qu'il la considérait comme une histoire de passage ? Pourquoi est-elle venue à New York ? Pourquoi, après nous avoir surpris, s'est-elle pointée à la librairie et a-t-elle posté une photo de moi sur son profil Facebook ? Pourquoi a-t-elle volé ma valise ? Pourquoi se retrouve-t-elle à Châtenay-Malabry alors que je suis à Sceaux ? Pourquoi sa couleur et sa coupe de cheveux sont-elles calquées sur les miennes ?

C'est comme si, mis bout à bout, chaque détail devenait un morceau du puzzle.

Comme si, depuis le départ, Margaux avait le désir profond de me déposséder, de me supplanter. Mais, après l'épisode new-yorkais, elle semble, en plus, vouloir me mêler à son triomphe. Faire de moi le témoin impuissant de la vie qu'elle m'a volée ; avec la complicité de Dorian, évidemment.

« À bientôt, mon hirondelle. »

Nous les femmes, qui nous plaignons sans cesse d'avoir hérité de certaines contraintes épargnées aux hommes, nous avons indéniablement une chance : quand on est excitées, ça ne se voit pas.

Seth, lui, ne peut pas me cacher l'éveil de son désir. La bosse de son pantalon ne m'a pas échappé. Elle n'est heureusement visible que pour mes yeux, camouflée sous un coin de table. Il faut dire qu'entre l'électricité qui circule de son corps au mien et les filles dénudées sur la scène du Lido, il y a de quoi s'agiter sous la ceinture. Je n'avais jamais mis les pieds ici avant qu'il m'y invite ce soir et je ne regrette pas : le spectacle est délicieux. La voix de la meneuse vaut autant le détour que l'agilité de certaines danseuses.

Je reste bouche bée devant la performance d'un couple d'acrobates qui pratique le tissu aérien. La femme est particulièrement impressionnante. Une brune incandescente, perchée sur talons hauts, qui sait saisir son auditoire. Sensuelle, ardente et charismatique. Seth a l'air aussi convaincu que moi, même si je suis certaine qu'il minimise ses réactions, par égard pour ma jalousie naissante. Parce que, oui, je commence à avoir des pointes de jalousie, très légères, dans certaines circonstances. Ça m'agace d'ailleurs. Je n'ai pas une

nature à être excessivement possessive et ce genre de ressenti ne m'habite que lorsque je suis vraiment attachée à quelqu'un. Serais-je déjà en train de tomber amoureuse ?

Amoureuse d'un dentiste ? La vie est une sacrée joueuse.

De nos séances cinéma à nos instants restaurant, en passant par nos infatigables discussions nocturnes, nos ébats illimités, nos fous rires, nos préparations de dîner et nos balades main dans la main, nous ne nous quittons plus très souvent. À Sceaux ou à Paris, on se suit de très près. Cette impression d'être dans une bulle increvable m'inquiète par moments, mais j'essaie de ne pas appréhender l'éventuelle chute en plein vol. Le présent est ma seule préoccupation.

Le fait de savoir que nous avons connu réciproquement les affres du désenchantement, ça nous rassure. Je lui fais instinctivement confiance. Je trouve que l'on se ressemble et que l'on se complète à la fois. Peut-être parce que je suis poissons ascendant scorpion et qu'il est scorpion ascendant poissons ?

OK. Tais-toi, Madame Irma.

En sortant du Lido, j'ai les yeux qui pétillent. Trop de champagne, de paillettes, de lumières et d'émotions.

— Merci encore pour cette soirée, c'était magique.

— Je t'en prie... *Love*.

Il fait une moue comme s'il était surpris lui-même par le mot qu'il a prononcé, tout en l'assumant et en attendant ma réaction.

Je l'embrasse. Il me serre un peu plus fort que d'ordinaire. Sur les Champs-Élysées, au milieu de la foule compacte qui ne dort pas, nous sommes, là encore, seuls au monde.

Je pourrais m'y habituer. Vraiment.

— Punaise, Milord, t'es insupportable !

J'ai envie d'étrangler ce chat. De le pendre par la queue à un lampadaire. De lui accrocher une pancarte et de le poser devant la porte de l'immeuble : « Chat spécial, cherche famille très ouverte d'esprit. » Je n'en ferai rien évidemment mais il me met les nerfs à rude épreuve.

— Qu'est-ce qu'il a fait cette fois-ci ?

— Il a bouffé mon câble de téléphone.

— Tu fais vraiment chier, Lord !

Entendre Seth prononcer son surnom décuple ma colère. Lord rien du tout. *Lord of war*, à la limite. Et la guerre, il va finir par la déclencher.

— Je t'en rachèterai un demain, tout beau, tout neuf et plus résistant.

— Un nouveau chat ?

— Ah, ah, très drôle ! En attendant, habille-toi, je t'emmène bruncher chez Marcel.

— On peut prendre Berlioz ?

— Oui, on peut, me lance-t-il dans un sourire.

Je me calme, instantanément. Seth a beau être un papa chat gaga, il sait se rattraper.

Deux jours plus tard, attablée face à Sabrina à la maison, j'ai le rouge aux joues.

— Si, t'es complètement mordue ! Je ne l'avais pas vu venir mais il t'a clairement conquise, ce Seth...

— Oui, bon, c'est vrai. Il ne faut juste pas le crier trop fort.

— Tu ne crois pas que tu mérites de brandir ton bonheur en étendard ?

Je baisse les yeux.

— On ne sait jamais ce que la vie peut reprendre.

— Arrête. La vie, désormais, elle va te donner tout ce que tu es enfin prête à recevoir.

— J'espère.

— Je n'en doute pas une seconde. Je passe du coq à l'âne mais je voulais revenir à ton histoire de Margaux là... J'ai repensé à ce que tu m'as dit. Seth n'a peut-être pas tort. Entre ma réception inattendue de ton manuscrit *À tort et à travers* et tout le reste : il y a sûrement une anguille qu'on a préféré ignorer.

— Je ne sais pas. Je pense aussi mais je ne parviens pas à trouver une raison logique. Pourquoi, bon Dieu, ferait-elle tout ça ?

— Par jalousie ?

— Soyons sérieuses, Sab, c'est elle qui est enceinte de Dorian. Je ne peux décemment plus être une menace.

— Oui, enfin bon, je te rappelle qu'il t'a recontactée maintes fois, même depuis l'accouchement.

— Certes. Mais je le connais, il ne fait ça que parce qu'il flippe. Et, comme c'est un très bon dissimulateur, elle ne doit rien soupçonner.

— Peut-être qu'il a surtout réalisé qu'il t'aimait encore.

— Non. On ne met pas deux ans à réaliser un truc pareil...

— Bien sûr que si, il n'y a pas de règles ! Tu serais surprise du nombre de contre-exemples. Tiens, prenons les voisins de mes parents. Ils ont la cinquantaine, ils étaient séparés depuis plus de trois ans. Chacun avait refait sa vie, le mec étant resté dans la maison voisine où une nouvelle nana était venue vivre avec lui depuis un an et demi. Eh bien, peux-tu croire que cette dernière a dû faire ses valises il y a deux mois parce que, malgré la prononciation du divorce, ex-mari et femme ont décidé de se remettre ensemble du jour au lendemain, après une conversation concernant un DVD de *Dirty Dancing* ? ! Ils roucoulent comme des jeunes amoureux...

— Punaise ! J'aurais adoré entendre cette histoire en 2015 ! Ou même avant New York.

— J'imagine. De toute façon, ce qu'il ressent n'est pas le sujet. Ce qui compte c'est toi. Et toi, tu craques pour Seth...

— Vrai !

— Et concernant Margaux, il faudrait trouver un moyen d'enquêter sur elle plus en profondeur...

— Oui, mais Dorian ne sait pas pour la valise et il n'écoute rien quant au reste : il me répond en permanence que c'est une « gentille fille ».

— Mouais. À réfléchir.

La discussion avec Sabrina m'a fait cogiter toute la soirée. Il n'y a qu'une personne qui pourrait m'éclairer, même si ça m'ennuie de la mêler à ce borborygme. Simone Loiseau. La mère de Dorian. Ma complice d'antan.

Après tout, je n'ai rien à perdre. Et je sais que je peux lui accorder toute ma confiance, elle ne me trahira pas.

« Ma chère Simone,

J'espère que tu vas bien. Je suis désolée de t'ennuyer avec ce message, mais je crois que j'ai besoin de ton aide. Je reçois des courriers étranges depuis plusieurs mois et il se passe des choses inexplicables (mon editrice a, par exemple, reçu une copie de mon premier roman par la poste, copie qui était en la possession de Dorian). Quand je repense au coup de la valise, je me demande le rôle que Margaux pourrait jouer dans tout ce qui m'arrive.

En sais-tu davantage ? Pourrais-tu discrètement te renseigner ? Je suis vraiment confuse, je ne veux pas te déranger, mais je ne sais plus quoi penser. Peut-être que tu as des informations qui pourraient confirmer ou infirmer cette théorie selon laquelle Margaux tenterait de me pourrir la vie à distance ?

Par avance, merci, ma Simone.

Je t'embrasse et ne m'en veux pas. Je ne sais simplement plus quoi faire pour démêler les fils et tu la connais mieux que moi...

Emma »

Drunk In Love

Je n'aime pas tellement que l'on sonne à ma porte lorsque je suis en tenue d'écriture. Sweat à capuche gris, jogging noir, chaussons en forme de tortue (oui, ça existe) et lunettes, que je ne porte que pour travailler. Ce sont des moments privilégiés avec moi-même durant lesquels je n'ai pas à me soucier du regard des autres. Et ma bestiole est très compréhensive.

En soupirant, je vais malgré tout ouvrir.

— Bonjour mademoiselle, j'ai un bouquet pour vous.

— Bonjour, je vois ça...

Je souris, automatiquement.

— Une petite signature ici et il est à vous !

— Merci.

— Bonne journée. Elle commence plutôt bien, non ?

— En effet ! Belle journée à vous aussi.

Trente et une roses rouges et une carte, de Seth :

« *Love*, ces fleurs pour te dire à quel point je tiens déjà à toi. Et pour t'inviter à préparer un bagage pour deux jours. Je passe te chercher à 18 heures ce soir : on part en week-end. Je t'embrasse. »

Ce mec est un amour. Surprenant, attentionné, subtil, avec une note d'humour toujours bienvenue. Un brin trop directif parfois, certes. Et si je n'étais pas dispo ? Mais évidemment que je le suis ! Qui refuserait un geste aussi romantique ? Je prendrai avec moi ma tablette pour bosser un peu et me déculpabiliser de faire une pause moins d'un mois après mon retour de Bali.

« Mon Seth, tu portes définitivement bien ton prénom d'ange. Je vais d'ailleurs finir par t'appeler *Angel*... Ton bouquet et l'annonce associée ont égayé ma journée. Merci d'être toi... Je serai prête à 18 heures et je t'attendrai avec impatience... Mille baisers. »

Au cœur des rues de Deauville, je n'ai plus peur de marcher dans les pas d'hier avec une nouvelle main autour de ma taille. Je n'ai plus de douleur dans le ventre ou dans la poitrine en pensant qu'ici, avec Dorian, nous avons ri, nous nous sommes aimés, nous avons fait des

projets, des emplettes et des dîners. Ce début de week-end donne raison à tous ceux qui me répètent sans fin depuis ma rupture qu'un jour je n'aurai plus aussi mal. Qu'un jour, sans rien oublier du passé, je ne vivrai plus à travers lui. C'est enfin vrai. Dans la voiture, quand j'ai réalisé où Seth avait décidé de m'emmener, je n'ai pas tressailli. J'ai même aimé l'idée. J'ai également pensé que grâce à cela, ce coin de Normandie ne serait plus associé à mon ex mais à lui. Et que, si l'on devait se quitter demain, le souvenir de nous deux dans cette ville ne serait pas douloureux. Parce que si l'on se séparait, j'ai le sentiment qu'avec le caractère et la droiture de mon cher dentiste, ce ne serait pas dans l'horreur. Que même si l'issue devait être maussade, nous n'en perdriions pas la notion basique de respect. Et tout cela, c'est comme un combat. S'il est juste, s'il obéit à des règles, alors même la défaite devient digérable.

Par ailleurs, je n'ai plus besoin d'appeler Dorian « Voldemort » et je peux prononcer « mon ex » sans me brûler la langue. Victoire.

Après avoir déjeuné sur les planches, sous un ciel nuageux mais stable, on se dirige vers l'eau. Seth a prévu les serviettes de plage et les écharpes.

- Tu vas pouvoir écrire pendant que je te lis.
- Tu peux arrêter d'être parfait, s'il te plaît ? C'est effrayant.
- Je ne suis pas parfait enfin, je suis dentiste.
- Ah oui, j'oubliais. T'as raison, il faut beaucoup pour compenser ça.

On pouffe et on s'enlace. Berlioz, quant à lui, sautille comme un bienheureux dans les grains de sable. La sensation lui a toujours plu, depuis sa première excursion en bord de mer. Il court après sa queue, s'aplatit et se relève, fourre sa truffe dans les dénivelés, sort la langue et crachouille ce qu'il ingurgite malgré lui en faisant son cirque. Il nous amuse et je ne suis pas insensible au regard tendre que Seth pose sur lui. Ici, pas de chat-démon. Juste nous trois et une tendresse déjà palpable.

En face de cette surface bleue, dont l'immensité et les sursauts me fascinent invariablement, je me prépare à jeter des mots sur mon clavier. Je pense un instant à Roméo que j'adorerais monter dans ce décor, avec Chloé et Doudou, sous les caresses de ce vent iodé qui donne une vraie impression de liberté et d'espace. Un projet à garder pour plus tard.

J'embrasse Seth, qui semble déjà happé par sa lecture, avant de m'isoler du bruit, casque sur les oreilles, pour choisir mon ambiance d'écriture. J'ai envie d'écouter « Drunk in Love » de Beyoncé. Je l'imagine se rouler dans l'écume des vagues nocturnes et je me plonge dans la tête de Charlotte. Charlotte qui aime Hugo depuis plus de sept

ans et travaille sur la pire enquête de sa vie. Un quotidien partagé entre ses deux préoccupations principales qui ne la ménagent en rien. Une forme d'asphyxie, dont elle n'a pas encore pleinement conscience.

Aurais-je dû créer un personnage pour Margaux dans ce roman ? Ça aurait été une manière de l'analyser, de la déformer, de la réinventer elle aussi. De l'utiliser. De faire de son passage dans mon existence autre chose qu'une fêlure irréparable. Je crois profondément qu'il n'y a pas de meilleure façon de guérir d'un être que de le décortiquer par écrit, sous l'angle qui nous paraît le plus salvateur. C'est à la fois harassant et incroyablement bénéfique. On reprend le pouvoir. On dessine une nouvelle trajectoire, une autre fin, en partant d'émotions réelles. On se débarrasse des ombres encombrantes parce qu'on les ancre dans une histoire qui n'appartient qu'à nous. Nous, gratteurs de papier, acharnés du clavier ou du stylo.

J'aime tant mon métier. Pour moi, écrire est bien plus qu'une vocation, c'est la définition absolue de qui je suis.

De cette réalité découle ma conclusion : dédier des pages à Margaux lui aurait donné une place bien trop importante. Elle ne doit rester qu'un caillou dans ma chaussure.

— Et alors, le sexe ? Tu ne m'en parles pas beaucoup...

Estelle, lâcheuse de bombes improvisées.

— C'est parce que j'ai tellement plus à dire sur lui que sa capacité à me faire jouir trois ou quatre fois dans la même nuit.

— La vache ! Tant que ça ?

— On est très compatibles. Je n'ai pas si peu dormi depuis mes vingt ans.

— Eh ben ! La perle rare.

— Ça cache un truc, tu crois ?

— Arrête ! Profite. Il n'y a pas un loup derrière chaque cadeau. Lui, il a l'air d'avoir été créé pour toi.

— Je me dis la même chose.

— Le fait qu'il ait vécu une trahison similaire ça vous lie aussi. Je trouve ça canon que tu sois tombée sur un mec intègre, qui n'a pas peur de parler de ses émotions actuelles ou antérieures.

Un bruit tonitruant nous interrompt.

— Oh non ! s'exclame Estelle.

— Que se passe-t-il, chérie ?

— L'imprimante fait un bourrage ! Je n'arrive pas à la relancer. Ils vont tous me tuer.

— Merde.

— Tu l'as dit !

OK, venir au cabinet d'avocats à 22 heures pour imprimer la première moitié d'*Asphyxie* – parce que mon imprimante a rendu l'âme il y a trois jours – n'était peut-être pas l'idée du siècle. Après une

bouteille de rouge sifflée à deux, ça nous paraissait pourtant logique.

Traître, ce raisin.

— Comment peut-on calmer la bête ?

— Je n'en sais rien. J'ai retiré le papier mais elle ne répond pas.

— Elle est sourde, tu penses ?

— T'es conne !

— Pardon.

On commence à rire, un peu trop fort.

— Je vais me pisser dessus si tu continues.

Comme je connais les limites de sa vessie, je cesse immédiatement les blagues.

— Débranche tout !

— Ouais, pas idiot.

Une heure plus tard, on a coupé le jus de la casse-pied, on s'est servi de la voisine qui s'est montrée bien plus docile, et on est rentrées chez Estelle pour ouvrir une deuxième bouteille, avec mon début de manuscrit sous le bras. Il fallait bien fêter ça. D'autant que son mec est en déplacement pour une semaine et qu'on a le loisir de s'octroyer une soirée pyjama entre filles, comme au bon vieux temps.

— Et à Deauville, t'as eu dix orgasmes en un week-end ?

Ma meilleure amie est tenace. Quand je pense qu'elle voulait me caser avec un roux...

— Estelle a dû rire jaune quand même ?

— Un peu, mais aujourd'hui, elle a fait les yeux doux à son associé et il a réparé la machine en deux temps trois mouvements.

— Encore un homme doué de ses mains...

— Ça va, tes chevilles ?

— Mes nouvelles chaussettes sont très résistantes.

— T'as réponse à tout en fait ?

— Tu m'inspires, que veux-tu... Du coup, tu as envoyé ton texte à Sabrina ?

— Oui, je lui ai fait partir ce matin, après avoir relu. Je préfère toujours relire sur papier, j'y vois plus clair que sur l'écran d'ordinateur.

— Normal. T'es contente ?

— Plutôt.

— J'ai hâte de lire ça...

— T'en as encore trois autres à boucler avant, ça te laisse le temps de patienter.

Il sourit.

— Tu veux un cocktail ou on ouvre du vin ?

— On pourrait aussi faire une pause d'alcool et boire de l'eau ?

— Comme tu préfères, *Love*.

— Euh, je plaisante !
— Ouf, tu m’as fait peur.
— Un cocktail au gin et à la fraise comme la dernière fois, je ne dirais pas non...
— Gourmande ! Tu prends tes habitudes.
— Oui. Et je m’habitue à toi.
Je déglutis. C’est encore sorti tout seul.
— Un sans filtre, un !
— Pfff.
— Moi aussi je m’habitue à toi. Hier, tu m’as manqué toute la soirée et toute la nuit.
— Tu m’as manqué aussi.
— Quand tu n’es pas là, en plus, je m’inquiète pour toi avec cette histoire de corbeau non résolue.
— J’espère qu’il est mort cet oiseau de malheur ou qu’il va aller battre des plumes ailleurs. Parfois, je me dis que ce n’est peut-être qu’une vaste blague de mauvais goût, de la part de quelqu’un d’inoffensif.
— Peut-être, oui.
Je regarde Seth agiter son shaker et j’ai envie de lui. Comme tous les jours, comme toutes les heures. Si je m’écoutais, je lui sauterais dessus en permanence. Les réticences physiques que j’ai pu ressentir au départ ne m’effleurent même plus l’esprit : chaque partie de son corps chatouille mon désir. Il est un ensemble qui me plaît définitivement plus que la majorité des hommes que j’ai croisés dans ma vie.
— Tu sais que j’ai appris un truc drôle la semaine dernière ? J’ai oublié de t’en parler.
— Raconte.
— Ce n’est pas très poli, parce que c’est une confidence, mais tu ne répèteras rien...
— Je suis une tombe, tu sais bien.
— C’est Vincent.
— Quoi, Vincent ?
— Il m’a avoué qu’il était très jaloux.
— Comment ça ?
— Il t’avait repérée depuis ton arrivée à l’écurie, tu lui plaisais beaucoup.
— Ah bon ? Je n’ai jamais remarqué.
— Non mais toi, t’es myope ! Tu n’as pas conscience de l’effet que tu fais aux gens.
— N’importe quoi.
— Bref ! Il attendait que tu te reconstruises pour t’approcher un peu plus... et, paf, Bali, nos échanges et la suite...

— Il est mignon.

— Je lui ai un peu coupé l'herbe sous le pied... Enfin bon, en gros, si t'en as assez d'être avec un dentiste un jour, tu peux toujours t'orienter vers un agent immobilier !

— T'es con, mon tripoteur de bouche.

Je l'attrape par la poche de son jean et l'attire vers moi pour lui montrer à quel point je n'ai aucune envie de détourner les yeux de lui.

Jambes croisées et sourire aux lèvres, j'attends ma surprise. Seth m'a installée sur son canapé après dîner, avec ordre de ne pas bouger. Je joue les filles obéissantes parce que je sens que c'est pour la bonne cause.

Il réapparaît dans la pièce avec des feuilles à la main et s'installe au piano. Je ne m'attendais pas du tout à ça.

— Tu vas me jouer quelque chose ?

— Chut !

Il fait craquer ses doigts et se met à parcourir les touches, avec une dextérité aussi agréable à regarder qu'à écouter. Puis, il commence à chanter. À bien chanter. À bien chanter, en italien. Une chanson que je ne connais pas. J'ai les poils hirsutes et de la buée entre les cils. J'écoute religieusement ce qu'il me propose en repensant à tous les bons moments que l'on a passés ensemble en si peu de semaines.

Il se retourne timidement à la fin.

— C'était magnifique, j'en ai des frissons.

— Content que ça te plaise, me dit-il avec son petit air satisfait. Je travaille dessus depuis quinze jours.

— C'est toi qui l'as écrite ? je lui demande les yeux écarquillés et le cœur crépitant.

Il acquiesce, avec une pointe d'arrogance qui ne me rebute pas. Il faut savoir faire valoir son talent.

— Non mais tu as composé une chanson spécialement pour moi et en italien en plus ?

— J'ai fait exprès de ne pas te le dire : j'ai des origines anglaises par mes grands-parents maternels mais italiennes par la famille du côté de mon père...

— Seth, je crois que je t'aime beaucoup, et sans filtre.

— Moi aussi, *Love*.

Hey Now

— Tata, je pourrai venir te voir boxer un jour ?

— Oui mon Doudou, si maman est d'accord.

Chloé lève les yeux au ciel.

— Évidemment ! On prendra des banderoles et on marquera le nom d'Emma sur nos visages, OK, Doudou ?

— Euh, vous savez que je ne fais plus de compétition, ce sont juste des entraînements...

— Je te taquine, Em ! Allez, au trot ! Fais-toi mal aux fesses un peu !

— Oui, chef. Je te rappelle que je me suis déjà fait bien mal aux fesses hier soir...

— C'est ton problème ça, ma chérie, me lance-t-elle avec un sourire en coin.

— Non mais je parle de la boxe, hein !

— Bien sûr...

Nous avons la carrière pour nous et Roméo est en pleine forme. Pas de jument à proximité pour exciter sa libido, il est donc plutôt docile. Un régal, même si les températures, qui se sont rafraîchies, nous épuisent plus vite.

Plus tard, en retournant aux box, je découvre trois appels en absence de Simone. Pas de message vocal.

— Je peux vous laisser brosser Roméo ? Il faut que je passe un coup de fil.

— Pas de souci. Doudou voulait refaire sa tresse lui-même de toute façon.

— Top, merci.

Je m'éloigne dans les allées de l'écurie pour la rappeler. Elle décroche très vite.

— Bonjour ma grande.

— Bonjour Simone. Comment vas-tu ?

— Ça peut aller et toi ?

— Ça va... Je viens de voir que tu as essayé de me joindre.

— Oui. Je ne voulais pas parler à ton répondeur, excuse-moi. J'ai bien reçu ton mail. J'ai beaucoup de choses à te dire mais je préférerais que l'on se voie pour en discuter.

Sa voix est assez grave, ce qui ne lui ressemble pas.

— Tu m'inquiètes, Simone...

— Je suis désolée. J'ai fait ce que tu m'as demandé et je suis tombée de haut. Tu as quelque chose de prévu ce soir ?

— Non, juste une soirée d'écriture.

— Je peux passer chez toi ?

— D'accord. Viens dîner, à 19 h 30 ?

— Parfait. Tu m'envoies l'adresse par SMS ?

— OK. Tu es sûre que tu ne veux rien me dire maintenant ? Je vais cogiter en t'attendant.

— C'est mieux que nous soyons assises toutes les deux au calme, je t'assure. Fais-moi confiance. Je t'embrasse fort, je vais me préparer pour te retrouver vite.

— Tu viens en voiture ?

— Je vais voir ce qu'il y a de plus pratique. Je te tiens au courant. Et ne t'inquiète pas, on va gérer tout cela ensemble.

— OK. Je t'embrasse aussi, à tout à l'heure.

Deux verres de vin, une centaine de bouffées de ma cigarette électronique, « Set fire to the rain » d'Adele en boucle, trois câlins à Berlioz : rien n'y fait, je ne parviens pas à me détendre. Simone est une femme plutôt tempérée, qui ne panique pas au moindre problème. Si elle prend la peine de se déplacer, c'est que la pilule va être très difficile à avaler. Mais de quoi peut-il bien s'agir ? La pire découverte, après la trahison initiale, c'était sa grossesse. Que peut-il y avoir de plus choquant ?

Dorian ne serait pas le père de l'enfant ? C'est effectivement le genre de truc qui pourrait retourner Simone.

En guettant l'arrivée de mon ancienne belle-maman, je m'accroche à cette idée, parce que je n'en trouve pas d'autres. Et j'écoute cette petite voix au fond de moi qui piaille sous tout le reste : quelles que soient les conditions, je suis contente de passer un moment avec elle, après ces deux ans d'interdiction tacite.

Seth, que j'ai prévenu par SMS en rentrant de l'écurie, est un peu moins apaisant que d'ordinaire. Il commence à sortir les griffes parce que, même s'il comprend la nécessité de résoudre cette histoire, il n'éprouve aucun plaisir à me savoir en compagnie de la mère de mon ex. Aujourd'hui, je ne reçois pas de charmant rébus d'émoticônes, mais l'expression d'une jalousie qui se dévoile. D'une insécurité aussi.

« Tu étais obligée de la voir en vrai ? J'espère que ça ne va pas te conduire à une grande réunion familiale... »

« Bien sûr que non, le but est simplement de régler cette affaire. »

« Je te ne l'ai jamais demandé, et le moment n'est pas propice mais : tu n'as plus aucun sentiment pour lui ? »

Cette question me bouscule. Je ne peux pourtant pas l'éviter.

« Si la rancœur est un sentiment, celui-ci ne s'est pas éteint. »

« OK. »

« On en reparle plus tard ? Ne t'inquiète pas, Dorian, je le conjugue au passé. Je suis bien avec toi. »

« Moi aussi. »

« Des bisous, où tu veux... »

J'essaie de camoufler ma gêne par une pirouette.

« Sur chaque bout de chair et de peau qui s'ennuie de toi ? »

Ça fonctionne.

« Tu es gourmand... »

« Toujours. Courage... Tiens-moi au courant, *Amore*. »

Ce ping-pong qui passe du coq à l'âne m'ébranle un peu, mais je n'ai pas le temps de me pencher sur la question. Je ne suis pas prête mais c'est trop tard : elle est là.

Son visage s'illumine quand j'apparais devant elle. On tombe dans les bras l'une de l'autre sans réfléchir. Elle saisit la pointe de mes cheveux et l'enroule autour de ses doigts.

— Tu m'as manqué, ma grande fille.

— Toi aussi, si tu savais...

Mes parents étant en Italie depuis des années, c'est vrai que Simone jouait un peu le rôle de deuxième mère. Et puis j'ai toujours eu de l'empathie pour elle. Passer seule la seconde partie de sa vie, quand bien même cela participe d'une forme de choix, c'est une traversée houleuse.

— Viens, entre, assieds-toi. Je n'ai pas eu le temps de cuisiner un truc très élaboré, alors j'ai fait des *pastas*.

— C'est parfait, ma chérie, tu n'étais pas obligée de te mettre aux fourneaux.

— Tu me connais !

— Oui. Et j'adore tes *pastas*.

— Bon, dis-moi tout...

— Je ne sais pas par où commencer alors je vais te le raconter comme je l'ai vécu. Quand j'ai reçu ton mail, je me suis dit que ça tombait à pic : j'étais chargée de nourrir le chat pendant qu'ils partaient en week-end.

— Le chat ? Ils ont un chat ? Mais Dorian déteste les chats.

J'hallucine.

— Je sais...

— En week-end où ?

— Chez Patrick et l'autre, pour leur présenter Ethan.

Patrick et l'autre... Traduction : le père de Dorian et Sylvaine, sa nouvelle compagne depuis une douzaine d'années.

J'imagine tellement leurs têtes devant l'option Margaux, future mère de la descendance Loiseau. Eux qui aiment la nature, les livres, les cerveaux qui fonctionnent bien, les corps volontaires, les convenances et la distinction, confrontés à sa vulgarité apparente, à son côté binaire qui saute aux yeux et à son manque d'élégance. Elle est spontanément pouf, comme me l'ont confié des amis de Dorian à l'époque. Il y en a même un qui avait osé cette atroce comparaison entre les femmes et les voitures, en disant que c'était un peu comme passer d'une Porsche à une Twingo. Par respect pour mon ancienne Titine, je ne me serais jamais permis un tel parallèle.

Patrick et Sylvaine ont donc dû être bousculés par le changement, tels que je les connais. Surtout Sylvaine d'ailleurs. Mais, comme toujours, ils ne diront rien. Ils sauront extraire d'elle ce qui la rend fréquentable, tolérable, voire agréable à la longue. Ils penseront sûrement qu'elle est plus calme et plus lisse. Qu'elle s'offusque moins et ne débat pas comme si elle jouait sa vie. Qu'elle est vraisemblablement plus malléable et docile. Alors qu'en fait, sous cet air idiot, vaguement bovin, se cache un esprit tordu. Sans finesse mais malsain. Pourtant, j'en suis sûre, le jeu des apparences leur convient. L'essentiel étant qu'en surface, tout ait l'air parfait et que tout le monde s'entende bien. Pas de rature sur le tableau. Comme si ce dernier était crédible. Comme si Dorian n'avait pas besoin, depuis plus de trente ans, d'un vrai câlin de son père. D'une effusion. Comme si Patrick ne pouvait pas, pour un instant, voir vraiment à travers son fils et le guider. Le réorienter. Lui dire qu'il n'a pas tout compris. Que son air impeccable à lui, le père tant admiré, n'est qu'un leurre. Qu'il a son lot de regrets et que Dorian a aussi ce droit. Le droit d'avouer que parfois il se trompe. Le droit de confier ses bas, à côté de ses hauts. Le droit d'être un humain, pas une machine qui essaie de briller par tous les temps. Patrick pourrait aussi lui dire qu'il faut assumer ses erreurs, assumer ce que l'on est et, surtout, que ce que l'on est... suffit. Ne pas inventer pour embellir. Trouver la paix avec soi.

Je m'é gare en nous servant deux verres de blanc. Je replonge mes yeux dans ceux de Simone et oublie la digression psychique : Patrick ne changera jamais. Dorian non plus. Même si j'aurais adoré les asseoir, les obliger à parler vrai, entre hommes, et ainsi craquer la barrière de verre qui a fait de Dorian un garçon instable. Un garçon brillant qui ne va pas au bout de ses possibilités. En manque à la fois d'une tendresse paternelle palpable et d'une main de fer capable de mettre les doigts dans le cambouis. C'est tellement plus simple de

discuter de la façade, sans percer la cloison. Même si je sais que sous ces couches de vernis, l'amour est là. Dans un sens et dans l'autre.

Qu'importe. Simone poursuit et j'écoute.

— J'en ai profité pour fouiller chez eux. C'est un peu comme si ton message m'avait donné l'autorisation ou, en tout cas, la détermination pour le faire. Parce que ça fait belle lurette que je sais qu'un truc ne tourne pas rond. Depuis le départ, je n'ai pas senti cette fille. Et quand Dorian m'a annoncé qu'il restait avec elle parce qu'elle était enceinte, j'ai bondi à l'intérieur. Impuissante, quoi.

— Je comprends.

— On ne pouvait pas lui parler de toi à l'époque, il changeait immédiatement de sujet.

— Ça ne m'étonne pas.

— Moi, ça m'agaçait. Il n'avait pas un mot plus haut que l'autre à ton égard mais refusait de rentrer dans le vif, le fond, les sentiments... Il ne t'abordait qu'au passé.

— Je sais. C'était un mur.

— Enfin, bref, j'ai donc parcouru l'appartement sans savoir vraiment ce que je cherchais. J'ai même failli abandonner par dépit. Jusqu'à ce que je déplace les caisses en plastique sous leur lit et que j'aperçoive une petite trappe, quasiment invisible.

— Ah oui, tu étais en plein épisode d'*Esprits criminels*... Ça a dû te plaire.

— Oui, enfin, il n'y avait pas Derek Morgan, malheureusement.

On rit. Ça fait une pause au cœur de cette tension qui monte en flèche.

Simone reprend une gorgée. Je suis suspendue à ses lèvres.

— Et il y avait quoi sous cette trappe ?

— Des carnets. Six exactement. Tous datés. Deux consacrés à l'écriture de poèmes...

— Elle écrit ?

— Il faut croire. Enfin, j'ai lu en travers, elle n'a pas ta plume et c'est truffé de fautes d'orthographe. Ça va avec le reste. Elle essaie de se donner un genre qui ne lui sied pas.

Quelque part ça me rassure. Je ne me suis pas trompée. Margaux n'a rien d'un cerveau sur pattes contrairement à Dorian. Je pense même que sa seule envergure repose sur les mystères qui émanent de ses attitudes étranges.

— Et les quatre autres carnets ?

— Eh bien, là, ça se complique. Ce sont des journaux intimes. Depuis 2010. Et ils te sont adressés.

— Pardon ?

— Elle te connaît. Elle te connaissait bien avant tout cela, Emma.

— Comment ça ?

— D'après ce que j'ai compris, elle t'a découverte quand tu es passée à la radio pour le concours d'écriture que tu avais gagné, il y a sept ans, l'année de la publication d'*Abstinence*. C'est à ce moment-là que l'obsession est née.

— L'obsession ?

Simone me sert un verre d'eau. Je dois être un peu pâle.

— Je ne vois pas d'autre mot à poser sur ce que j'ai lu. C'est du fanatisme. On dirait un film. Elle t'a d'abord adorée, elle a voulu te ressembler. Puis elle t'en a un peu voulu parce que tu as laissé ton attachée de presse couper une file d'attente lors d'une dédicace, sans signer pour les cinquante dernières personnes. Elle t'en a encore plus voulu d'être meilleure qu'elle. Au départ, tu semblais être une motivation puis tu es devenue un poids qui la renvoyait à sa médiocrité. Elle a écrit visiblement un recueil de poèmes dont aucun éditeur n'a voulu. Tu n'as pas répondu non plus lorsqu'elle te l'a transmis. Et là, les carnets se sont assombris. Le ton a changé. Il n'était plus question de passer un moment avec toi un jour et d'entrer dans ta vie, mais de devenir toi. De te prouver qu'elle pouvait, dans d'autres domaines que l'écriture, te supplanter. Te faire disparaître.

Je manque tomber de ma chaise. Je n'en crois pas mes oreilles.

— Je suis désolée, Emma. Elle a tout manigancé. Elle a joué avec Dorian pour qu'il cède à ses avances, elle s'est créé un personnage. Elle en savait beaucoup sur toi et ça l'a aidée.

Simone me prend la main et passe son pouce contre ma paume.

— Je n'ai aucun souvenir de cette histoire de recueil. En général, quand on me transmet un manuscrit, je le dépose sur la pile des éditeurs pour lecture.

Je déglutis.

— Elle a écrit qu'elle voulait me faire disparaître ?

— Oui... Et elle a postulé pour travailler dans la boîte de Dorian. Pour se rapprocher de ton univers à travers lui. Elle voulait vivre les mêmes choses que toi. Et comme ça ne pouvait pas être par le biais des livres, elle a entrepris de séduire ton homme. Il devait lui appartenir, elle voulait être à ta place, dans tes chaussures, ressentir ce que tu ressentais et, dans le même temps, t'en priver. C'est une sacrée malade.

— Je n'en reviens pas. Donc, leur rencontre n'avait rien d'un hasard ?

— Absolument rien. Tout était calculé. Elle l'a ciblé et l'a ferré. Au départ, ça semblait lui suffire. C'est pour ça qu'elle n'a trop rien fait vis-à-vis de toi pendant deux ans, si ce n'est chercher à t'exposer son bonheur sur les réseaux sociaux. Marcher dans tes pas la galvanisait. Elle se délectait d'aimer ce que tu avais dû aimer chez Dorian. Enfin, c'est ce qu'elle décrit. Puis il a fallu passer la vitesse supérieure, parce

qu'elle sentait qu'il pouvait lui échapper. Donc, elle a arrêté la pilule sans l'en informer.

Simone se racle la gorge. Et reprend :

— Même le voyage à New York cette année était mûrement réfléchi... Elle s'était remise à suivre ton emploi du temps et elle savait que Dorian et toi seriez là-bas à la même période. Elle ne s'attendait bien sûr pas à vous trouver ensemble. Mais elle comptait provoquer une rencontre à la sortie de ta soirée de lancement, pour que tu la voies enceinte et avec lui...

— Sérieusement ? C'est complètement dingue, bon sang !

— Je me demande même ce qu'elle ressent pour Dorian aujourd'hui, c'est terrifiant. Parce qu'à partir d'un moment, elle ne parle presque que de toi. Il n'est qu'un pantin dans son jeu au final. Mon fils, un pantin, tu imagines ?

Elle marque une micro-pause. Je sens la morsure, j'ai mal pour elle. Elle lutte pour contenir son émotion.

— Un pantin auquel elle s'est attachée, si on en croit ses notes. Mais pas suffisamment pour assumer pleinement sa mascarade. Elle n'arrête pas d'évoquer le bébé de manière détachée. De dire que c'était celui que tu devais avoir avec Dorian... Qu'elle l'a eu à ta place. Mais elle n'a pas un mot affectueux concernant sa grossesse ou la naissance. Pas une once d'instinct maternel.

— Punaise, je suis sciée. Je ne sais plus quoi dire.

— Pauvre Dorian.

— Bon, elle n'est pas tombée enceinte toute seule...

— Certes, mais on peut au moins accorder à Dorian une chose : cette fille était déterminée. Elle aurait tout fait pour parvenir à ses fins. Elle a été jusqu'à travailler son physique pour te ressembler, avant de l'approcher...

— Enfin, me ressembler, c'est un grand mot.

— Pas faux, je l'ai toujours trouvée un peu grossière.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? On ne peut décemment pas garder ça pour nous ?

— Non. Mais on ne peut pas aller voir la police pour autant. Il n'y a pas de menaces directes dans ses carnets. À se demander si elle n'a pas aussi réfléchi ce qu'elle y a écrit pour pouvoir te les envoyer un jour, te lancer une ultime flèche sans pouvoir être réellement inquiétée parce que les flics ne verraient dans ses mots qu'une fille étouffée par la jalousie. Malheureusement, aucune loi n'interdit de venir voler le mari de la voisine, de copier un look, de suivre un personnage public sur Internet ou dans ses déplacements connus...

— Il faut avertir Dorian. Mais il va savoir que tu as fouillé chez eux.

— Ça n'a pas d'importance. C'est trop grave... Il doit être impérativement au courant. Je me demande simplement de quelle

bouche il est préférable que l'information provienne ?

— Hum.

— Tu en penses quoi ?

— Je crois que je vais le lui dire. On punit toujours le messager, et il va avoir besoin de toi. Il vaut mieux qu'il m'en veuille. Et puis c'est à cause de moi que tu as fouiné...

— Grâce à toi !

— Pas certaine qu'il le perçoive sous cet angle-là.

Nous continuons à vider nos verres et à échafauder un plan pour que la nouvelle n'écrase pas Dorian. Je sais, au fond, qu'il n'aime pas profondément Margaux. Je l'ai toujours su, quoi qu'il en dise et quelle que soit l'évolution de leur situation. Elle n'était qu'une distraction, qu'il a fallu légitimer pour sauver les apparences. Et comme elle jouait une sérénade sans fausse note, il s'y est habitué. C'était pratique, confortable. Ils ne vivaient pas ensemble, elle était visiblement dévouée. Puis il y a eu cette grossesse et, là, il a assumé. Ce qui est tout à son honneur, finalement. Mais la béquille Margaux s'est transformée en boulet. Et à New York, il a retrouvé furtivement le goût de nous.

Le plus dur aujourd'hui c'est qu'il ne peut pas tourner les talons. Une autre vie est engagée. J'ai mal pour lui malgré tout. Il a beau m'avoir déchiré le cœur, je pense que personne ne mérite un truc pareil.

Les images de nous me percutent par centaines. Des flashes. Des condensés de bonheur. Des perfusions qui me rappellent que notre histoire ne cessera jamais de vivre dans ma mémoire.

L'espace d'une minute, je ne peux pas retenir la foule d'interrogations qui m'assaille : serions-nous toujours ensemble aujourd'hui si Margaux n'avait pas interféré dans nos existences ? Est-ce qu'il ne m'aurait plus trompée, comme il l'avait promis la première fois ? Après tout, ce n'est pas lui qui a cherché à la séduire, c'est elle qui lui a mis le grappin dessus. Bien sûr, il aurait pu résister, être fort pour nous. Ne pas se laisser influencer par une étrangère, ne pas laisser son intelligence pourtant redoutable céder devant la danse du ventre de l'interdit, sous prétexte que la routine ennuyait parfois le verseau qu'il est. On n'était peut-être, *a posteriori*, dans un creux de notre histoire mais on n'était pas encore morts.

Désormais, en revanche, nous sommes au cimetière.

Une heure plus tard, Simone reprend la route en direction de Paris et je me conditionne pour dormir un peu. Demain, la journée va être longue.

Il faudra répondre aux questions de Seth et porter un coup de massue à Dorian, avec le plus de délicatesse possible.

Quelque part, je me sens coupable. Si je n'étais pas parvenue à mes

finis, si je n'avais pas réalisé ce rêve de gosse de devenir écrivain, tout cela ne nous serait jamais arrivé.

Le choix du lieu est primordial pour passer les coups de fil importants. Je me souviens des endroits précis où j'étais lorsque j'ai téléphoné à Dorian après notre rupture. Des atmosphères que j'avais choisies. Des oreilles que j'avais bannies.

Aujourd'hui, j'ai décidé de me mettre dans ma voiture, avec un paquet de vraies cigarettes à disposition. Juste pour savoir qu'elles sont là, sans réelle intention d'en allumer une. Je voulais être parfaitement seule, prête à aller là où le besoin se ferait ressentir.

Au moment de composer son numéro, que j'ai effacé mais que je connais par cœur, j'hésite. Peut-on vraiment annoncer un truc pareil à distance ? N'est-ce pas lâche ? Parallèlement, je me dis aussi que je ne suis pas responsable de ce borborygme. En y réfléchissant cette nuit, je me suis convaincue que je n'avais pas à me blâmer pour la folie de l'une et la faiblesse de l'autre. Je n'ai pas cherché à provoquer ce genre de comportement déviant. J'ai simplement raconté des histoires, fictives, pour répondre à mon envie, profonde et insatiable, d'écrire. Cette conclusion va avec le fait que je ne pense pas non plus que les jeux vidéo ou les films violents puissent être condamnables d'inspirer des actes barbares à des cerveaux malades.

Ça sonne.

— Emma... Je ne peux pas te parler là. Donne-moi cinq minutes, OK ? chuchote mon ex.

— OK.

À ce stade, je résiste au paquet et me contente de tirer sur ma cigarette électronique. Ça me laisse le temps d'écouter « When we were young » d'Adele.

Il me rappelle. J'entends que lui aussi est maintenant dans sa voiture.

— Je suis désolé, je n'étais pas seul. Je suis content de...

— Ne te réjouis pas trop vite.

Merde. C'est sorti du tac au tac. Il va falloir que je mette de côté ma rancœur pour quelques instants. Que je pense à lui et au choc qu'il va recevoir.

— Pourquoi tu dis ça ? Que se passe-t-il ?

— Tu peux te garer, s'il te plaît ?

— Euh, oui. Tu m'inquiètes. Attends.

— J'attends.

— Voilà, je suis garé. Je coupe le moteur.

— Merci. Ce que je m'apprête à te raconter va probablement te secouer. Je ne vais pas te faire de longueurs inutiles, alors je me lance mais écoute-moi jusqu'au bout, d'accord ?

— D'accord.

Je répète la conversation que l'on a eue avec Simone, en essayant de bien choisir mes mots. Dorian ne moufte pas mais il respire fort. Je voudrais lui tenir la main. Je retiens mes larmes. Parce qu'en lui expliquant tout ça, je souffre avec lui. Elle a pulvérisé nos vies.

— Franchement, tu vas trop loin, Emma. Tu m'aimes finalement encore à ce point, pour inventer une histoire pareille et y mêler ma mère ?

La claque. Je ne m'attendais pas à cette réaction. Le déni. Les relents d'ego aussi.

— OK. Tu es sous le choc.

— Mais sous le choc de quoi ? C'est impossible enfin.

Je cherche un argument, quelque chose de plus.

— Tu te souviens de la seule tête sur laquelle je jurais pour t'assurer que je dis la vérité ?

— Oui, celle de ton chien.

— Voilà. Je te le jure sur la tête de Berlioz, et je suis désolée que ça te heurte au point de refuser la vérité.

Il soupire, parce que je le connais, il réfléchit en temps réel. Il étudie le son de ma voix. Il analyse l'information.

— Putain. Emma.

— Je sais.

— Mais tu en es sûre ? Ma mère n'a pas mal interprété ? Elle a dû mal comprendre ?

— Non, j'en suis sûre. J'ai les carnets avec moi. Je ne les ai pas encore lus intégralement, je ne le ferai d'ailleurs pas. J'ai juste parcouru suffisamment de lignes pour éteindre le doute : tout cela est bel et bien réel.

— Mais enfin, Ethan ? Elle n'a quand même pas donné naissance à un enfant juste pour te faire du mal. Il n'y est pour rien lui.

— Bien sûr qu'il n'y est pour rien, mais elle n'est pas normale.

— Je n'ai pas de mots. Déjà que je n'arrivais plus à la regarder de la même façon depuis longtemps, que c'était encore pire depuis New York, mais là...

Il marque une pause.

— Tout était faux ?

Je souffle sans répondre.

— Elle avait l'air d'une fille gentille, au travail comme à la maison. Attentionnée... Tu veux me dire que je suis un imbécile ?

— Je ne vais pas commenter ça... Mais il est certain que tu aurais mieux fait de détourner les yeux d'elle lorsque nous étions ensemble.

— Arrête. Si tu savais comme je m'en veux.

Je reste interdite. C'est le retour de la buée devant mes pupilles.

— J'ai envie de te voir, reprend-il.

— Ce n'est pas une bonne idée, là, à chaud. Il faut surtout que tu parles avec elle.

— Je ne peux pas, je vais l'exploser. Et il y a Ethan... Je ne peux pas. Putain, je ne sais pas quoi faire. Ça m'a déjà déchiré de l'emmener chez mon père et Sylvaine. Je te voyais partout là-bas.

— Pourtant, ce n'était pas la première fois qu'ils la rencontraient...

— Oh tu sais, s'ils l'ont vue cinq fois, c'est bien le maximum. Ils sont loin. Et je n'ai jamais ressenti le besoin de l'inclure très souvent à nos réunions familiales. Margaux, ce n'est pas comme toi. C'est un truc que je vivais seul, jusqu'à sa grossesse.

— Excuse-moi, mais je ne me sens pas capable d'avoir cette conversation-là.

— Je comprends. Je vais aller faire un tour. Je retournerai tout quand elle dormira. Il faut que je sache. Il y a peut-être d'autres cadavres dans les placards.

— Tiens-moi au courant, si tu veux.

— Oui, bien sûr... Je suis tellement désolé de l'avoir laissé entrer dans nos vies. Désolé, Emma.

Il a la voix qui tremble.

— J'imagine. J'espère que ça va aller. On se rappelle plus tard ?

— Oui. Pardon Emma, je t'aime encore, tu sais.

Les mots cognent mon cœur avec une violence inouïe. Dorian n'est pas un homme qui les prononce facilement.

— Courage... Je suis là.

Je raccroche, avant d'être submergée.

The Scientist

Dans le bureau de Sabrina, on parle d'*Asphyxie* depuis une heure et demie, devant la première moitié annotée de mon manuscrit. Mon éditrice est emballée. Elle pense que Dorian ne va pas très bien le vivre mais que j'ai réussi à créer un monde différent, une histoire poignante à partir de mes émotions revisitées. L'écouter me régénère. J'avais besoin de sa lecture à ce stade.

On évoque aussi Margaux et le gâchis qu'elle a créé à elle toute seule. Sabrina est persuadée qu'un jour, j'arriverai à faire de cette pauvre fille une riche expérience littéraire. Quand j'aurai pris le recul nécessaire.

C'est à ce moment précis que Dorian m'appelle. Sab me laisse son bureau en voyant son nom s'afficher sur mon téléphone.

— Je descends ouvrir les cartons du prochain titre. Prends tout ton temps... me murmure-t-elle, en fermant la porte derrière elle.

Je décroche, la main chancelante. Les dernières révélations ont incontestablement diminué ma colère à son égard. La rancœur se meut en empathie. Et la tendresse ressort du mouchoir.

— Allô ?

— Emma, c'est moi.

— Je sais. Comment tu te sens ?

— Plutôt mal, mais je fais avec. C'est ma faute. Je n'ai pas su nous protéger. Et toi, comment tu vas ?

— Je digère lentement.

— C'était dur à avaler, ça va être encore plus difficile à évacuer.

— Ouais. Tu as trouvé d'autres choses ?

Je ne veux pas m'étendre sur nos ressentis, tout cela étant suffisamment tordu. Je préfère me concentrer sur les éléments factuels.

— Oui, c'est pour ça que je t'appelle. J'ai fouillé l'appartement mais rien de plus. À la cave, j'ai trouvé tes romans dans un carton censé contenir des vieux vêtements. Le premier était d'ailleurs dédié.

— Ah bon ? Mais je ne me souviens absolument pas de l'avoir déjà vue.

— Normal, tu crois beaucoup de monde. Et puis elle a changé physiquement...

— Oui, c'est vrai.

— Je suis aussi tombé sur des coupures de presse. Rien d'extraordinaire mais ça confirme qu'elle te connaissait bien avant. Du coup, j'ai piraté sa boîte mail aujourd'hui.

— Tu ne l'as pas encore confrontée ?

— Non, je suis rentré quand elle dormait et reparti avant qu'elle se réveille. J'ai juste envoyé un SMS pour dire que j'étais sous l'eau au travail. Avec le congé maternité, elle ne peut pas vérifier.

— OK. Et alors, cette boîte mail ?

— Pour la cracker, j'ai d'abord essayé sa date de naissance, puis ton nom d'auteur, puis ta date de naissance et bingo.

— L'angoisse.

— Je ne te le fais pas dire. Je t'ai tout transféré. Je n'ai lu que des bribes pour l'instant... Je comprends mieux pourquoi elle ne laissait jamais son ordinateur allumé et pourquoi elle n'a pas ses mails sur son iPhone.

— Purée... Et t'as découvert de nouveaux trucs ?

— Elle parle énormément avec un certain Vincent.

— Pardon ?

— Tu connais un Vincent, toi ?

— Euh, oui.

— Il y a une histoire de lettres anonymes...

— Putain !

— Tu as reçu ce genre de choses ?

— Oui... Je suis désolée, Dorian, il faut que je te laisse. Merci pour le transfert, je te tiens au courant. Bisous, courage.

Que faire ? Appeler Chloé ? Elle n'en saura pas davantage. Aller chez Vincent pour le confronter ? Non. Lire. Savoir. Tout de suite.

En m'installant devant l'ordinateur de Sabrina pour ouvrir mon Gmail, je repense aux confidences de Seth à propos de Vincent et de son attirance pour moi. Je tombe de haut, franchement. Qui l'aurait cru ? Vincent et Margaux de mèche et dissimulés derrière l'oiseau de malheur...

Ça ne peut pas être un hasard de prénom. Le corbeau parlait de l'écurie : Vincent y est fourré presque tous les jours. Jamais je n'aurais imaginé ça de lui.

Quels étaient les mots exacts de Seth déjà ? Ah oui : « Il m'a avoué qu'il était très jaloux. Il t'avait repérée depuis ton arrivée à l'écurie, tu lui plaisais beaucoup. »

Je n'en reviens pas. On ne peut plus faire confiance à personne.

Je me plonge dans cette lecture qui s'annonce sordide. Il faut que

j'en aie le cœur net désormais.

Après quarante-cinq minutes d'enfer, je suis rentrée chez moi pour rendre à Sabrina son outil de travail. Et j'ai passé le reste de la journée à parcourir ces centaines de messages insensés.

À supporter les phrases telles que « Elle ne doit pas se sentir en sécurité. Ni chez elle, ni chez son éditeur, ni avec son cheval... Il faut la fragiliser, petit à petit. C'est comme ça qu'elle va se ruer dans tes bras et y rester. Crois-moi. Elle a besoin d'être rassurée, Dorian me l'a souvent dit. Elle fait semblant d'avoir confiance en elle pour épater les autres, mais au fond, elle est friable. »

Margaux a fait naître le corbeau mais elle ne s'est pas sali les mains. La garce.

Et finalement, j'ai compris, au fil des échanges, qu'il ne s'agissait pas du Vincent que l'on aime bien. Ouf.

Vincent est en réalité le vrai prénom de Gaspard. C'est écrit noir sur blanc. Ils ont été jusqu'à lui imaginer une autre identité, juste pour moi. Est-il seulement architecte ? Est-ce qu'une seule de ses confidences, une seule anecdote sur sa vie était réelle ?

J'en suis à mon troisième whisky.

Yesterday

Gaspard, *aka* Vincent Roussel, et Margaux Evelinet se sont connus sur un forum qui m'était consacré, à l'époque où ces trucs-là étaient encore populaires. Avant l'avènement d'autres plateformes, plus modernes. Ils ont développé une forme d'amitié.

Des années plus tard, elle a voulu ma vie, il me voulait moi. Ils ont décidé de s'associer pour atteindre leur objectif respectif.

J'ai la nausée. L'impression féroce d'être un vulgaire objet de consommation. Un bout de viande sur l'étalage. Une coquille vide, sans cœur qui bat, que l'on peut utiliser, souiller et manipuler à souhait.

Comment ai-je pu être aussi naïve ?

Si j'avais confronté Margaux lors de notre séparation avec Dorian, plutôt que de préférer l'éviter à tout prix, peut-être aurais-je pu tout deviner ? Tout éviter ? Redresser la barre, changer de cap ?

Quant à Gaspard, c'est un choc. Nous avons passé des semaines ensemble et je n'ai rien soupçonné. Je savais qu'il avait une personnalité pour le moins originale et une fâcheuse tendance à vouloir tout contrôler, mais je n'ai pas songé une seconde qu'il pouvait être le corbeau. Pourtant, j'avais bien à l'esprit qu'il adorait Jean-Baptiste Grenouille. Je m'étais juste dit, qu'après tout, moi aussi.

Désormais, tous les détails me reviennent en pagaille entre les tempes. Mes livres planqués derrière la télé, ceux qu'il disait ne pas avoir encore lus. menteur. Ses accès de possessivité, ses colères, ses envies de me voir lui appartenir. Son obsession pour mon corps. Ses questions parfois harassantes sur mon passé. Sa manière de ne pas considérer Berlioz. Punaise, il a osé toucher mon chien dans mon jardin.

Comment a-t-il pu abuser ainsi de moi ?

Je l'ai laissé faire.

J'imaginai même qu'il ne serait pas jaloux de mes lecteurs, ni de mes succès ou de mon attachement à d'autres, contrairement à Dorian. Évidemment, parce que lui me considérait déjà comme sienne.

Je suis faible.

Et puis, non, je ne suis pas faible.

Ils sont fous. C'est tout.

Pourquoi Gaspard et Margaux n'ont-ils pas simplement décidé de faire de leur rencontre par mes livres une occasion de lier leurs vies au lieu de foutre le bordel dans les nôtres ? Un dominateur égocentrique et torturé avec une aguicheuse manipulatrice, ça aurait pu fonctionner.

Moi qui pensais que la lettre d'Estelle avait porté ses fruits... Je n'avais plus de nouvelles de lui depuis. Je croyais être débarrassée de son ombre toxique. Que nenni ! Le mec a juste trouvé une autre manière de rester dans mon univers. Ça explique aussi pourquoi les courriers du corbeau se sont durcis. Il doit savoir pour Seth et moi. Il doit m'espionner.

Et, ça, quoi qu'en dise la police, ce n'est pas légal.

Mais le dénoncer n'exacerbera-t-il pas simplement sa rancœur ?

Je suis paumée.

Je relis certains passages, l'estomac retourné. Margaux ne pouvait pas dire à Gaspard ce qu'elle écrivait dans ses carnets. Elle devait nuancer, travestir. Tirer les fils avec prudence. Ils n'avaient pas le même objectif. Il voulait que je sois sa femme, elle lui a fait croire qu'elle voulait juste me tenir à distance de Dorian et me conduire dans ses bras, à lui. Elle a tu la rage, le sentiment de ne plus être rassasiée, le besoin de me détruire à nouveau. Gaspard a sans doute fermé les yeux, il s'est concentré sur son dessein : me faire peur avec le corbeau pour m'attirer sous sa coupe, avoir une emprise, qu'il développerait au fur et à mesure. C'était mal me connaître.

Heureusement, Estelle sait toujours quoi faire. Selon elle, la meilleure option est d'abord de transférer ces échanges de mails aux intéressés, avec un texte bref et péremptoire :

« Bonjour Margaux, Gaspard,

Je sais tout. Dorian aussi. Désormais les choses sont très claires : soit vous cessez immédiatement d'interférer dans ma vie, soit je porte plainte pour harcèlement.

Emma »

Ainsi, ils sauront qu'ils ne bénéficient plus de l'anonymat dont ils abusaient. Leur jeu perdra tout son intérêt maintenant que Dorian et moi les avons percés à jour.

Estelle dit qu'ils vont se retrouver comme deux imbéciles pris la main dans le sac. Et que s'ils persistent, on construira alors un dossier pour passer à l'offensive.

J'envoie un SMS à Dorian pour savoir s'il a mis les pieds dans le plat de son côté et attends son retour pour lancer ma mise en garde.

Quelque part, une petite voix me susurre que c'est une réaction inadaptée. Que ces deux sournois personnages méritent bien pire. Ils

mériteraient l'hôpital psychiatrique. Non, trop facile... Ils mériteraient de me défier sur un ring, d'être humiliés publiquement, de prendre une bonne grosse baffe.

Je suis d'ordinaire une adepte de l'équité.

Je n'ai juste plus les reins assez solides.

Deux textos viennent, coup sur coup, agiter mon téléphone alors que je m'étais enfin remise à mon bureau, face à *Asphyxie*.

Un de Seth, un de Dorian. Aussi long l'un que l'autre.

« *Amore*, tu me manques... Francis Cabrel a écrit ces mots pour Céline Dion... J'ai envie de te les recopier pour te dire que cette folie qui t'entoure ne doit pas avoir raison de nous : *Nous serons plus que nous, plus qu'amants, S'aimer nous prendra tout notre temps, Nos nuits seront flambeaux et lueurs, Nous serons plus qu'amants, Nous serons plus qu'ailleurs [...]* Nous serons chaque jour davantage, Les deux moitiés d'un même visage, Dans le tumulte du même cœur. Appelle-moi, OK ? Maintenant que vous l'avez démasquée, tu peux le laisser gérer la suite ? On peut reprendre notre vie ? Sauf si tu veux finalement que je m'occupe de ce connard de Gaspard moi-même... Dis-moi, je t'embrasse. »

« H, j'ai quitté Margaux. Elle m'a d'abord écouté, puis a refusé de parler. Elle m'a claqué la porte au nez, sans se justifier, en embarquant Ethan. Je ne sais pas quoi faire. Mais elle va bien être obligée de revenir ici. Elle a toutes ses affaires et celles du petit. Tu peux lui transférer les mails, aucun souci. Tout ce que je veux, c'est qu'elle te foute la paix. J'espère que tu te sens moins mal que moi. Je t'embrasse fort. J'ai toujours autant envie de te voir... Je suis désolé d'avoir été aussi aveugle. »

Les deux me touchent, d'une manière différente. Dorian semble vraiment avoir pris conscience de sa dramatique erreur, et pas seulement depuis les récents événements. Je crois qu'être papa lui a envoyé une claque de maturité dans la tronche. Il était temps.

Quant à Seth, j'ai conscience de le pousser injustement vers la sortie ces derniers jours, et notamment depuis la révélation concernant Gaspard qui l'a rendu très électrique. S'il est d'une nature assez calme, il y a un moteur puissant sous son capot.

Nous nous écrivions presque toutes les heures, et je ne lui réponds maigrement qu'une fois dans la journée. Je suis agacée par son insécurité, même si je la comprends parfaitement au fond. Quel homme n'aurait pas à craindre mon passé et ses morsures ? Mais me justifier dans ce borborygme, c'est au-dessus de mes forces. Et puis je ne cesse de m'interroger sur ma capacité à faire, à nouveau, réellement confiance à quelqu'un. La trahison est devenue mon triste quotidien. D'abord, une amie proche il y a longtemps, ensuite de multiples personnes dans le cadre de mon métier – parce que la jalousie révèle le côté sombre des gens –, puis l'homme avec qui je comptais devenir vieille et ridée. Et, à présent, même mes plans cul améliorés sont des bâtons de dynamite cachés dans des marshmallows.

J'ai envie de m'exiler à Bali, d'écrire un journal intime adressé à Françoise, de créer un refuge pour tous les chiens errants de l'île des

dieux et de fuir cette région parisienne peuplée d'âmes nocives.

Mais Françoise n'approuverait pas, je le sais. Il y a un moment pour tout. Celui du repli sur moi est révolu. Il faut aujourd'hui accepter les obstacles qui se présentent, prendre le recul nécessaire à la digestion et ne pas jouer les éponges. Être forte. Être adulte. Responsable. Plus maligne aussi. Ne pas s'intoxiquer avec la pollution ambiante, mais mettre le masque qui permet d'avancer, en toute sécurité.

Je vais donc aller boxer pour reprendre un peu d'air et pour éliminer les toxines. Ensuite, je crois que je rejoindrai Seth parce que mes sentiments pour lui prennent racine et parce qu'il me semble digne de ma confiance. Il n'a en tout cas rien fait pour me conduire à penser le contraire et je ne dois pas le laisser subir les conséquences de la démence d'autrui. Il était même prêt à me venger de ses mains, ce que je ne souhaite pour rien au monde : il est hors de question que ces deux abrutis coulent une énième personne. J'aime juste l'idée qu'il soit prêt à se salir un peu pour moi. Dorian était souvent si mou du genou. Si précieux. Ou si aveugle. Ce sentiment d'être une plante verte résistante ne me manque absolument pas.

Mon cœur me souffle que Seth est sain et que c'est probablement pour ça que je ne l'ai pas repéré immédiatement. J'ai un radar mal réglé depuis de bien trop longues années.

Il faut repositionner le curseur.

« Angel, merci d'être toi et pardon pour ces derniers silences. C'est un peu les montagnes russes. Je te rejoins après mon entraînement ? On commandera des sushis et on regardera un film au lit ? J'ai besoin de sentir tes bras autour de moi. Besoin de calme et de normalité. À tout à l'heure... »

« Ton programme sera le mien. J'ai hâte de te voir. On laissera Milord et Berlioz au salon, on s'installera dans la chambre et on fermera la bulle. Juste nous, du prosseco, du poisson cru et une comédie romantique comme tu les aimes... »

« C'est toi que... Oups, un filtre. »

« Moi je n'ai plus besoin de filtre. Je t'aime, j'en suis certain. Et je prendrai soin de toi, je te le promets. »

Deux heures de défouloir intensif, ça recadrerait n'importe quel cerveau en errance. Je me sens vivante et puissante. Mon nouveau coach, Sam, m'a félicitée pour mes progrès. Il ignore juste que je puise mon énergie dans ma volonté de résilience.

Qu'importe le catalyseur après tout, l'essentiel c'est l'aboutissement.

Je saisis mon téléphone pour prévenir Seth que je pars de la salle et me retrouve nez à nez avec un autre message de Dorian.

« Tout est clair désormais, H. Je n'ai jamais été aussi sûr de moi. Alors je t'attendrai ce soir à 21 h 30, devant la fontaine Saint-Michel, là où nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Comme Steve et Miranda dans *Sex and the City*... Je t'attendrai jusqu'à minuit. Tu es la pièce manquante. L'autre moitié d'un tout. Je suis navré de le réaliser si tard... Mais mieux vaut tard que jamais ? Viens si, toi aussi, tu

veux tout recommencer, sans limites et sans fin. Je serai là. Pour toi. Pour nous. »

Somebody That I Used To Know

Mais quelle idée ? Dorian qui cite *Sex and the City* pour me convaincre, c'est pour le moins inattendu. Je lui avais fait tellement de sourires et de battements de cils pour qu'il regarde l'intégrale de la série avec moi. Ce qu'il avait d'ailleurs accepté et apprécié : merci Samantha Jones !

Je revois la scène culte de Miranda et Steve, sur le pont de Brooklyn, comme si c'était hier. Leur avenir dépendait de ce rendez-vous, chacun devant décider s'il retrouverait l'autre ou passerait son chemin. L'avocate rousse avait rédigé sa liste des « pour » et des « contre ». Avait essayé de rationaliser sa décision. Et, devant une simple moustache de mousse de lait, c'est son cœur qui avait pris les rênes. Parce qu'il n'y a en général pas de bon ou mauvais choix dans ce cas-là. Il y a juste la capacité ou l'incapacité à écouter la mélodie intérieure. Celle qui ne triche pas. Celle qui dit si, oui ou non, un élément, une activité, un amour, une personne sont essentiels à notre vie.

Ils en étaient tous les deux arrivés à la conclusion qu'ils ne pouvaient pas renoncer à leur histoire et s'étaient donc retrouvés à l'heure convenue, sur ce pont mythique. Un nouveau début dans leurs aventures.

Cette référence est foutrement bien ciblée, à une petite différence près : Miranda et Steve n'ont pas eu de ventre rond extérieur au couple.

Dorian est mon premier amour. Et le premier amour s'apparente probablement, avec le dernier, au plus fort. Pourquoi ? Parce qu'on ne sait pas encore qu'il peut s'arrêter. Pour tous les suivants, s'ils existent, c'est que l'on a conscience que tout peut s'interrompre. On l'a déjà vécu. On sait. Le premier offre une insouciance que l'on ne rencontrera plus. Le dernier est celui qui nous accompagne sur la fin du voyage, celui qui reste, envers et contre les aléas du parcours. Et si Seth pouvait être celui-là ?

Je réfléchis, en m'éloignant de la salle de boxe. Je n'ai pas encore appelé Seth, pour le prévenir de l'heure à laquelle je serai là, et je n'ai

pas répondu à Dorian.

Je repense à Margaux. Je voudrais lui jeter toutes les pierres qu'elle a dérobées à mes fondations. Avant, je n'hésitais pas. C'était Dorian, point. Les autres ne m'intéressaient pas. Je n'avais pas de doute. Même lorsqu'il me rendait malheureuse, même lorsqu'il ne comblait pas mon cœur ou mon corps. Je voulais que l'on fonde peut-être un jour une famille ensemble et, surtout, je voulais que l'on reste soudés sur cette longue route. Quoi qu'il advienne. Enfant ou pas. Propriétaires ou pas. Licenciement ou promotion. Tempête ou arc-en-ciel. Je l'avais décidé et je m'y tenais.

Pour être honnête, seules l'écriture et ma famille avaient une place aussi fondamentale dans ma vie.

En écoutant « Somebody that I Used to know » dans ma Fiat 500, je me dis que Gotye tombe à pic. Ce voleur de chanson, responsable d'un des plagiats les plus célèbres de notre époque, me rappelle que derrière le revirement de situation demeure l'imposteur. Certes, Margaux a tout manigancé. Mais fallait-il encore, dans cette équation, avoir un élément manipulable. Il est devenu la proie parce qu'il voulait autant chasser que se faire chasser. Il a laissé son sexe contrôler son cerveau. Il s'est abandonné à son besoin de séduire, à sa volonté de domination intellectuelle. À son envie d'exister dans des yeux qu'il imaginait, à tort, plus naïfs et admirateurs que les miens.

Il a participé au dessein global, sans en connaître les règles.

Je me souviens aussi à quel point je ne supportais plus de vivre à l'ombre de ses mensonges et de ses démons. J'étais contrainte de les cautionner devant les autres. Impuissante, parce qu'il ne changeait pas. J'en arrivais à me travestir également, pour coller à l'image qu'il voulait renvoyer. Aujourd'hui, si j'essayais de rentrer dans les cases de Dorian, même avec toute la bonne volonté du monde, je n'y arriverais pas. J'ai fait trop de bonds sur la compréhension de moi-même.

En y songeant, je pose le problème en sens inverse : Margaux ne m'aurait-elle pas, finalement, rendu service ?

Tout s'éclaire.

Lorsqu'il m'a échappé, le meilleur de nous m'a percuté à la manière d'un tourbillon renversant. Désormais, alors qu'il revient dans une fanfare de mots, c'est le pire qui jaillit de ma mémoire.

Alors pourrais-je, comme Steve et Miranda, recommencer, en faisant fi du passé ? Parce qu'il est évident que l'on ne redémarre pas une histoire pour s'appesantir chaque jour sur les erreurs d'hier.

La réponse s'impose : non, je ne pourrais pas.

Tout est une affaire de timing, dans la vie comme dans les relations. J'aurais pu, bêtement, avant New York, avant le bébé. Les souvenirs du beau auraient probablement suffi, avec le temps, à dissimuler la laideur de la fin et les carences du milieu. À ce moment-là, souffler sur

les braises aurait pu raviver un feu intense.

Avant Bali, avant Seth, j'aurais seulement hésité plus longtemps.

Aujourd'hui, c'est trop tard. Et, surtout, c'est surévalué. On idéalise toujours ce que l'on perd. J'ai persuadé mon être que personne ne me traverserait plus comme lui. Que personne ne pourrait me redonner ces picotements-là, ces envies de demain et cette conviction ancrée, contre vents et marées.

J'avais tort.

Je vote pour le présent. Je suis bien avec Seth. J'ai du respect pour lui, pour ses valeurs, pour ses talents et sa force qui a été mise à l'épreuve. Il me touche, me fait rire, me fait jouir et stimule chaque partie de moi. J'ignore ce que cette connexion entre nous me réserve et je m'en moque, parce que je vis l'instant. J'écoute Françoise. Je me laisse porter par les sensations, par ce qui mérite pleinement mon attention.

Seth, je ne lui facilite pas la tâche depuis le départ. Pourtant, il a fait son nid, quelque part à l'intérieur de moi.

En fermant les yeux une dernière fois, au feu rouge, pour me visualiser dans l'un ou l'autre des décors, l'évidence se fait plus lourde.

Je m'excuse donc auprès de Dorian, pour qu'il ne m'attende pas. Et je file dans le XIVE, rejoindre l'appartement du chat terrible et du dentiste au piano bavard.

Puis, devant les coups de fil incessants de Dorian, j'éteins mon téléphone. Je suis sûre de moi. Ce soir, je me loverai dans les bras qui me correspondent, en oubliant le reste.

Quand je rallume mon portable ce matin, je découvre des dizaines de vieilles photos envoyées par MMS et des messages vocaux variés, qui correspondent à la palette de sentiments que Dorian a dû expérimenter. Il m'a quand même attendu deux heures, persuadé que je changerais d'avis.

Ça me fait de la peine pour lui, jusqu'à ce qu'une phrase de la nuit de l'horreur me revienne.

Le 25 septembre 2015. Cette nuit où j'ai découvert les mails sur l'ordinateur de Dorian, une phrase m'avait en effet particulièrement écoeuvée : « Ma Margaux, je vais finir par me faire choper à cause de toi... Hier, j'ai dû m'enfermer dans les toilettes chez sa sœur pour me masturber, tellement j'étais dur devant ta photo. C'était bon mais c'était moins une... »

La réminiscence de l'image est tout aussi indigeste.

D'un coup d'un seul, je n'ai plus de compassion disproportionnée pour son attente dans le froid. Pas plus qu'il n'a eu de compassion ou de respect pour ma famille et moi, en se branlant dans les W-C, chez Nico et Gabriella.

— Ça va, *Amore* ? Tu fais une drôle de tête.

— Oui, oui, tout va bien.

J'épargne à Seth ce genre de détail grotesque, tout comme j'ai omis de mentionner la proposition de Dorian. C'est inutile de le polluer. Les vertus de la transparence s'arrêtent selon moi là où cette dernière soulage davantage la bouche que les oreilles.

Il dépose une assiette d'œufs brouillés devant moi avant de repartir en cuisine.

— Mange, pendant que c'est chaud.

— Non, je t'attends.

De retour chez moi pour avancer dans l'écriture d'*Asphyxie*, je fixe le placard interdit depuis mon bureau. Je ressens soudain l'urgence de tout jeter, comme pour conforter mon choix du présent. Cette nouvelle nuit avec Seth, après une pause de quelques jours, a renforcé ce que je ressens pour lui. Tout était, une fois encore, si évident. Mon instinct me souffle tant de choses à son sujet. Lorsque l'on est ensemble, tout paraît facile. Pas de confrontation épuisante ni de train-train ennuyeux. Le tempo de notre relation a les nuances qui me conviennent.

Alors, à quoi bon sanctuariser un passé qui ne renaîtra pas ?

Je pourrais prendre un grand sac-poubelle, ouvrir le placard, clore les paupières pour ne pas me laisser attendrir, et transvaser les miettes d'hier en direction de la benne à ordures.

Je vais le faire. C'est le moment.

Tout ce qui m'est nécessaire pour l'écriture est inscrit dans ma tête et dans mon cœur. Je n'ai plus l'utilité de cette remise, ces objets, ces photos, ces grigris, ces restes de nous sur papier. Pour marcher sereinement vers ce qui m'attend, il faut alléger les bagages. Oublier les points d'ancrage périmés.

Lorsque mon téléphone sonne, en plein milieu de mon auto-persuasion, et que je vois le numéro de Dorian, je me demande s'il ne lit pas dans mes pensées. C'est tout de même incroyable de constater comme son timing est souvent épineux.

Je décide de décrocher, parce que je n'ai répondu à rien depuis la fin de l'entraînement de boxe hier.

— Allô.

— Ah, enfin, Emma. C'est moi. Pourquoi tu me fais ça ?

— Te faire quoi ?

— Me laisser dans le silence. Je n'ai presque pas dormi de la nuit.

— Je suis désolée pour toi, Dorian, mais j'ai aussi une vie.

— T'es dure !

Je prends une respiration.

— Je suis avec quelqu'un d'autre maintenant...

Il tousse, comme pour s'éclaircir la voix, comme si c'était un peu trop pour lui, tout à coup.

Je m'oblige à repenser à l'histoire de la masturbation chez ma sœur et Nico. Ce tableau nauséabond est mon nouveau garde-fou.

Il reprend, après un court mutisme :

— Et... tu es amoureuse ?

— Je crois, oui.

— Bon, déjà, on ne croit pas. On est sûr quand c'est le cas.

— OK, alors, si tu veux vraiment l'entendre, j'en suis sûre. Je suis amoureuse de lui. C'est la première fois depuis toi, et ça me fait un bien fou.

— T'es méchante. Tu veux me rendre la monnaie de ma vieille pièce ? Je morfle assez, crois-moi.

— Mais, Dorian, je ne te rends rien. Je ne me venge pas. J'ai simplement choisi de ne pas revenir, sous prétexte que Margaux est une cinglée et que tout s'écroule autour de toi. Je n'existe pas pour te sauver. Il m'a fallu longtemps pour le comprendre mais, ça y est, c'est imprimé...

— Emma... Je ne te demande pas de me sauver. Je te dis juste que tu me manques. Et en parlant de Margaux, tu veux la dernière ? Elle m'a déposé Ethan à l'accueil au travail ce matin, avec une lettre de démission et une lettre tout court, et elle s'est barrée avant que j'arrive en bas.

— Elle dit quoi, dans sa lettre ?

— Qu'elle est partie. Qu'elle a pris ses affaires et envoyé sa désolidarisation du bail. Qu'elle ne veut plus jamais nous revoir. Qu'il n'y a rien de toi dans cet enfant de toute façon. Qu'on ne la retrouvera pas. Et que c'est mieux comme ça. Elle dit aussi, à la fin, qu'elle est désolée de m'avoir utilisé, mais qu'on s'est bien amusés quand même. Qu'on s'est aimés aussi. Et qu'au lieu de l'accuser, je ferais mieux de...

Il ne finit pas sa phrase. Et moi j'enfonce mon doigt contre ma joue, que je mordille à l'intérieur.

— Mieux de quoi ?

— De m'en prendre à moi-même. Si je n'avais pas été un éternel séducteur, rien n'aurait été possible. Bla-bla-bla qu'il fallait être deux pour briser ta vie. Et qu'elle n'est pas responsable de mon attirance pour elle.

— Pas faux.

— Emma...

— Pardon.

— Je ne sais pas quoi faire. Ethan a besoin d'une mère. Mais peut-être pas de celle-là, c'est sûr...

— Je préfère ne même pas imaginer ce que tu sous-entends. Tu as essayé de contacter ses parents ?

— Je ne les ai jamais rencontrés. Elle m'a dit qu'elle n'avait plus de lien avec aucun membre de sa famille.

- Et c'est vrai ?
- Comment savoir ? Tout est un mensonge apparemment.
- Tiens, ça me rappelle quelqu'un. Je m'abstiens de le souligner. Je reste factuelle.
- Simone va t'aider.
- Oui. Mais j'ai tout foiré, Em. Je voulais un enfant de toi. Je me retrouve avec un enfant tout seul.
- Dorian, tu as eu six ans pour fonder une famille avec moi... Et tu aurais pu avoir des années supplémentaires.
- J'étais immature. Jeune et con ! Je n'étais pas le même, putain ! J'ai tout foutu en l'air. Je le vois aujourd'hui.
- Je comprends. Tu feras mieux avec la prochaine.
- Je ne veux pas de prochaine.
- Malheureusement, il y en aura forcément une. Je ne reviendrai pas. Mais si tu as besoin de parler, je ne te fermerai pas la porte. Je suis là. En attendant, je dois retourner travailler. Prends soin de toi.
- Toi aussi.
- Sa voix est le reflet de sa sincérité. Je crois que c'est à son tour de vaciller.
- Je me rue sur le placard interdit. Je dois nous jeter, maintenant.

Love Me Like You Do

J'observe à distance Berlioz qui dort sur ce qui est devenu davantage son canapé que le mien. Et, comme chaque fois, je suis surprise par son sixième sens affûté. Son intuition. J'ai beau me tenir à plus de deux mètres cinquante de lui, il ouvre les yeux. Il a senti que je le fixais. Il a senti ma présence oculaire.

Oui, j'ai conscience d'être avec mon chien, la copie conforme de ces mères qui vantent les qualités hors normes de leurs enfants. J'assume très bien.

Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de mon scorpion. Seth fête ses trente-cinq ans. Je l'emmène à la Villa Corse dans le XVI^e arrondissement de Paris et, ensuite, au bar La Vue, au trente-quatrième étage du Hyatt Regency, porte Maillot. Ce sont des lieux que je connais bien mais que je ne fréquentais plus. J'ai décidé de faire la paix avec eux ce soir.

22 h 53

Moulée dans une robe noire aussi indécente que ma lingerie fine, je me sens terriblement femme. C'est délicieux. Talons hauts, cambrure dénudée et chevelure qui reprend ses droits : je m'autorise tout. Le regard pétillant de mon nouvel amoureux me donne le supplément de confiance dont j'ai besoin. Bien sûr, je m'interdis de vivre à travers ce regard, parce que je dois être capable de m'en passer, parce qu'un plus un égale deux, parce que la clef des relations amoureuses c'est de se suffire à soi-même pour vivre au mieux avec la personne élue, mais je suis heureuse d'être relevée par lui. Je prends des centimètres, en quelque sorte.

— Où allons-nous, *Amore* ?

— Tu vas voir...

Nous arrivons devant les ascenseurs du Hyatt, après avoir dégusté deux menus aux saveurs raffinées et siroté une bouteille de rouge au

restaurant. Nous ne titubons pas pour autant. Nous sommes incassables.

— Oups, je ne peux pas monter là-dedans. Il y a des escaliers ?

— Hein ? C'est au trente-quatrième étage. Allez, viens.

— Non, je ne peux pas, *Amore*. Je ne prends jamais l'ascenseur.

— Ah bon ?

Je suis d'abord vaguement déçue de devoir abandonner cette plateforme montante qui me donnait des idées peu catholiques. Puis je commence à détailler sa mine d'enfant pris la main dans les bonbons et je ris. De plus en plus fort.

— Ne te moque pas de moi, t'es vilaine. Je suis allergique aux boîtes.

— Tu sais que moi, j'étais allergique aux dentistes ?

— Très drôle !

— Tu ne veux pas essayer, en fermant les yeux et en t'accrochant à moi.

— J'ai très, très envie de m'accrocher à toi, dans cette robe qui joue avec mes nerfs. Mais pas dans un ascenseur.

— Tu es claustrophobe ?

— Oui. J'ai déjà monté à pied dix-sept étages d'un hôpital pour rendre visite à mon grand frère, plusieurs jours d'affilée. Je crois que c'est mon record.

— Malheureusement, ici, il n'y aucune autre façon d'accéder à la vue panoramique que je voulais te faire découvrir. Du coup, on va chez toi, assouvir tes envies ?

— Mes envies ? me lance-t-il avec une fossette qui en dit long.

— OK. NOS envies...

— Je suis vraiment désolé pour ta surprise.

Je bats des cils.

— Qu'importe, *Angel*. Que l'on soit attablés ici devant des cocktails élaborés ou affalés sur ton lit avec une bouteille de champagne, on continuera de célébrer ta journée ensemble. C'est tout ce qui compte, non ?

Il m'attrape la main, m'enserme la taille, me penche légèrement sur le côté et m'embrasse comme s'il sortait de prison.

Je pense que ça veut dire oui.

J'ai appris une chose de plus sur lui ce soir et je sais que, désormais, j'aurai des cuisses encore plus musclées parce que l'on va en monter des marches, tous les deux.

Sous la douche, éternel lieu de réflexion, je réalise que Gaspard et Margaux n'ont pas répondu à mon mail. Qui ne dit mot consent ? J'espère qu'Estelle a raison. La fin de la mascarade est peut-être la fin de l'acharnement. Après tout, le silence de Gaspard ne m'étonne pas : il a plus à perdre qu'à gagner à présent. En revanche, Margaux a déjà

tout perdu. Et les gens qui ont tout perdu n'ont, en général, plus de limites.

Pas de nouvelles de Dorian non plus depuis notre dernière conversation téléphonique il y a trois jours. Je suis tentée d'appeler Simone, pour glaner des informations de manière détournée, mais une petite voix me chuchote de rester à ma place. Je ne dois pas envoyer de signaux contradictoires. Elle va l'aider à surmonter ça. Et Ethan aura au moins un papa.

C'est triste. Néanmoins, je refuse de laisser ma compassion brouiller mon esprit.

Je dois me concentrer sur mes propres aspirations. Et sur cet événement qui approche à grands pas. La soirée de signatures dans une librairie, boulevard Saint-Germain, pour la sortie du coffret collector réunissant mes quatre premiers romans. *Abstinence*. *Après*. *Abrupt*. *Azur*. En attendant *Asphyxie*, c'est une façon de créer un rendez-vous avec mes lecteurs et d'en rencontrer de nouveaux. Il faut dire que Sabrina et toute l'équipe n'ont pas fait dans la demi-mesure concernant le package. Le coffret, noir et doré, arbore une *punchline* flatteuse : « Entrez dans l'univers feutré d'Emma L. Coste, maîtresse du suspense. Quatre romans acides, sulfureux, modernes et... monstrueux. »

J'ai rougi par politesse mais, dans le fond de mon ventre, j'ai senti la petite fille remplie d'allégresse se dandiner pendant un quart d'heure. On l'a fait. Elle et moi. Elle en y croyant au départ, moi en marchant dans ses pas, sans me laisser décourager.

On est devenues écrivain.

Sabrina commande nos boissons pendant que je réponds à Seth par SMS.

« Oui, toujours 20 heures, dans le VI^e, au Café de Flore. Ne t'en fais pas, tu les connais déjà, elles ne vont pas te manger... »

« Je les connaissais avant de TE manger. Leur regard a forcément changé... »

« Allez, ma poule mouillée, arrache quelques dents pour te détendre, moi il faut que je parle de la sortie du coffret avec Sab. Bisous d'amour. »

« Ah, ah, ah. Ne dis pas ça... Imagine si c'étaient tes dents... Sorcière ! Je t'aime. À tout à l'heure. »

Les deux cappuccinos arrivent sur la table et je m'en veux déjà d'avoir renoncé au cosmo. Mais à 17 h 45, ça nous paraissait trop tôt.

Et puis il faut préserver notre foie pour le dîner de ce soir. Je sens que la réunion de mes trois acolytes et de mon dentiste va être haute en couleur. J'ai une pensée pour Gabriella et Nico. J'aurais aimé qu'ils soient des nôtres aussi.

Il faut vraiment que j'appelle ma sœur. Je ne lui ai toujours rien dit. Elle n'a aucune idée de ce qui se passe dans ma vie depuis six mois, en

dehors des banalités et de l'espace professionnel. Je ne voulais pas l'inquiéter à distance.

Sabrina, dont la longueur des cheveux blonds ne cesse de concurrencer mon ancienne chevelure, est particulièrement belle aujourd'hui.

— Il faut que je te dise quelque chose, Em.

— Il y a un problème avec la librairie ? Les stocks ? La soirée ?

— Non, tout va merveilleusement bien. Ne t'inquiète pas ou tu vas faire revenir ton futur cancer du stress !

— Ouf ! Alors, que se passe-t-il ?

— Eh bien, je... Enfin Thomas et moi, on est...

— Vous vous séparez ?

— Non, on est enceinte ! Enfin, je suis enceinte.

J'avale ma salive. Et, en une fraction de seconde, je la tire contre moi.

— Félicitations !

— J'hésitais à t'en parler avec toute cette histoire, je ne voulais pas remuer le couteau.

— C'est pour ça que tu as pris ta tête des mauvaises nouvelles ? T'es dingue, je suis ravie pour toi. La Terre ne tourne pas autour de mes problèmes !

— Tu pleures ?

— Non, c'est le vent.

— C'est une larme, Em. Je suis désolée...

— Arrête, c'est l'émotion. Je suis tellement heureuse de savoir qu'un enfant va avoir une maman comme toi, si tu savais.

— Merci... Tu vas me faire chialer aussi.

C'est vrai. Son bonheur ne m'arrache rien, au contraire. Il me redonne presque de l'espoir.

Chloé, Estelle et Sabrina sont tellement fines avec moi depuis deux ans. Elles ne me parlent que rarement de leur mari (pour Sabrina), concubin (pour Estelle) ou plans culs prolongés (pour Chloé). Elles mettent un point d'honneur à ce que l'on se voie entre filles, de façon à ne pas appuyer sur le bouton de mon célibat. Peu de femmes sont capables de ça. Souvent, les copines aiment étaler leur vie sentimentale trépidante à la face du monde. Montrer, qu'elles, elles ont réussi, l'air de rien. Enfin, jusqu'à ce qu'elles échouent à leur tour.

Mes amies sont bien au-dessus de ces comportements-là. Elles sont pleines de délicatesse. C'est aussi pour ça que l'annonce de Sab me touche autant. J'imagine qu'elle a dû hésiter, pour ne pas me froisser, tout en ayant envie de partager sa joie avec moi.

— Tu es enceinte de combien de mois ?

— Deux et demi. Normalement, il faut attendre trois mois. Mais je ne pouvais plus te le cacher...

Je lui souris.

— Donc fini les sauteries alcoolisées ! Ce soir, c'est eau plate, éventuellement citronnée.

— C'est pour la bonne cause, ma Sab. On trinquera quand même !

Je lève mon cappuccino en direction du sien.

— Oui ! Et on peut trinquer également à ton coffret, les précommandes s'affolent !

— Trop cool.

— Pour le déroulement de la soirée à la librairie, on a prévu la projection des quatre bandes-annonces à 20 heures, suivie d'une demi-heure de questions-réponses et de deux heures de signatures.

— C'est parfait. J'ai hâte. On pourra diffuser, en fond, les playlists de tous les romans pendant les dédicaces ?

— Évidemment ! Ma stagiaire prépare déjà ça sur son compte Spotify.

Mon éditrice me connaît par cœur.

À 23 heures, Estelle, Chloé, Seth et moi sommes pompettes comme rarement, tandis que Sabrina supporte nos blagues lourdingues et nos dérives guillerettes. Il faut dire que balancer la chanson « Love me like you do » sur le téléphone de Chlo, en plein restaurant, n'était pas l'idée la plus raisonnable de la journée. Mais comme on ne peut jamais retenir Chlo, quand elle a une envie irrépessible, on a tendance à suivre le mouvement.

Donc, on chante. Faux, inutile de le préciser. Enfin, les filles chantent faux, Seth relève l'ensemble et moi je fais la carpe.

Il est comme un poisson dans l'eau avec nous et je ne l'aime que davantage devant ce tableau. Je savais que la pression qu'il se mettait n'avait pas de sens. C'est la continuité logique de notre complicité. Ses arborescences éclatantes.

— Maintenant qu'on a fait fuir la moitié des derniers clients, on y va les pintades ? lâche Sabrina qui ne peut plus cacher ses joues rouges.

— Allez, tu as raison. La baby-sitter de Doudou va m'attendre.

— Et moi, je plaide demain, il faut que je rentre boire un litre d'eau pour éponger, ajoute Estelle.

Seth me regarde, en plissant ses yeux marron-vert.

— On va chez toi ou chez moi ?

— Chez moi ? Berlioz est tout seul depuis un peu trop longtemps...

— D'accord.

On embrasse les filles et on se dirige vers les taxis.

En avançant, je réalise que les rues de Paris ne me rendent plus malade. Mieux, je m'y sens bien. À une époque, chaque recoin de cette ville me renvoyait à mes balades nocturnes avec Dorian. Aux rêves que l'on jetait en mots sur les pavés. Chaque rendez-vous était une

torture parce que je ne pouvais pas l'appeler en sortant. Parce que je cherchais sa silhouette autour de moi. Sa voiture qui passerait par là, pour me récupérer, me dire que tout redeviendrait comme avant. Les restaurants, les théâtres, les ponts, les bars, les points de vue, les instituts de massage, les pâtisseries, les métros, les parkings et les magasins m'évoquaient tous les souvenirs ou les habitudes qu'il me fallait renier.

J'avais même la nausée en allant chez Picard faire mes courses, parce que je n'achetais plus ses gaufres, ses pains perdus, ses crevettes à l'ail et ses petits boudins. Terminé. Il n'y avait que mes courgettes, mes paniers chèvre-épinard et mon quinoa.

Ce soir, dans ce quartier qui était l'un de nos préférés, je serre la main de Seth et je réfléchis différemment : si Dorian et Margaux ne m'avaient pas fait vivre l'enfer, je ne l'aurais jamais rencontré.

En m'installant sur la banquette arrière, j'ai soudain envie de lui poser mille questions. Je devine déjà que je ne vais pas pouvoir me contrôler. Donc je me lance, sans préambule.

— Tu penses à ton ex, parfois ?

Oui, j'abuse. Je n'ai pas aimé la réciproque et pourtant je saute à mon tour dans ce trou-là.

— Bah, *Amore*, ça sort d'où ça ? Après une soirée pareille...

— Je sais. Mais j'ai besoin d'en discuter avec toi. Tu m'as parlé de l'empreinte qu'elle a laissée. J'ai bien conscience que ça ne s'évapore pas facilement.

— Ça fait presque un an et demi maintenant. Je suis guéri.

— Un an n'en efface pas sept.

Il pose sa main sur la mienne.

— Honnêtement, ce n'est pas l'année qui m'a fait prendre un tournant. C'est notre histoire.

— Hum.

J'échappe un sourire.

— Être avec toi a remis les choses en perspective. Daphnée ne s'inscrit que dans mon passé. Toi, tu es mon avenir.

— Elle ne te manque pas ? Ça ne te dérange pas de partager avec moi des moments que tu partageais avec elle ?

— Non, elle ne me manque pas. Je l'ai rayée le jour où elle m'a trahi. Je savais que ce serait insurmontable pour notre couple et, même si la vie sans elle me paraissait alors inenvisageable, je n'avais pas d'autre choix. D'abord parce qu'elle couchait avec son patron, ensuite parce qu'elle avait déchiré ma confiance en elle. Il n'y avait pas d'autre issue. Je préférais être malheureux sans elle, que de chercher à la récupérer. Ce que j'ignorais à l'époque, c'est que je ferais la rencontre d'une femme qui me bouleverserait encore plus.

Cette fois, je sens carrément mes fossettes soulever mes pommettes.

— Moi ?
— Oui, toi. Qui d'autre ? C'est une leçon, je trouve. On ne sait jamais ce que nous réserve la vie.
— C'est vrai.
— Pourquoi tu me demandes tout ça ? Tu penses à Dorian ?
— Évidemment, surtout avec tout ce qui se passe en ce moment. Mais j'en arrive à la même conclusion que toi. Tu l'éclipses.
— Il te sollicite souvent ?
— Régulièrement. Je ne vais pas te mentir, il voulait que je revienne.

Ses fossettes à lui déguerpissent.
— Ah oui ?
— Oui mais je lui ai dit que j'aimais quelqu'un d'autre. Et puis elles réapparaissent, plus vaillantes que jamais.
— Que tu quoi ? Je n'ai pas bien entendu.
— T'es bête.
— Alors ?
— Je t'aime, monsieur l'arracheur de dents.
— Putain, c'est bon. Dis-le encore.
— Je t'aime.
— Moi aussi, je t'aime, madame l'écrivain. Et si on ne rentre pas plus vite chez toi, je vais t'arracher cette robe dans la voiture, me murmure-t-il à l'oreille.

Il passe ses doigts à la base de mes cheveux, contre ma nuque. J'ai des frissons dans tout le corps.
Je suis en dessous de Seth, que je ne quitte pas des yeux. Je me perds dans ce qu'ils me racontent. Le temps d'y penser, je reprends mon souffle et nos bouches s'épousent à nouveau. Cet homme est un aimant pour moi. Il émane de sa peau une odeur, une douce électricité et une musique que je semble seule à percevoir.

Il s'agrippe à mes seins, je saisis ses fesses et l'on se compresse, l'un contre l'autre. Comme si l'on avait envie de fusionner, intégralement. De pousser l'expérience sexuelle plus loin. Comme si cela ne suffisait pas.

La course vers l'orgasme n'est pas l'objectif ultime, même si c'est la chute inévitable. Ce qui nous fait vibrer, c'est de ne pas rompre le contact charnel. De maintenir le lien, visuel et physique, le plus longtemps possible. Dans ces cas-là, le mobilier ne compte pas plus que l'horloge, les voisins ou les gens dans la rue. On a cassé une lampe il y a trente minutes, et on est bien partis pour fendre la tête de lit. Ou ma tête à moi. Je ne sais pas qui cèdera en premier.

C'est délicieux.
Soudain, il me retourne et change de cap. Une main contre ma gorge, l'autre qui descend lentement contre mon bas-ventre.

Je retiens mes cris de douleur et de plaisir. Je ne résiste pas, je m'abandonne à l'idée.

Avec lui, tout est atypique. Plus grand, plus passionnel, plus agréable, plus étonnant, plus sensationnel.

Je frémis, entre le va-et-vient moins conventionnel et la caresse de ses doigts. Il frémit aussi.

Ensemble, on s'autorise à toucher les étoiles, le temps d'une longue décharge délectable. Apogée de la volupté.

Il retombe de son côté, contre ce qui devient son oreiller, à la droite du mien. Il s'installe sur son flanc, pour me faire face. Pose sa main sur mes lèvres, comme pour s'assurer qu'aucun son ne sortira. Joue de ses cils, parce qu'il connaît la valeur de leur charme.

— *Amore...* J'ai envie de passer le reste de ma vie avec toi.

Titanium

8 novembre 2017

Une semaine plus tard, j'y suis. La librairie qui nous accueille est déjà pleine à craquer et, moi, je contiens mon stress dans le taxi qui s'est garé juste devant. Je n'ai jamais été une adepte de la foule, même si en l'occurrence, cette foule m'émeut.

— Tu es prête ? m'interroge Sabrina.

— Je crois.

— Allez, respire un grand coup. C'est ta soirée !

Nous ouvrons les portières et sortons rejoindre les gens qui ont gentiment fait le déplacement. Les visages connus me rassurent immédiatement. Je repère des fidèles lectrices et lecteurs que je croise depuis des années et certains amis qui me font souvent l'honneur de leur présence.

J'avance dans ma combinaison bleu nuit et j'essaie de ne pas trembler sur mes talons. C'est aussi impressionnant que la première fois : on ne s'habitue pas à ce genre d'événement. Au fait d'être le centre de l'attention. Parce qu'il y a, pour ma part, la petite fille nichée dans mon ventre qui s'étonne encore que son plus grand souhait soit devenu réalité.

Je rends les sourires que l'on me tend et marque quelques pauses pour les premières photos. Je continue à balayer l'espace pour ne manquer aucune tête. Je vois Seth et Vincent, Chloé et Estelle, Romane et Clarisse, Alex et Greg, mais aussi Jonathan et... Dorian. Je n'ai pas souvenir d'avoir invité ces deux derniers : les aléas des soirées publiques, annoncées sur Internet.

Seth, Dorian et Jonathan au même endroit, au même moment ? Il ne manque plus que Gaspard... Je chasse cette idée saugrenue en espérant que chacun soit assez malin pour ne pas faire d'esclandre.

Le libraire me salue chaleureusement tandis que Sabrina saisit le micro pour remercier l'assistance et annoncer que la projection des bandes-annonces commencera dans cinq minutes.

Ma table de signature a été joliment préparée, tout comme celle du

traditionnel cocktail : petits-fours, canapés, vin et boissons non alcoolisées. Simple, convivial. De circonstance.

Seth profite de ce moment de latence pour venir m'embrasser et je ne résiste pas, malgré la présence des deux autres. Jonathan fait partie de la maison, donc je ne suis pas étonné qu'il soit là même si l'on ne travaille pas ensemble. Il s'habitue à l'idée de me voir avec quelqu'un. Quant à Dorian, je lui ai dit que je n'étais plus seule, il ne peut décemment pas m'en tenir rigueur.

— Tu te sens comment, *Amore* ?

— Plutôt bien... Je suis contente que tu sois là.

— Et moi je suis fier de toi ! La librairie est bondée.

— Oui, c'est trop chouette. Bon, il y a aussi Dorian...

— Ah ouais ?

Ses yeux changent de couleur.

— Oui. On va y aller mollo, d'accord ? Je ne veux pas le froisser ces temps-ci.

— Le froisser ? Tu penses trop à ses états d'âme. Il ne le mérite pas.

— Peut-être.

— C'est sûr même. Tu m'inquiètes parfois.

— Il n'y a aucune raison de te faire des cheveux gris avant l'heure, pourtant.

— Mouais. Je dois donc attendre que l'on soit rentrés pour te coller ? Alors que toute ta tenue me donne envie de te retourner sur ta table...

— Chut, *Angel*... Ce n'est pas le lieu.

— Justement.

— Tu me retourneras autant que tu veux plus tard, OK ?

— Soit.

Il s'éloigne pour retrouver Vincent et je m'installe sur ma chaise, près de Sab.

C'est l'heure des bandes-annonces. L'auditoire semble apprécier le dispositif mis en place pour l'occasion, façon système D. J'entends des compliments en bruit de fond et ça me tranquillise.

En voyant les images relatives à *Abrupt*, je me souviens soudain de la journée de tournage à laquelle Dorian avait participé. On ne voit pas son visage, parce qu'il ne faut pas nuire à l'imagination du lecteur, mais je reconnais ses mains, son corps, ses mouvements. J'ai longtemps regretté de l'y avoir intégré parce que cette vidéo était devenue génératrice de souffrance alors qu'une création autour de mon travail ne devait être qu'une source supplémentaire de satisfaction.

Étant donné son état d'esprit actuel, Dorian ne doit pas bien vivre cette réminiscence de notre complicité passée. Alors qu'aujourd'hui, moi, je le supporte sans heurt.

J'ai tellement rêvé, à l'époque de la sortie d'*Azur*, quelques mois après notre rupture, qu'il se pointe à une signature. À un salon. À une promotion. Mais rien. Chaque fois, sur le trajet, j'espérais le trouver à mon arrivée, avec des fleurs et des mots d'excuse. Des mots d'espoir. Il n'était jamais là. Il m'avait oubliée. Reniée. C'est comme si je n'avais pas existé. Ça faisait si mal que ça me gâchait systématiquement mon plaisir. « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé » prenait une sinistre envergure.

Ce soir, il est là. Avec Simone en bouclier, que je viens d'apercevoir. Évidemment, quelque part, ça me touche. Mais sa présence ne me remue même plus. Ce sont les mots de Seth qui excitent mon bas-ventre et stimulent mon imagination. C'est son odeur à lui que j'ai envie de respirer. Sa bouche que j'ai envie de couvrir de la mienne.

Les trombines défilent à ma table pendant que le vin me monte à la tête. Je m'enivre du moment. C'est difficile de décrire ce que l'on ressent dans des circonstances pareilles. L'émotion est intense. Il y a, d'un côté, cette impression délectable que l'on a accompli quelque chose et, de l'autre, la joie immense d'en constater l'impact sur les gens.

Tantôt timides, tantôt extrêmement expansifs, les lecteurs ne se rendent pas compte de ce qu'ils nous donnent. Quand ils me remercient pour ce que je leur apporte à travers mes romans, je ne peux m'empêcher de leur répondre que c'est à moi de les remercier. Parce que sans leur fidélité, l'aventure n'aurait pas pu revêtir une telle dimension.

Je prends le soin d'écrire un mot personnalisé à chacun et de faire la fameuse photo qu'ils garderont en souvenir. Sabrina récupère quant à elle les cadeaux que l'on me fait pour les poser un peu plus loin, sur le comptoir. Des chocolats, des bougies d'ambiance, des lettres, des jouets pour Berlioz, un foulard (« le même qu'Agnès portait dans *Azur* ») et une quantité de tortues sous toutes les formes possibles. Des tasses tortues, des peluches, des porte-clefs, des chaussettes pour l'hiver, des figurines. Mes lecteurs savent que j'en suis fan depuis mon premier roman et s'amuse toujours à accroître ma collection.

C'est au tour de Romane et Clarisse de s'approcher.

— Quelle réussite encore... Moi qui suis là depuis tes débuts, je suis tellement fière de toi.

— Merci ma Romane, t'es mignonne. Personnellement, je suis ravie de vous voir ensemble.

Elles pouffent.

— On t'inspirera peut-être un couple féminin un jour, lance Clarisse.

— C'est possible !

— Tu nous signes un coffret à nos deux noms, histoire d'être cucul

jusqu'au bout ?

Romane proteste.

— Je suis désolée, ma chérie, mais moi je veux le mien, rien qu'à moi. Si tu me quittes pour une hôtesse de l'air, il me restera au moins ça.

Je me marre. Quel sketch ces deux-là !

— Vous êtes bêtes. Bon, chacune le sien alors ?

Clarisse lève les yeux au ciel.

— Oui, vas-y. Comme tu n'as que ça à faire parce que la file d'attente n'est pas longue, ça tombe bien, ironise ma pilote préférée.

— Je suis là pour ça... C'est juste que je dois toujours rivaliser d'imagination avec Romane, pour être originale à chaque fois.

Cela dit, aujourd'hui, les mots glissent tout seul : « Ma Romane, je t'avais affirmé, il y a environ six ans, qu'un jour tu rencontrerais une femme qui bouleverserait vraiment ta vie. Je suis enchantée d'avoir été l'entremetteuse. Je te souhaite de longs voyages au septième ciel... T'embrasse fort. Emma »

Je sais qu'elle comprend. C'est entre nous.

Les filles s'éloignent et d'autres prennent leur place. Je ne me lasse pas de la répétition parce que la diversité des personnalités me prémunit de l'ennui.

Viennent ensuite Simone et Dorian. Je respire un grand coup en faisant semblant de chercher un truc dans mon sac et me redresse avec le sourire.

— Bonsoir ma grande. Comment tu vas ? commence Simone.

— Très bien, ma Simone. Ça me fait plaisir de te voir.

— Avec Dorian, on avait envie d'être là.

— C'est gentil.

— Pour te soutenir..., ajoute mon ex avec une forme de timidité qui ne lui ressemble pas.

Je baisse les yeux.

— Merci, à tous les deux.

— Tu es bien entourée ce soir, lâche-t-il en soignant toujours son ton.

Je fais mine de ne pas comprendre le sous-entendu.

— Oui, je suis vraiment contente du nombre de personnes qui ont fait le déplacement.

— Tu le mérites...

Je n'arrive pas à croiser son regard. Sa proximité physique me gêne plus que tout à l'heure. Il est dans ma bulle. Suffisamment pour que l'effluve de son parfum vienne me chatouiller les narines, pour que sa voix s'accompagne des vibrations, que son sourire vienne avec son souffle. Au téléphone, par SMS ou par mail, il est facile de maintenir une distance émotionnelle.

Là, avec son air pantois, il m'agace en même temps qu'il me perturbe. Je jette un œil sur Seth au loin, pour me ressaisir et me dépêche de signer pour enchaîner avec d'autres visages. Sauf que je ne sais pas quoi écrire à Dorian. Impossible de griffonner le moindre mot.

— Tu es bloquée ?

— Oui.

— Je vais vous laisser deux minutes, je vais prendre un verre de vin, annonce Simone en s'éclipsant avec son coffret.

Merveilleux.

— Je te sens mal à l'aise...

Il cherche l'entaille où se glisser.

— Non, pas du tout. Enfin, vaguement. Bref. Ce n'est pas le lieu.

Nous sommes interrompus par un mouvement soudain dans la librairie.

— Laissez-moi passer, aboie quelqu'un, un peu fort et en boucle.

Je ne vois pas la personne avant qu'elle se trouve à un mètre de moi et qu'elle se mette à crier.

— Elle est à moi, elle est à moi, elle est à moi !

Je me recule immédiatement, repoussant ma chaise vers l'arrière d'un vif mouvement de jambes. Margaux me fixe et, en une seconde, sort un couteau de sous son manteau. Je n'ai pas le temps de me rouler à terre qu'elle se rue sur moi.

Tout va si vite. Dorian se jette entre nous.

Et là, l'horreur.

Quelques très courtes minutes plus tard, entre les hurlements et les larmes, je tiens la main de mon ex, tandis que le libraire appelle les pompiers et Sabrina la police. Seth, après s'être assuré que je n'avais rien, s'affaire autour de Dorian. Il compresse l'hémorragie à l'aide de serviettes en papier roulées en boule. Il prend les choses en main alors que je suis tétanisée.

Simone, en pleurs, caresse la tête de son enfant.

La folle est à terre, maîtrisée par Alex et deux hommes qui se tenaient là. Le couteau ensanglanté gît à ses côtés. J'ai envie de l'attraper et de l'égorger. J'essaie de faire abstraction de tout ce qui continue à sortir de sa bouche.

— Tu ne gagneras pas, Emma. Je te prendrai tout.

Sociopathe.

Chloé, Estelle, Romane, Clarisse et Jonathan accompagnent les lecteurs vers l'extérieur, en tentant de gérer au mieux le mouvement de panique.

— Ça va aller, je te le promets. Tout va bien se passer..., dis-je à Dorian.

— Je suis heureux que toi tu n'aies rien, me murmure-t-il.

Le voir au sol, neutralisé, retourne tout mon être. S'il mourait, je ne

m'en remettrais pas. Il fera toujours partie de moi, même si nos vies se sont décroisées.

Les secours et la police arrivent presque en même temps. Je reste près des premiers et Sabrina gère les deuxièmes. Il m'est impossible de me concentrer sur autre chose que la santé de Dorian. Alors, les questions, ce sera pour plus tard.

Simone monte dans l'ambulance, que Seth et moi suivons en voiture.

— Il a pris le coup pour moi, putain...

Seth me serre la main.

— Il a voulu te protéger. Tu ne peux pas t'en vouloir pour ça.

— Je ne savais même pas quoi lui écrire et, lui, il s'est interposé pour me sauver.

— La lame a pénétré la hanche mais aucun organe vital n'a été touché.

Je soupire de soulagement et prend Simone dans mes bras.

— On peut le voir ?

— Pas pour le moment. Mais vous pouvez rester ici, quelqu'un viendra vous chercher, répond le docteur.

— Il faut que j'appelle Élise. Elle garde Ethan ce soir, elle va se demander pourquoi Dorian n'est pas rentré, articule Simone.

— Tu veux que je m'en occupe ?

— Non, ma chérie, je vais le faire.

Nous accompagnons Simone dehors pendant qu'elle passe son coup de fil. Le ballet des véhicules, de leurs phares qui percent la nuit, est éblouissant. Nous ne sommes visiblement pas les seuls à avoir passé une soirée cauchemardesque.

Je m'approche d'un groupe de fumeurs et leur demande une cigarette. Ce soir, j'en ai besoin.

Seth ne sait pas très bien où se mettre. Sa posture corporelle crie son malaise. J'aimerais le rassurer, le prendre contre moi, mais je ne peux pas. Il m'est impossible de faire abstraction de Dorian qui est allongé dans un lit blanc, en souffrance.

Au fond de moi, si je creuse sous les couches d'angoisse – désormais irrationnelle, puisqu'il est tiré d'affaire –, je sais que tout cela ne change rien. Mon cœur a fait son choix.

Pourtant, mon cerveau, qui a cette fâcheuse tendance à surréfléchir, ne s'aligne pas. Devrais-je faire une pause avec Seth pour entourer Dorian au nom d'hier ? Si on ne s'était pas marié, on s'était quand même juré d'être là l'un pour l'autre. Est-ce que parce qu'il a failli à sa promesse, je dois faillir à la mienne ? L'accident de ce soir a-t-il aussi pour vocation de me rappeler que je tiens à lui ? Et si la façon de réparer le mal fait était de sacrifier mon bonheur pour l'aider avec

Ethan ? Pour montrer que, non, je ne suis pas une égoïste qui place son écriture, sa carrière, son chien et ses propres plaisirs avant tout le reste ?

J'ai le tournis et je crois que je délire. Qu'en penserait Françoise ? Elle me dirait probablement que l'on ne doit pas cogiter dans ces circonstances. Et que, sous prétexte que les gens arrivent facilement à me manipuler l'artichaut, je ne dois plus m'oublier dans la balance. Elle conclurait que je me pose ces questions pour me challenger mais que, *in fine*, je connais parfaitement les réponses de mon for intérieur.

Et elle aurait raison.

— Je rentre m'asseoir, je ne veux pas rater le moment où ils vont venir nous chercher. Tu viens ? me dit Simone.

— J'arrive, je te rejoins.

— Tu veux que je vous laisse ? me demande Seth.

— Oui, je pense que c'est mieux... Je suis désolée...

— Je peux comprendre. Tu sais où me trouver si tu en as besoin en repartant.

— Je pense que je vais rentrer pour m'occuper de Berlioz, mais je t'appelle demain.

Pourquoi suis-je si froide ? J'essaie de mettre de la douceur dans ma voix mais elle sort glaciale.

— OK, fais attention à toi. Et si tu changes d'avis, je suis là.

Il me pose un baiser dans le cou et s'éloigne sans que je sois capable de le retenir, de l'enlacer, de lui dire que je l'aime et que je le sais.

Et, comme s'il avait entendu mes pensées, il se retourne, revient sur ses pas et me lance :

— *Amore*, quand Dorian sera à l'abri et chez lui, on va partir un peu, d'accord ? En Italie ? Il faut que tu t'éloignes de toute cette folie.

— D'accord.

Je repasse les portes automatiques de l'hôpital en essayant d'ignorer le frisson qui vient de me traverser. Marcher vers Dorian alors que Seth a pris la direction opposée ne me semble pas normal. Je vais à contre-courant.

Et c'est déjà incroyable de le savoir.

Thinking Out Loud

25 novembre 2017

Le visage de Gabriella est entre le blanc et le rouge, sur mon écran de téléphone. Cette conversation FaceTime démesurément longue a été l'occasion de lui avouer, comme à mes parents hier, tout ce sur quoi j'avais fait l'impasse. Cela devenait nécessaire pour moi de tout leur dire, comme pour clore cette période trouble. Pour pouvoir tourner la page. Voire refermer le livre.

Et, ici, au cœur de la région Ligurie, dans la commune italienne de Riomaggiore qui fait partie des localités constituant les Cinque Terre, je me sentais pleine de la force nécessaire.

Gabriella, qui a d'abord vomi sur Dorian, au début de mon grand déballage, s'inquiète désormais pour lui. Je sais qu'elle l'appréciait beaucoup à l'époque où nous étions ensemble. Ils faisaient des batailles d'oreillers ou de vêtements, des courses-poursuites insensées et pouvaient discuter sans moi pendant des heures. Le feeling entre eux avait été naturel, dès le premier jour, malgré tout ce qui, de prime abord, les opposait. Bien sûr, depuis notre rupture, elle l'a rayé de sa vie parce qu'il l'a énormément déçue. C'est elle qui m'avait, entre autres, incité à lui pardonner sa première incartade. Et elle lui en a voulu autant que moi d'avoir été indigne de sa confiance. Elle le pensait plus solide, plus sincère, plus droit. Plus tout.

Je la rassure en lui expliquant que j'ai eu Simone au téléphone hier et que Dorian va mieux. Il a eu deux semaines d'arrêt de travail après son passage à l'hôpital, mais sa lésion était, heureusement, relativement superficielle. Gabriella me demande pourquoi je ne l'ai pas appelé directement. Je lui explique que je lui ai écrit un long mail, qui me paraissait plus approprié qu'une banale conversation téléphonique. Un mail pour lui dire que nous nous reverrons s'il le souhaite, l'année prochaine, quand le temps aura fait son œuvre. Que je n'avais pas de mots assez forts pour le remercier de s'être interposé entre Margaux et moi. Que j'espérais sincèrement qu'il guérirait de toutes ses blessures, visibles ou invisibles. Et, enfin, que je lui

pardonnais.

Oui. Je lui pardonne. Françoise m'avait assuré il y a longtemps que ce serait la dernière étape de mon deuil et elle avait raison.

J'inverse la caméra sur mon écran pour montrer à Gabriella le décor dans lequel je me trouve. Nous raccrochons en nous disant que nous avons hâte de nous retrouver pour les fêtes.

Quitter Paris, Sceaux, leur frénésie et leurs emportements, c'était encore la meilleure chose à faire. Finirai-je par déménager à Bali ou, ici, en Italie ? Peut-être.

Ma bestiole, qui est en plein face-à-face avec un lézard, ne serait sûrement pas contre l'idée. Nous pourrions avoir un quotidien plus paisible, plus sain. J'écirais forcément mieux, au plus près de cette étendue bleue, je porterais plus souvent des chapeaux que des bonnets et j'apprendrais à occulter mon stress, à me laisser porter par le bruit de la végétation et de la nature. Loin du tintamarre de la ville, c'est probablement possible. Berlioz, quant à lui, pourrait régulièrement avaler ce sable qu'il aime tant, en sautillant sur les plages, pattes en extase et truffe agitée. Hiver comme été.

À réfléchir.

En attendant, même si Chloé, Doudou, Sab et Estelle me manquent un peu, cette pause me permet de panser les plaies, de colmater les brèches et de dépasser les turbulences de ces deux dernières années. C'est terminé et j'avais besoin de me retrouver en tête à tête avec mon chien pour en prendre pleinement conscience. Besoin de faire le vide. Le point. De prendre le recul nécessaire. D'entériner mes choix. Seule.

Je suis désormais prête pour le reste de ma vie, avec mon dentiste.

Les jours post hôpital n'ont pas été de tout repos. J'étais choquée, il était nerveux. Il fallait gérer le travail, les réseaux sociaux et les annonces officielles après l'incident, nos émotions et celles des autres. De jour comme de nuit, nous ne parvenions pas à retrouver une forme de légèreté propre à un début de relation. À recréer sereinement notre bulle.

Je suis partie pour me redonner du souffle, pour nous redonner de l'élan. Et, en peu de temps, la distance nous a rapprochés. Nous avons été à nouveau capables de nous concentrer sur nous, sur nos sentiments, sur nos envies, sur nos voix. Sur l'absence pesante de nos corps l'un contre l'autre, de nos odeurs mélangées, de nos conversations inépuisables.

Le tumulte extérieur s'est éloigné. Il ne compte plus.

Dans trois jours, Seth sera là et c'est tout ce qui m'anime à présent.

29 novembre 2017

Sur la terrasse de cette petite maison chaleureuse qui offre une vue plongeante sur la Méditerranée, je respire à pleins poumons, enlacée par mon amoureux. Je me focalise sur la caresse du vent nocturne et je réalise qu'à cet instant je suis profondément heureuse. C'était finalement possible.

Un soir de début de printemps, j'ai voulu mourir par amour. La marque indélébile sur ma cheville, que Gaspard avait remarquée avec toute l'indélicatesse qui le caractérise, me le rappelle chaque fois que mes yeux se posent sur elle. Je n'ai aucune idée de ce qui a provoqué cette entaille, puisque j'avais perdu connaissance pendant des heures. Je sais juste que lorsque j'ai repris mes esprits, un pansement recouvrait cette plaie d'un centimètre et demi. Peut-être est-ce dans le camion des pompiers, peut-être est-ce ailleurs ? Qu'importe.

Aujourd'hui, je veux vivre. Et je me promets que rien ni personne ne m'enlèvera plus jamais cette envie.

Fini le corbeau, les images de Dorian et Margaux, le harcèlement de Gaspard, le risque de croiser la folle dans ma ville quand je rentrerai chez moi. Cette époque est révolue. Gaspard s'est évanoui après m'avoir envoyé un mail pour me dire qu'il avait compris et qu'il ne m'ennuierait plus. Que si je ne pouvais pas être à lui, il m'oublierait. Que je n'étais pas vraiment à la hauteur de toute façon. Que je l'avais déçu. Qu'il m'imaginait moins timorée. Que ce mail signé de son vrai nom ferait foi et qu'il était, malgré tout, désolé de ce que Margaux avait tenté. Que son but à lui n'avait jamais été de me faire disparaître. Depuis, il a dû redevenir Vincent. Bien sûr, son âme torturée transpirait dans ses lignes déséquilibrées. Mais il ne m'inquiète plus. J'ai compris que lui aussi avait été, à sa manière, le pantin d'une folie qui le dépassait. Et l'acteur d'un jeu dont il ne maîtrisait pas toutes les règles.

Quant à Margaux, elle sera jugée pour ce qu'elle a fait et finira probablement dans un hôpital psychiatrique, là où elle a sa place. En attendant, il semblerait qu'elle essaie de faire porter le chapeau à Gaspard. De l'ériger en cerveau des opérations, en reprenant son rôle de gourdas. Nos témoignages ne lui laisseront pas ce loisir-là.

— *Amore ?*

— Oui...

— Tu es encore perdue dans tes pensées.

— Un peu mais je suis surtout tellement bien dans tes bras que j'en oublie de parler.

— Qu'est-ce que je t'aime, toi.

Il me serre plus fort.

— Moi aussi.

— Dis, tu te souviens du jour où tu m'as dit que tu adorerais voir

des lanternes, comme dans le dessin animé *Raiponce* ?

— Oui. J'ai cinq ans parfois.

— Eh bien, tu vas avoir cinq ans tout de suite. Regarde bien.

— Comment ça ?

Il est 22 heures et soudain, elles sont là. Par dizaines, elles commencent leur ascension, à flanc de falaise. C'est magique.

Entre la poésie de leur envol et la mer qui réfléchit leur mouvement, le spectacle me coupe le souffle.

Je me retourne pour embrasser Seth.

— Comment tu as fait ça ?

— J'ai distribué des lanternes à une bonne partie des habitants du village, pendant que tu écrivais ce matin.

— Tu es parfait.

— T'as raison, pour un dentiste, je m'en sors pas trop mal.

Nous rions.

Je sais déjà que si Noël qui approche à grands pas sera le premier que nous passerons ensemble, il ne sera pas le dernier.

Et si, comme le dit le proverbe, à quelque chose malheur est bon, alors nous en sommes la preuve vivante. Sans nos ratés, sans le fracas des déchirures, nous n'aurions pas pu apprendre que nos cœurs étaient faits pour battre en chœur.

Remerciements

Pour commencer, je voudrais remercier mes lecteurs, sans qui cette nouvelle publiée dans *Femme Actuelle* ne serait jamais devenue un roman. C'est votre enthousiasme pour « un chapitre suivant » sur Wattpad qui m'a donné le souffle nécessaire.

On traverse parfois des périodes dans l'existence durant lesquelles on se sent impuissant, vide et brisé. C'est dans ces moments sombres que les béquilles sont essentielles. Elles nous conduisent au trampoline pour retrouver la surface. J'ai la chance d'avoir la mienne toujours à portée de main : l'écriture.

J'espère que tous ces bruits du cœur et de l'esprit trouveront ceux qui ont besoin d'une dose de catharsis.

Je remercie mon éditrice, Florence, qui m'a suivie dans cette aventure particulière. Te rencontrer a ouvert, je crois, le début d'une nouvelle ère.

Merci à ma famille. Mon refuge.

Merci à ma Caroline Michel. Pour tes lectures, ton écoute, ta finesse d'esprit, tes analyses humaines et justes.

Merci à ma poulette Émilie. Il fait si chaud sur ton épaule. Ensemble, on nage plus vite. Merci d'être toi.

Merci à ma Cocotte. C'est avec toi qu'*Hello* est né ce soir-là.

Merci à Catherine, à Françoise et à ces rencontres qui caressent l'âme.

Merci à mes amis et à celles/ceux qui ont joué un rôle important dans ce processus. De près ou de loin, vous êtes en moi. Aurélie, Alex, Isabelle, Jennifer, Julien, Yasmina, Marie, Pauline, Sonia, Pascal, Lara, Vita...

Merci à David et Jérôme, pour le regard posé. Il a compté.

Et merci à JB d'être ce compagnon de route précieux. L'amitié commence aussi par un grand A et elle a pris un sens nouveau avec toi.

Il y a un peu de vous tous dans chacun des piliers d'Emma.

Playlist

Des chansons pour creuser les plaies avant de les refermer.

- « River Of Tears » – Alessia Cara
- « Amnesia » – Gavin Mikhail
- « Praying » – Kesha
- « Remedy » – Adele
- « Somebody Else » – Acoustic – Sara Farell
- « Beautifully Unfinished » – Ella Henderson
- « Five Tattoos » – Ella Henderson
- « Craving » – James Bay
- « To Where You Are » – Josh groban
- « Love On The Brain » – Rihanna
- « Something » – Marina Kaye
- « Sign Of The Times » – Harry Styles
- « Happier » – Ed Sheeran
- « Still Into You » – Ashley Tisdale feat. Chris French
- « Million Eyes » – Loïc Nottet
- « Painting In The Rain » – Lara Fabian
- « Lay Me Down » – Sam Smith
- « Burning » – Sam Smith
- « Stay With Me » – Sam Smith
- « Holy War » – Alicia Keys
- « Sweet Architect » – Emeli Sandé
- « Home » – Michael Bublé
- « When I Was Your Man » – Bruno Mars
- « Somewhere Only We Know » – Lily Allen
- « Let Her Go » - Passenger
- « Recovering » – Celine Dion
- « It's All Coming Back To Me Now » – Celine Dion
- « Gateway Car » – Lea Michele
- « It Must Have Been Love » – Roxette
- « In The Silence » – JP Cooper
- « The Words » – Christina Perri

« Wild Hearts Can't be Broken » – Pink
« How To Love Me » – Grace
« Thick Skin » – Leona Lewis
« Run » – Leona Lewis
« Mixed Signals » – Ruth B.
« In Love Again » – Colbie Caillat
« Creep » – Kina Grannis
« Can't Help Falling In Love » – Kina Grannis
« Sorry » – Halsey
« I Won't Tell A Soul » – Charlie Puth
« Firestone – Live Acoustic Version » – Kygo, Conrad Sewell
« What The World Needs Now Is Love » – Andrea Day
« Dance Me To The End Of Love » – The Civil Wars
« Perfect » – Ed Sheeran
[https://open.spotify.com/user/ed_pygmalion/
playlist/3HeMY6MPPzB5aOPC9hFYK6](https://open.spotify.com/user/ed_pygmalion/playlist/3HeMY6MPPzB5aOPC9hFYK6)



Flamm arion

Notes

1. Écrit par Elizabeth Gilbert et publié en France sous le titre *Mange, prie, aime*. Traduit de l'anglais par Christine Barbaste, Calmann-Lévy, 2008.

[▲ Retour au texte](#)